

61

VIES
DES
PREMIÈRES URSULINES
DE FRANCE

PROPRIÉTÉ DE

V. Lousielgue-Susand

PR

253

61

VIES

DES

PREMIÈRES URSULINES

DE FRANCE

TIRÉES DES CHRONIQUES DE L'ORDRE

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE DE M^{me} V. POUSSIELGUE-RUSAND

Rue Saint-Sulpice, 23

1856



*Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.*



Séminaire de Québec

I
et c
con
tach
leu
don
me
jou
la v
Jés
ciel
qu'e
dén
forc
mar
par
tive
ses
l'enn

PRÉFACE DE L'AUTEUR



Dieu, qui aime son Église d'un amour ineffable, et qui l'assiste continuellement, afin de s'en faire, comme dit saint Paul, une épouse chaste et sans tache, proportionne toujours avec une merveilleuse sagesse les moyens de défense qu'il lui donne, aux dangers dont il permet qu'elle soit menacée : de sorte que les forces de l'enfer, toujours liguées contre elle, ne peuvent du moins la vaincre. Jamais peut-être les promesses que Jésus-Christ fit à son Église avant de monter au ciel ne se sont vérifiées avec autant d'évidence qu'au xvi^e siècle. A cette époque, en effet, le démon, après l'avoir attaquée d'abord par la force matérielle et la violence au temps des martyrs, puis, après avoir essayé de l'obscurcir par l'ignorance, et d'amollir son énergie primitive dans l'opulence et l'oisiveté, voyant que tous ses efforts étaient impuissants, lâcha contre elle l'ennemi le plus terrible et le plus audacieux, à

savoir l'esprit d'orgueil et de libre examen. L'histoire de l'Église en ces jours de triste mémoire est sans contredit, pour un esprit sérieux et non prévenu, une démonstration incontestable de l'assistance qu'elle reçoit de Dieu, et de l'indéfectibilité qu'il lui a promise. Si Dieu, en effet, ne l'avait soutenue alors de son bras puissant, s'il ne l'avait assistée de son esprit, et conduite comme par la main au milieu des périls de toute sorte qui menaçaient son existence, elle aurait infailliblement succombé sous l'effort de tant de passions conjurées contre elle. Les rois, les peuples, la science et l'ignorance, les lumières et les ténèbres, l'orgueil et la cupidité, tout semblait travailler à sa ruine; et les habiles de l'époque calculaient déjà le temps où, enrichis de ses dépouilles, ils pourraient jouir paisiblement sur ses débris de leur odieuse victoire. Mais ils avaient compté sans Dieu, qui du haut du ciel se riait de leurs efforts impuissants, et se préparait à tirer de tous ces périls dont l'Église était environnée une source nouvelle de gloire, de force et de grandeur pour elle.

Si jamais, en effet, les passions mauvaises du cœur humain ne s'étalèrent avec plus d'audace et d'impudence, jamais non plus les vertus et les nobles sentiments que la grâce inspire ne se ma-

nifestèrent avec plus d'éclat ; et l'on peut dire que , si d'une part il y eut comme une apparition de l'enfer sur cette terre, il y eut de l'autre aussi comme un épanouissement du ciel au-dessus de ce monde, qui s'agitait dans la corruption et l'orgueil. Je ne sais quel souffle divin, semblable à celui qui au printemps fait monter la sève dans les arbres, et pousser les feuilles et les fleurs, réchauffa le monde de sa brise tiède et bienfaisante, et y produisit comme une admirable végétation de grâces et de vertus, qui embaumèrent l'Eglise de leurs célestes parfums. Dans ce rajeunissement de l'immortelle épouse du Christ, toutes les classes de la société contribuèrent, chacune selon les moyens dont elle pouvait disposer, à ce mouvement de régénération, comme elles avaient toutes contribué malheureusement à la décadence qui le rendait nécessaire. Pendant que la sainteté et le génie se succédaient sans interruption sur le siège de Pierre, la maison d'Autriche fournissait à l'empire des hommes remplis d'amour pour l'Eglise, dont le cœur, la tête et le bras étaient mus par elle, et qui étaient à la hauteur des circonstances difficiles où se trouvait le monde à cette époque.

Pendant que les anciens ordres religieux se retrempaient dans l'étude et la prière, de nou-

veaux ordres, produits par cette végétation surnaturelle qui pénétrait l'Église dans toutes ses parties, apportaient, au milieu des combats terribles qui agitaient le monde, l'ardeur d'une jeunesse bouillante et généreuse, et des forces que la lutte n'avait point encore épuisées. Pendant que les enfants de saint François, rajeunis par une nouvelle effusion de l'esprit de leur saint patriarche, apportaient de l'Italie dans le Tyrol, et de là dans tout le reste de l'Allemagne catholique, cet enthousiasme qui a toujours été le caractère distinctif de cette illustre famille, et soufflaient parmi les masses le noble feu dont ils étaient consumés, deux sociétés nouvelles, chères à Dieu et à l'Église, et terribles pour l'enfer, paraissaient sur le champ de bataille, et infligeaient aux puissances de l'enfer d'humiliantes défaites. Saint Ignace d'un côté, sainte Angèle de l'autre, sans s'être connus ni concertés, poussés par le même esprit, travaillant pour le même but, et mettant en œuvre à peu près les mêmes moyens, cherchaient à maintenir dans la foi et la soumission à l'Église les populations travaillées par l'esprit de schisme, d'orgueil et d'insubordination. Convaincus tous les deux que dans ces sortes de crises, où toutes les passions sont en jeu, c'est surtout à l'enfance et à la jeunesse qu'il

faut s'attacher, et que, sans négliger le présent, il faut avant tout assurer l'avenir, ils fondèrent tous les deux un institut dont le but principal était de préserver la jeunesse des séductions de l'hérésie, en lui donnant une éducation forte et chrétienne, et en pénétrant de bonne heure son esprit et son cœur des maximes et des enseignements de la foi : et les événements ont démontré par les effets que l'un et l'autre avaient été vraiment inspirés de Dieu.

C'est à ces deux compagnies, en effet, que l'Europe et la France en particulier doivent en grande partie le bonheur d'avoir conservé la vraie doctrine. Ce que la Compagnie de Jésus fut pour les hommes, celle de sainte Ursule le fut pour les femmes : et ces deux illustres sociétés, s'emparant ainsi des deux moitiés de la famille, produisirent des fruits admirables de grâces et de vertus. Nées en même temps, produites par le même esprit, tendant au même but, fleuries en quelque sorte sur la même tige, il n'est pas étonnant qu'elles aient révélé dès l'origine les liens de fraternité qui les unissaient, et que, marchant toujours côte à côte, comme deux sœurs, elles se soient toujours soutenues mutuellement. Il ne faut pas s'étonner davantage qu'elles aient partagé le glorieux privilège de soulever contre elles

les puissances de l'enfer. Pendant que toutes les passions mauvaises du cœur humain étaient liguées contre la Compagnie de Jésus ; pendant que la calomnie, le mensonge et la mauvaise foi s'attachaient à dénigrer les actes de ses plus saints personnages, et présentaient ceux-ci au monde comme les ennemis de la société et de l'Église, le démon cherchait à semer le trouble et le désordre parmi les établissements des Ursulines, redoutant assez la salutaire influence qu'elles exerçaient par leurs actions, pour entreprendre de les combattre en personne, et de prendre lui-même part à la lutte qu'il voulait susciter contre elles. Plusieurs établissements, en effet, fondés par ces saintes filles furent troublés par des phénomènes étranges, dont il est impossible, malgré le faux jour sous lequel on a cherché à les présenter, de méconnaître le caractère extra-naturel et diabolique. Dans plusieurs parties de la France à la fois, en Provence, dans le Poitou et ailleurs, le démon, par une permission secrète de Dieu, posséda pendant de longues années le corps de plusieurs filles de sainte Angèle, sans pouvoir jamais s'emparer de leur âme : et ces saintes victimes, que l'ignorance et la mauvaise foi ont osé accuser de dissimulation et de supercherie, surent garder, dans cette horrible persécution de

l'ennemi du genre humain, l'innocence de leur cœur et la pureté de leur conscience.

Ici encore, comme il est facile de s'en convaincre par le récit de ce qui se passa à Loudun, le protestantisme fut en cause, et sut tirer parti de ces événements, en les travestissant au profit de ses criminels desseins, et en cherchant à les réduire aux mesquines proportions d'une affaire de parti et d'une rancune particulière. Nous aurions voulu insérer dans ce recueil la vie de la mère de Coze, dite des Anges, supérieure du monastère de Loudun, plus illustre encore par sa sainteté que par les combats terribles qu'elle eut à soutenir contre le démon. Nous aurions voulu raconter ses luttes mémorables contre les puissances infernales, son admirable constance au milieu de ces épreuves, bien capables d'ébranler le courage le mieux affermi. Nous aurions voulu venger cette héroïne chrétienne, et la pieuse compagnie dont elle fut l'ornement et la gloire, des outrages par lesquels l'ignorance et l'esprit de parti ont cherché à souiller sa mémoire. Nous aurions voulu montrer par son exemple que Dieu n'abandonne jamais les siens, même quand il semble les livrer à la fureur des démons, et que ceux-ci, lors même que, par une permission divine, ils se sont emparés de toutes les puissances

corporelles et sensibles , ne peuvent rien contre l'âme , et n'ont d'empire sur elle que celui que nous leur donnons par notre libre consentement. Mais, outre qu'il était difficile d'embrasser dans un cadre aussi étroit tant de faits , entre lesquels le choix est difficile , parce que tous sont également curieux et instructifs , nous avons craint de manquer le but que nous nous proposons dans cet ouvrage , en mettant sous les yeux de tous les lecteurs indistinctement , des choses dont le caractère extra-naturel aurait pu ne pas être compris , et produire un effet contraire à celui que nous avons en vue. Nous nous sommes rappelé cette parole de l'Apôtre , que tout ce qui est permis n'est pas pour cela expédient , et que les faits de ce genre , pour être convenablement appréciés , demandent des études et une préparation d'esprit et de cœur que n'ont point la plupart des lecteurs à qui nous nous adressons principalement dans ce recueil. Nous avons mieux aimé priver ceux qui auraient pu les comprendre du plaisir et de l'édification qu'ils en auraient retirés , que de nous exposer à donner aux autres une occasion de se scandaliser peut-être , ou de ne pas les traiter du moins avec tout le sérieux et le respect qu'ils méritent.

Au reste , notre embarras a été grand , nous

l'avouons, lorsque, dans ces annales si riches, si pleines de vies édifiantes et de faits instructifs, il a fallu choisir ce qui nous semblait le plus convenable pour le but que nous nous proposons, et cueillir, en quelque sorte, dans ce délicieux parterre du céleste Époux, les fleurs les plus belles, pour en faire un bouquet odorant. Ce que nous avons voulu, en effet, c'est d'offrir aux âmes pieuses en général, et particulièrement aux jeunes personnes, un livre capable de les instruire, de les édifier et de les intéresser à la fois, en leur mettant sous les yeux une suite d'exemples faciles à imiter, et en leur montrant en de simples religieuses, cachées au fond d'un cloître, les plus belles qualités de l'intelligence unies aux vertus les plus solides et les plus aimables. Or, il y a dans ces premières filles de sainte Angèle une telle ardeur pour le bien, une telle émulation de zèle et de vertu, que nous aurions pu prendre à peu près au hasard le nombre de vies nécessaire pour remplir le cadre que nous nous étions imposé. Ayant si peu de raisons de préférer l'une à l'autre, nous avons choisi celles dont la vie est écrite avec plus de détails et dans un style plus correct, persuadé que nous ne pouvions mieux faire que de donner au public ces précieuses biographies, telles que

nous les avons trouvées, en ne changeant que les expressions ou les tournures de phrases qui sont tombées complètement en désuétude, en conservant cette naïveté, cette simplicité, cette grâce et cette onction qu'aucune plume ne saurait imiter aujourd'hui.

Ces vies, en effet, ont été écrites à une époque où la langue française était comme dans sa floraison : elles appartiennent toutes à ce siècle auquel on a donné avec raison le titre de grand, parce que c'est un de ceux où la grandeur de la France a brillé avec plus d'éclat. Nous ne nous sommes permis d'ajouter quelque chose au texte que lorsque nous l'avons cru nécessaire, soit pour en lier les diverses parties, soit pour faire ressortir ce qui n'était que légèrement indiqué, soit pour suggérer au lecteur quelques réflexions instructives et édifiantes. Puisse ce livre produire les fruits que nous en avons espérés, et développer en ceux qui le liront le goût de la piété et l'amour du bien.

Les choses qui y sont racontées n'étonneront point celles dont l'esprit et le cœur ont été formés par les pieuses filles de sainte Angèle : car elles ont dû trouver en elles le même dévouement à Dieu et à l'Eglise, la même charité, la même abnégation que chez les premières Ursulines. C'est là

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

en effet une des gloires de cette sainte compagnie, de n'avoir point dégénéré de sa noble origine. Et chacune des pieuses filles qui la composent, en lisant les annales de la société à laquelle elle appartient, pourrait encore s'y reconnaître aujourd'hui, si l'humilité chrétienne ne leur cachait leurs vertus. Il est impossible de lire les vies des premières Ursulines sans se sentir rempli d'admiration et de respect pour un ordre qui a rendu tant de services à l'Eglise et à la France, et auquel nous devons en grande partie la piété et toutes les vertus chrétiennes de nos mères, de nos femmes et de nos sœurs.

La compagnie de Sainte-Ursule, en effet, est répandue par toute la France, où, par une bénédiction particulière de Dieu, ses établissements se sont multipliés avec une merveilleuse fécondité : de sorte que l'on peut dire qu'elle a contribué pour une grande part à former cet ensemble d'heureuses qualités d'esprit, de cœur et de volonté, qui constituent le caractère de la femme française, et qui lui donnent une incontestable supériorité sur celles de tous les autres pays. Si, comme il n'est plus permis d'en douter, ce sont les femmes qui ont conservé parmi nous le feu sacré de la foi et de la religion, et qui, en édifiant la famille par leurs exemples plus encore que



par leurs leçons, ont édifié la société tout entière, quelle part ne doit pas revenir dans cette œuvre bénie aux filles de sainte Ursule, que le souffle du Tout-Puissant a disséminées, comme des germes bienfaisants et féconds, par toute la France !

C'est donc à elles principalement que nous dédions ce livre, comme un témoignage de la vénération que nous a inspirée la lecture de leurs annales, et la connaissance du bien qu'elles ont fait en France depuis leur premier établissement jusqu'à nos jours ; et si, parmi cette multitude de maisons que leur zèle et leur dévouement infatigable ont multipliées parmi nous, il nous était permis d'en distinguer une, nous nommerions ici avec un accent tout particulier de reconnaissance et d'affection celle de Châteaugontier ; non que les autres lui soient inférieures en science ou en vertu, mais parce que c'est la seule où il nous ait été donné de constater par nous-même les qualités précieuses qui ont toujours distingué cette pieuse compagnie, et parce que nous serions heureux de lui donner un témoignage public de gratitude pour l'accueil si bienveillant que nous y avons reçu. En visitant cet établissement, nous aurions pu nous croire transporté dans une de ces maisons fondées par les premières Ursulines de

France, et dans lesquelles les religieuses, sous la direction éclairée d'un prêtre pieux et prudent, donnaient au monde le spectacle des plus belles vertus.

Si ce livre est favorablement accueilli, nous espérons pouvoir en donner plus tard la continuation, en publiant l'histoire abrégée de la compagnie de Sainte-Ursule en France, depuis la fin du siècle dernier jusqu'à nos jours, et faire connaître ainsi les exemples glorieux de patience, de résignation, de dévouement, de fidélité à Dieu, à l'Église et à leurs vœux, de constance et de fermeté de ces admirables filles de sainte Ursule, qui, marchant sur les traces de leur illustre patronne, ont confessé la foi dans les prisons, les cachots, et jusque sur l'échafaud. Nous les montrerions ensuite se remettant à l'œuvre après la tempête, et relevant d'une main pieuse et reconnaissante les ruines des maisons d'où elles avaient été chassées, et où elles venaient retrouver le calme et le repos de leur jeunesse. On verrait par là que les Ursulines de nos jours n'ont point dégénéré de leur ancienne gloire, et qu'il en est de cette illustre compagnie comme de ces grandes familles où la vertu est héréditaire, où la vie des fils ne dément jamais les traditions et les exemples qu'ils ont reçus de leurs aïeux.

L'avenir est en grande partie entre les mains des congrégations religieuses chargées de former l'esprit et le cœur des jeunes personnes confiées à leurs soins. Le plus grand philosophe moderne a dit que l'homme est à trente ans ce qu'il a été sur les genoux de sa mère. En réduisant cette proposition à sa juste valeur, on peut affirmer que l'homme est presque toujours dans l'âge mûr ce qu'il a été dans l'adolescence. Les influences qu'il reçoit à cette époque de la vie, soit par les leçons qu'on lui donne, soit par les exemples qu'il a sous les yeux, ont donc une efficacité toute particulière pour son esprit et pour son cœur : et c'est là ce qui fait la puissance des maisons d'éducation, et ce qui donne aux congrégations religieuses établies pour cette fin une si grande importance dans la société. Elles entretiennent dans les familles ces traditions de foi et de piété qui préservent la société d'une irremédiable corruption ; et par l'influence salutaire qu'elles exercent sur les premières années, elles ménagent souvent, après les orages de la jeunesse, ces retours heureux et inespérés, où l'âme se retrempe aux premiers souvenirs de son enfance, et se rappelle avec une mystérieuse émotion les leçons qu'elle reçut autrefois. C'est elles qui maintiennent au sexe féminin ce titre glorieux

que l'Eglise elle-même lui donne dans une de ses antennes, quand elle prie la sainte Vierge d'intercéder pour le sexe dévot. Sans elles l'esprit du monde aurait bientôt envahi la famille, et la société tout entière ; et c'est à peine si, malgré leur zèle et leur dévouement, elles peuvent lutter contre les progrès toujours croissants de cette triple concupiscence en quoi consiste l'esprit du monde, et maintenir dans les familles quelques restes de ces vieilles mœurs chrétiennes, qui deviennent si rares de nos jours.

Ce que l'ambition est pour les hommes, la vanité, l'amour du luxe et de la toilette l'est pour les femmes ; et dès que l'on peut arriver à extirper en elles cette racine empoisonnée, on y voit germer aussitôt les fleurs des plus belles vertus. Il n'est rien au monde de plus beau, ni de plus agréable à Dieu et aux hommes qu'une âme de femme simple, humble et sans désir de plaire. On y trouve une force de caractère, une énergie de volonté, une puissance de dévouement, que rehausse encore la faiblesse apparente de l'enveloppe qui recouvre les âmes de cette trempe. Ces femmes sont les vraies colonnes de la famille et de la société ; car c'est elles qui les soutiennent par leurs vertus, et les empêchent de crouler. Elles en sont comme les luminaires, et c'est elles

qui entretiennent dans la lampe prête à s'éteindre l'huile du sacrifice et de la charité. Elles en sont enfin l'arome et le parfum; et c'est elles qui les préservent de la corruption, en y maintenant la sévérité des mœurs chrétiennes.

Le grand mal de l'éducation aujourd'hui, c'est de transiger avec les prétendus besoins de la société, lesquels n'en sont après tout que les passions et les faiblesses. Sous ce vain prétexte, que l'on doit être de son temps, et que la première condition pour faire le bien, et pour exercer dans le monde une influence salutaire, c'est d'être accepté de lui, et de lui faire pour cela toutes les concessions qui sont compatibles avec la conscience, on inspire aux jeunes personnes, ou du moins on entretient en elles des goûts et des sentiments qui pourraient être tolérés, si nous ne devions prendre pour règles les préceptes de l'Évangile et les exemples d'un Dieu crucifié, mais qui, comparés aux uns et aux autres, y trouvent une éclatante condamnation. Que résulte-t-il de ces éducations factices, incomplètes, équivoques, qui manquent de sincérité? Des caractères faibles, des volontés languissantes, des esprits médiocres, qui ne savent se décider ni pour le bien ni pour le mal, des âmes boiteuses, si je puis m'exprimer ainsi, qui, ayant un pied dans le

monde et l'autre dans la religion, se traînent péniblement dans la ligne du devoir, au lieu de marcher d'un pas ferme et assuré vers le seul but que l'on puisse se proposer ici-bas. Aussi, bien souvent ces femmes se ressentent toute la vie de l'éducation frivole ou incomplète qu'elles ont reçue dans leur enfance. Les qualités factices, qui plaisent en elles pendant quelque temps, ressemblent à ces fleurs que le givre forme pendant l'hiver, et qui fondent aux premiers rayons du soleil. Tout chez elles est pour l'extérieur et la montre : mais sous ces brillants dehors, cultivés avec tant de soin, vous ne trouvez rien de ferme ni de solide ; et dès que ces plantes, élevées en serre chaude, sont exposées à l'air, elles n'en peuvent supporter les vicissitudes, et se flétrissent au premier souffle du vent. Pourquoi voyons-nous, même parmi les femmes élevées chrétiennement, tant de tristes défections, si ce n'est parce qu'on avait négligé la base qui ne se voit pas, pour soigner exclusivement l'édifice qui paraît au dehors ?

Si la société en France doit être sauvée, comme nous en avons la confiance, elle le sera par les femmes ; mais par des femmes prenant au sérieux l'Évangile et la règle qu'il renferme ; par des femmes simples, modestes, aimant la retraite et

le recueillement, fuyant le luxe et la vanité, se prêtant au monde avec déplaisir quand la nécessité les y contraint, mais ne s'y livrant jamais, trouvant leur bonheur dans l'accomplissement de leurs devoirs, dans le travail, dans le soin de leur maison, de leur famille et de leurs domestiques, dans la prière et la méditation, sachant, quand il le faut, mettre la main aux grandes choses, et lutter avec douceur et persévérance à la fois contre les exemples d'un père ou d'un mari; assez fortes pour se conserver intactes, comme les jeunes gens dont nous parlent les livres saints, au milieu des flammes de cette fournaise embrasée qu'on appelle le monde, et qu'il est impossible de fuir entièrement, quand on n'est pas appelé à la solitude du cloître. Oui, ce sera par ces femmes que la société sera sauvée, et non par celles qui, accoutumées dès leur jeunesse à concilier ensemble des choses qui se repoussent essentiellement, veulent se procurer à la fois les bénéfices du monde et de la religion, les avantages, la considération, l'estime que procure la vertu, et les jouissances que donne le plaisir; non par ces femmes pieuses à l'église, et mondaines dès qu'elles en sont sorties, sachant être à la fois à Dieu et au monde, au devoir et au plaisir; par ces femmes dont la vertu facile

n'effarouche personne, et provoque, ou du moins permet les compliments et les flatteries de ces cœurs légers et sans consistance qui, semblables aux papillons, voltigent autour de tout ce qu'ils voient briller; par ces femmes dont la vertu se dissipe comme une vaine fumée au premier danger qu'elles rencontrent, et dont l'âme, molle comme la cire, reçoit toutes les empreintes qu'on lui veut donner. C'est aux congrégations religieuses chargées du soin d'élever les jeunes filles qu'il appartient de former ces âmes fortes et généreuses. Que chaque maîtresse se considère donc comme un joaillier à qui l'on a confié des bijoux précieux; pour qu'il les taille et les façonne; et qu'elle se souvienne que pour travailler le diamant, il faut le frotter longtemps avec de la poussière fournie par la même substance: c'est-à-dire que, pour former des volontés énergiques et des caractères fermes, il faut l'action persévérante, et le frottement pour ainsi dire d'une volonté non moins forte ni moins énergique.

S

Na

su

he

ci

sa

ti

q

la

la

VIE
DE
SAINTE ANGÈLE DE MERICI
FONDATRICE DES URSULINES

CHAPITRE I

Naissance et enfance de sainte Angèle. — Elle reçoit dans une vision la première idée de la compagnie qu'elle devait fonder. — Elle entre dans le tiers ordre de Saint-François.

Sainte Angèle naquit en 1474, à Dezenzano, sur les bords du lac de Garde, d'une famille honnête et aisée. Son père, Jean Merici, eut cinq enfants, parmi lesquels se distingua notre sainte. Le Ciel la prévint de tant de bénédictions dès sa plus tendre enfance, que l'on croit qu'elle garda son innocence baptismale jusqu'à la mort. La vertu précéda en quelque sorte la raison chez elle; elle ne pouvait entendre

parler de Dieu sans que son cœur fondit d'amour, et l'ombre seule du mal lui causait un serrement de cœur et une espèce de défaillance. Ses parents avaient la pieuse coutume de faire chaque jour, matin et soir, la prière en commun, puis une lecture spirituelle, prise ordinairement dans les vies des saints. Ces lectures furent la source des premières impressions que la grâce fit en son âme. Elle était encore fortifiée dans ces dispositions par sa sœur aînée, que Dieu avait prévenue comme elle de ses dons les plus précieux. Les deux sœurs s'animaient mutuellement à la vertu. Leur plus grand plaisir était de dresser ensemble des autels, et d'imiter autant qu'elles le pouvaient les cérémonies de l'Église. Elles pratiquaient de concert diverses mortifications, se privant de manger, ou s'abstenant de toucher aux mets qui leur plaisaient davantage. Souvent elles se levaient avant le jour pour faire oraison, et dormaient sur des tables, sur des chaises ou même sur le plancher, se levant la nuit pour prier. Cependant leurs parents s'en étant aperçus, craignirent qu'une vie aussi dure, à cet âge, ne fût préjudiciable à leur

santé, et crurent devoir s'opposer à ces retranchements de repos et de sommeil, chose si nécessaire, surtout aux enfants. L'ainée céda à leurs instances; mais Angèle, qui était appelée à une sainteté plus sublime, n'en devint que plus dure contre elle-même.

Dieu, qui la destinait à faire reflourir dans l'Église la sainte virginité, lui inspira un amour singulier de cette belle vertu, avant même qu'elle fût en âge d'en connaître le prix. Elle avait une figure agréable, une belle taille; mais ce qu'on admirait le plus en elle, c'était sa chevelure blonde et gracieuse. Un jour, une de ses amies, croyant lui faire un compliment agréable, lui dit que sa chevelure lui procurerait un jour des admirateurs et des partis avantageux. Angèle, qui n'avait encore que dix ans, et qui pouvait à peine comprendre ce qu'on voulait lui dire, fut néanmoins, par cet instinct surnaturel que le Saint-Esprit donne aux âmes en qui il réside, troublée et comme frappée de stupeur en entendant ces paroles; et elle conçut le dessein de se dépouiller d'un genre d'agrément qui pouvait lui attirer les regards des hommes. Elle prit donc de la suie

de cheminée qu'elle mit bouillir avec de l'eau : puis de cette lessive elle se lava, ou plutôt se salit les cheveux de telle sorte, qu'à la longue sa chevelure ainsi tachée faisait horreur et inspirait le dégoût.

Angèle était déjà entrée dans sa treizième année ; et cependant, malgré son innocence et ses progrès dans la vertu, elle n'avait pas encore été admise à la sainte communion. Car tel était, entre autres désordres, le malheur de ces temps, que, par un faux respect pour les sacrements où git toute notre force, on en éloignait les âmes mêmes qui semblaient en être les plus dignes. Cependant Dieu, ne voulant pas permettre qu'Angèle demeurât plus longtemps privée de ce céleste aliment, inspira au curé de Dezenzano le dessein de devancer pour elle, contre la coutume du temps, le jour de la première communion. Ce jour fut pour elle le plus beau de sa vie ; et dès qu'elle eut goûté cette nourriture divine, elle n'aurait plus voulu en prendre d'autre. Plusieurs fois, en effet, dans la suite, elle passa des semaines entières sans prendre d'autre aliment que la sainte Eucharistie. Angèle perdit en peu de

temps son père et sa sœur aînée, compagne et émule de ses vertus, et dont l'âme ne faisait qu'un pour ainsi dire avec la sienne. Ce double coup fut terrible pour elle : car la grâce, en nous élevant au-dessus des affections de la nature, ne nous rend point insensibles, mais seulement plus résignés et plus forts, pour supporter les épreuves auxquelles il plaît à Dieu de nous soumettre. Mais une fois revenue de son abattement, notre sainte s'abandonna à la divine Providence, et adora humblement ses décrets rigoureux. L'image de sa sœur bien-aimée était toujours présente à son esprit : elle adressait continuellement à Dieu des prières ferventes pour le repos de son âme. Quoique d'une famille aisée, elle était souvent chargée de porter le dîner aux cultivateurs qui travaillaient dans les champs. Car, à cette époque, les personnes nobles ne dédaignaient pas de s'occuper personnellement des affaires domestiques, et l'on accoutumait les enfants aux travaux manuels de la maison et de la campagne, suivant leur condition, leur adresse et leurs forces. Or, il arriva que, peu de jours après la mort de sa sœur, comme elle portait

selon sa coutume le dîner aux ouvriers, occupée plus que jamais du sort de sa chère défunte, elle se mit à genoux au milieu du chemin, et pria Dieu avec une ferveur extraordinaire de faire bientôt jouir cette âme du repos éternel. Levant en même temps les yeux en haut, elle vit une troupe lumineuse d'anges et de bienheureux qui entouraient la sainte Vierge, et parmi eux elle reconnut sa sœur; puis elle entendit une voix qui lui disait : *Si tu poursuis la vie que tu as commencée, tu jouiras avec nous de cette gloire.*

Un an à peine s'était écoulé depuis la mort de son père et de sa sœur, quand sa mère tomba malade et mourut : car Dieu voulait détacher son âme de tous les liens de la terre, pour l'occuper uniquement. Elle avait alors seize ans, et se trouvait ainsi abandonnée à elle-même, et privée de tout appui. Mais Dieu ne la délaissa point en cette circonstance. Un oncle maternel la prit chez lui ainsi que son petit frère, et se chargea de leur éducation. Angèle, dans son amour pour la solitude, aurait voulu vivre dans un désert, occupée de Dieu seul. Elle communiqua son dessein à son

frère, fidèle compagnon de ses ferveurs; et, le trouvant disposé à la suivre, elle partit avec lui sans prévenir personne, renouvelant ainsi ce qui était déjà arrivé à sainte Thérèse dans un âge plus tendre. Mais leur oncle ne tarda pas à s'apercevoir de leur absence, et courant après eux, il les ramena doucement chez lui.

Dieu rompit bientôt le dernier lien qui attachait encore Angèle à la terre, et appela à lui par une mort prématurée ce frère, que ses exemples et ses leçons avaient formé à la vertu. A partir de ce moment, elle n'eut plus qu'une seule pensée : vivre uniquement pour Dieu, et s'appliquer à faire en tout sa sainte volonté. Après un séjour de six années chez son oncle, à Sala, elle retourna à Dezenzano : elle avait alors vingt-deux ans. Là, elle trouva une jeune personne selon son cœur, et qui pouvait jusqu'à un certain point remplacer auprès d'elle la sœur qu'elle avait perdue. Angèle s'attacha à elle à la manière des saints; les deux amies s'animaient mutuellement au service de Dieu, et leur plus grand bonheur était de conférer ensemble des choses spirituelles. Mais Dieu la priva encore de cette compagne,

voulant toujours par de nouvelles épreuves, et un nouveau détachement, affermir la vertu de ce cœur qu'il avait destiné à de grandes entreprises.

Cependant il plut au Seigneur de lui manifester d'avance dans une vision une ébauche de ses desseins sur elle. Un mois environ après la mort de son amie, comme elle allait avec d'autres jeunes personnes à la campagne, elle les quitta, et se retira seule dans une vigne. Là, se prosternant devant Dieu, elle le pria de lui indiquer la voie la plus sûre pour arriver à lui. Tout à coup le ciel s'ouvre à ses yeux, et elle voit une troupe de vierges couronnées de diadèmes descendre vers elle le long d'une échelle immense, en chantant des cantiques, pendant qu'une multitude d'anges les accompagnaient en touchant des instruments harmonieux. Puis sa chère compagne, admise depuis peu dans le ciel, l'appelant par son nom, lui dit : *Angèle, sache que Dieu t'a procuré cette vision pour te faire comprendre qu'avant de mourir tu dois fonder à Brescia une compagnie de vierges semblables à celles-ci, et qu'il t'en fait le commandement.*

Angèle s'appliqua dès lors avec plus de ferveur encore à se rendre digne d'accomplir les desseins de Dieu sur elle. Elle savait que la fréquentation des sacrements est le moyen pour avancer dans la perfection. Elle prit donc l'habit du tiers ordre de Saint-François, afin de pouvoir communier tous les jours : car la communion fréquente n'était pas en usage alors chez les personnes qui vivaient dans le siècle. Ce céleste aliment produisit chez elle des fruits admirables, et le parfum de ses vertus se répandit bientôt autour d'elle, et lui attira le respect, les hommages et la confiance de tous les habitants de la ville et des environs.

CHAPITRE II

Angèle se fixe à Brescia. — Elle fait un pèlerinage au tombeau de la bienheureuse Ozanna de Mantoue. — Elle va visiter les saints lieux en Palestine. — Elle perd et recouvre la vue.

La réputation de la sainteté d'Angèle augmentait chaque jour : on venait à Dezenzano afin de la voir, et de profiter de ses entretiens.

Parmi les étrangers qui lui étaient le plus dévoués se trouvait une famille riche de Brescia qui possédait de grands biens à Patengo, terre située auprès de Dezenzano. Jérôme et Catherine Patengoli, c'était le nom de cette famille, restaient plusieurs mois de l'année dans cette terre. Connaissant la haute vertu d'Angèle, ils l'invitèrent à venir passer quelques jours avec eux à Patengo. Puis, ayant perdu en peu de mois deux fils qu'ils aimaient tendrement, ils prièrent notre sainte de venir les trouver à Brescia, afin de les consoler dans leur extrême affliction. Angèle, voyant une bonne œuvre à faire, se rendit à leurs désirs, après en avoir obtenu la permission de ses supérieurs; et ce fut ainsi que Dieu l'attira à Brescia, où elle devait commencer l'œuvre à laquelle il la destinait.

L'an 1522, elle résolut d'aller à Mantoue visiter le tombeau de la bienheureuse Ozanna, morte depuis dix-sept ans. Elle fit ce pèlerinage en compagnie de plusieurs femmes pieuses, et sous la conduite d'un marchand de Brescia fort vertueux, nommé Antoine de Romanis, avec qui elle s'était liée d'une sainte

amitié, et qui lui avait offert un logement dans sa maison. En revenant de Mantoue elle passa par Solferino, où se trouvait le prince Louis de Gonzague, oncle du saint de ce nom, afin de lui demander la grâce d'un de ses parents, qui avait été condamné au bannissement et à la confiscation de tous ses biens. Le prince et sa femme, qui connaissaient déjà par la renommée son éminente sainteté, l'accueillirent avec honneur, et elle obtint tout ce qu'elle désirait.

Les grâces qu'elle avait rapportées de son pèlerinage de Mantoue lui inspirèrent la pensée d'aller visiter les saints lieux en Palestine ; et comme un de ses cousins , Barthélemy Biancosi, nourrissait depuis longtemps le même désir, il lui manifesta un jour sa pensée à ce sujet. Angèle, que les difficultés du voyage avaient arrêtée jusque-là, fut transportée de joie à cette ouverture, et la regarda comme une occasion favorable que le Ciel lui offrait pour seconder ses désirs. Ils se promirent donc mutuellement d'aller ensemble à Jérusalem. Mais Barthélemy était jeune encore, et peu capable de diriger un voyage aussi périlleux. Dieu leur procura donc un troisième compagnon, propre

à régler toutes choses avec la prudence et les précautions requises pour une entreprise si difficile : ce fut l'hôte même d'Angèle, Antoine de Romanis, qui depuis longtemps aussi pensait à faire ce voyage. Ils partirent tous les trois ensemble, et s'embarquèrent à Venise, après avoir reçu la sainte communion. Arrivés à Canée, capitale de l'île de Candie, un accident imprévu fut sur le point de rompre leur dessein. Angèle perdit tout à coup la vue. Ses deux compagnons de voyage, après s'être concertés entre eux, représentèrent à Angèle qu'ils ne pouvaient poursuivre leur route sans encourir le reproche d'une extrême imprudence, et qu'il fallait par conséquent retourner à Venise par la première occasion. Angèle les écouta sans s'émouvoir; puis, remplie de confiance et de courage, elle répondit qu'ils ne devaient point se tourmenter pour si peu de chose; que pour elle, elle était toujours décidée à continuer son pèlerinage, pourvu qu'ils voulussent bien lui servir de guides, et la conduire par la main dans les lieux sanctifiés par la présence du Rédempteur. Ses compagnons, admirant sa résignation et son

courage , ne s'opposèrent plus à ses saints désirs : ils s'embarquèrent avec elle , et arrivèrent heureusement en Palestine. Dès qu'Angèle sut qu'elle marchait sur cette terre sacrée que l'Homme-Dieu a sanctifiée par ses voyages , ses sueurs et son précieux sang , elle se mit à genoux , baisa la terre , et remercia Dieu de l'y avoir amenée.

Elle fût volontiers restée à Jérusalem , si le désir d'exécuter ce que Dieu lui avait ordonné ne l'eût rappelée à Brescia. C'était à Canée , dans l'île de Chypre , qu'elle avait perdu la vue , c'était là qu'elle devait la recouvrer par un prodige éclatant. De retour en cette ville , elle entendit parler d'une image miraculeuse de Jésus crucifié. S'y étant fait conduire par dévotion , il lui vint en pensée de demander à Dieu sa guérison. A peine avait-elle achevé sa prière qu'elle recouvra la vue , et la conserva jusqu'à sa mort. Ce prodige augmenta l'idée qu'on avait déjà de sa sainteté , et de l'efficacité de ses prières. Mais ce ne fut pas le seul qu'on vit en ce voyage. Le vaisseau des pèlerins partit de Candie le 4 octobre , avec deux autres navires vénitiens , chargés de marchandises pré-

cieuses et de passagers. Bientôt le ciel se troubla, et il s'éleva une effroyable tempête dans laquelle les deux navires furent engloutis, sans qu'on pût rien sauver. Angèle ne perdit pas un instant contenance au milieu de la désolation générale, et elle ne cessa jour et nuit de prier Dieu. La tempête dura six jours encore, pendant lesquels les pèlerins eurent sans cesse en perspective le naufrage et la mort. Les prières de notre sainte furent enfin exaucées; et parmi les passagers il n'en était aucun qui ne crût devoir à son intercession le salut et la vie. Mais à peine échappés à ce danger, ils se virent exposés à un autre non moins grand, auquel ils devaient échapper encore par les prières de notre sainte. Sur le point de partir de Durazzo, où se trouvait à l'ancre une flottille turque, ils apprirent que quelques bâtiments s'étaient détachés pour surprendre leur navire en route, et les réduire en esclavage. Tous étaient d'avis d'attendre; mais, sur la parole de la sainte, ils mirent à la voile, et voguèrent avec tant de vitesse qu'ils ne purent être rejoints par les barbares, et abordèrent heureusement à Villeneuve dans l'Istrie, d'où

ayant repris leur course ils revinrent à Venise.

Angèle alla loger dans la maison des pèlerins, auprès des religieuses du Saint-Sépulcre. Bientôt le bruit des choses merveilleuses que Dieu avait opérées par elle, et surtout du miracle par lequel elle avait recouvré la vue, se répandit dans la ville. Tous, en apprenant ces choses, désiraient connaître celle dont on leur faisait tant de récits, et tous ceux qui avaient le bonheur d'être admis auprès d'elle se retiraient dans l'admiration de son maintien, de la sagesse de ses paroles, et des lumières supérieures qu'on découvrait en elle. On chercha à la retenir à Venise, et pour mieux réussir auprès d'elle on lui proposa la surintendance de l'un des établissements de charité qui existaient alors en cette ville, en lui laissant la liberté de choisir celui qui lui conviendrait le mieux. Car on connaissait sa charité et sa tendre compassion pour toutes les misères ; et l'on pensait avec raison que le meilleur moyen de la fixer à Venise était de lui donner occasion d'exercer en grand cette vertu. Mais Angèle avait toujours présente à l'esprit l'entreprise

dont Dieu l'avait chargée : pour échapper aux instances du patriarche et du sénat, elle partit le soir même sans prendre congé de personne, et se rendit à Brescia. Elle y arriva le 25 novembre 1524, jour mémorable pour l'ordre de Sainte-Ursule, qui fut à pareil jour, onze ans après, formellement institué. Son retour en cette ville y causa une joie universelle ; car les choses merveilleuses que l'on racontait d'elle y avaient encore augmenté la réputation de sainteté qu'elle y avait laissée.

Mais elle n'y resta pas longtemps, car elle se rendit à Rome l'année suivante, pour le jubilé qu'avait publié le pape Clément VII. Deux prêtres vénérables et quelques autres personnes pieuses l'y accompagnèrent. Elle y visita avec une admirable dévotion les basiliques et les tombeaux des martyrs, et fut présentée au pape par un de ses camériers, Pierre de la Pouille, avec qui elle avait fait le pèlerinage de Terre-Sainte l'année précédente, et qu'elle rencontra par hasard en faisant ses stations. Le pape, connaissant les vertus et la sainteté d'Angèle, chercha aussi à la retenir à Rome : mais, persuadé par les raisons qu'elle lui donna,

il ne
parti
dant
gret
été u
der.
quels
Fran
suivi
ses É
les P
pris
d'An
venir
malh
Le d
il la
mère
et de
s'ex
rite
elle
peup
Ce
toujo

il ne voulut point la contraindre , et la laissa partir avec la bénédiction apostolique. Cependant il manifesta plus tard à son camérier le regret de n'avoir pu la retenir ; ajoutant que c'eût été un grand bonheur pour Rome de la posséder. Elle retourna donc à Brescia, et y demeura quelque temps. Pendant le séjour qu'elle y fit , François Sforza , dernier duc de Milan , poursuivi par les armées impériales qui désolaient ses États , y chercha un refuge , et logea chez les Pères ermites de Saint-Barnabé. Ayant appris tout ce qu'on racontait de la sainteté d'Angèle , il désira la voir , et la fit prier de venir le visiter. La sainte , qui connaissait ses malheurs , s'y rendit par un motif de charité. Le duc fut très-consolé de cette entrevue ; il la supplia de vouloir bien être désormais sa mère spirituelle , la protectrice de toute sa cour et de son peuple auprès du Seigneur. Angèle s'excusa en disant qu'elle n'avait aucun mérite devant Dieu. Mais le duc ayant insisté , elle lui promit de faire pour lui et pour son peuple tout ce qui serait en son pouvoir.

Cependant le feu de la guerre s'allumait toujours davantage en Italie , et les armées

impériales menaçant les États de Venise, et particulièrement la ville de Brescia, plusieurs seigneurs pensèrent à s'éloigner. Augustin Galla entre autres transporta sa famille à Crémone. Sa sœur, veuve d'une vie très-exemplaire, était intimement liée avec Angèle. Ils l'engagèrent donc, ainsi que Jérôme Patengoli, leur ami commun, à les suivre. Elle y consentit; car elle pensait qu'au milieu du bruit et des préparatifs de la guerre elle pourrait difficilement vaquer à ses saints exercices. A Crémone, comme à Brescia et comme à Venise, le concours auprès de notre sainte fut immense. On voyait accourir chez elle du matin au soir des personnes de toutes conditions, des séculiers, des ecclésiastiques et des religieux, qui venaient la consulter; et tous admiraient la sagesse surnaturelle avec laquelle elle répondait à leurs doutes et à leurs questions. Le duc Sforza lui-même, qui se trouvait alors à Crémone avec toute sa cour, et un grand nombre de seigneurs milanais qui l'avaient suivi, profitèrent de sa direction, et Dieu, accompagnant des saints mouvements de sa grâce les pieuses insinuations de sa servante, opéra par ce moyen

d'éc
à ce
quel
den
sont
le m
race
un s
On r
Sain
vines
gesso
cœur
alors
et po
affail
lumi
toute
publi
C'est
peup
avant
qui b
divin
qui a

d'éclatantes conversions. Car on savait encore à cette époque ce que c'est qu'un saint, et de quel poids il pèse dans les desseins de la Providence. On n'avait pas encore oublié que les saints sont les vraies colonnes sur lesquelles reposent le monde et ses destinées, et que lorsque la race des saints fait défaut dans un peuple, c'est un signe certain d'une décadence prochaine. On reconnaissait en eux les organes de l'Esprit-Saint, et les instruments des miséricordes divines; et l'on allait chercher auprès d'eux la sagesse qui éclaire l'esprit, l'onction qui touche le cœur, et la force qui fait agir. Les saints étaient alors ce qu'ils ont toujours été pour les peuples et pour les hommes dont la foi n'est pas encore affaiblie, à savoir des conseillers éclairés d'une lumière surnaturelle, et doués d'une prudence toute céleste, des protecteurs dans les calamités publiques, et des intercesseurs auprès de Dieu. C'est là ce qui explique ce grand concours de peuple auprès d'une humble vierge qu'aucun avantage extérieur ne recommandait, mais en qui brillait un reflet de la sagesse et de la bonté divine. C'est là le beau côté de cette époque, qui avait bien sans doute ses vices et ses mi-

sères, mais qui du moins savait les reconnaître, et chercher le remède là où il existe véritablement : tandis que nous autres, perdus dans le soin et l'amour des choses sensibles, nous n'estimons le plus souvent que ce qui paraît au dehors, et ne faisons nul cas de cette force et de cette puissance intérieures que Dieu se plaît à mettre dans ses saints, afin que de là elles se répandent sur les autres hommes.

Angèle, poussée par cet esprit qui meut les saints, ne pouvait se consoler des maux sous lesquels gémissait l'Italie, et tout son souci était d'apaiser par ses mortifications continues la justice de Dieu. Son humilité, il est vrai, lui laissait ignorer la portée et la valeur des pénitences auxquelles elle se condamnait; en croyant ne travailler que pour elle-même, elle travaillait en réalité, non-seulement pour sa patrie, mais encore pour l'Église tout entière, et désarmait par ses macérations la colère divine. Car c'est encore là un des caractères et l'un des plus glorieux privilèges des saints. Pendant que leurs prières attirent sur le monde les bénédictions de Dieu, leurs pénitences paient à sa justice ce que nous lui de-

vons
peup
bien
arriv
attri
les in
nous
reco
vrai
sirée
en a
tat q
raier
apla
Ce s
ce so
Dieu
d'ou
à bo
patie
des
à l'é
A
que
succ

vons pour nos offenses ; et c'est à eux que les peuples sont redevables, sans qu'ils le sachent bien souvent, des grands bienfaits qui leur arrivent. Aveugles que nous sommes, nous attribuons ces biens à ceux qui n'ont été que les instruments extérieurs de la Providence, et nous ne savons pas élever les regards de notre reconnaissance jusqu'à ceux qui nous les ont vraiment mérités. Si une paix longtemps désirée met fin à une guerre désastreuse, nous en attribuons tout le mérite aux hommes d'État qui l'ont négociée ou conclue. Mais qu'auraient-ils fait, si les difficultés n'avaient été aplanies dans un ordre plus élevé par les saints ? Ce sont là les vrais bienfaiteurs de l'humanité : ce sont eux qui, dans leur commerce intime avec Dieu, traitent auprès de lui ces grandes affaires d'où dépend le sort des nations, et qui amènent à bonne fin par des négociations longues et patientes ces traités qui datent dans l'histoire des peuples. C'est là ce qui arriva pour l'Italie à l'époque qui nous occupe en ce moment.

Angèle se livra à des austérités si grandes, que la nature exténuée fut sur le point de succomber. Elle fut atteinte d'une fièvre vio-

lente, et les médecins déclarèrent qu'ils ne connaissaient point de remède. Jérôme Patengoli se chargea de lui annoncer le péril extrême où elle était, et sa mort paraissait tellement certaine, qu'il avait déjà composé son épitaphe. Mais l'annonce solennelle de son trépas prochain, cette annonce qui consterne la nature chez ceux qui ont vécu dans l'oubli ou la négligence de leurs intérêts éternels, plongea notre sainte dans un ravissement inexprimable. Et la joie qu'elle en ressentit, débordant en son corps, y produisit une crise merveilleuse qui lui rendit la santé. A peine, en effet, eut-elle appris par la bouche de son ami qu'elle allait bientôt être réunie à Celui qu'elle avait uniquement aimé sur cette terre, que son visage fut comme enflammé d'un feu tout céleste. S'asseyant sur son lit, elle se mit à entretenir les assistants de la vie éternelle, du paradis, et de la bassesse de tous les biens de ce monde. Elle parla ainsi pendant une demi-heure, et l'on croyait voir et entendre en elle un séraphin. Lorsqu'elle fut revenue à elle, et qu'elle vit qu'il lui fallait se résigner à vivre encore, elle en fut contristée, et se

plaig
l'avo
chain
elle,
à la

Angèl

To
Ang
senc
lumi
main
fut
parl
son
asso
elles
Nov
pass
qu'e

plaignit doucement à son ami Patengoli de l'avoir trompée en lui annonçant sa mort prochaine. Mais, adorant les desseins de Dieu sur elle, elle s'y soumit humblement, et se reprit à la vie, afin de faire ce qu'il voulait d'elle.

CHAPITRE III

Angèle retourne à Brescia, où elle commence à établir sa compagnie. — Sa dernière maladie et sa mort.

Tous les dangers de la guerre étant dissipés, Angèle revint à Brescia après six mois d'absence. Voyant qu'il était temps, suivant les lumières que le Ciel lui donnait, de mettre la main à l'institution de la compagnie qui lui fut montrée dans la vision dont nous avons parlé plus haut, elle choisit douze jeunes personnes des plus vertueuses de la ville pour les associer à ses desseins. Elle alla visiter avec elles le calvaire du mont Varallo, dans le Novarais; puis, en revenant à Brescia, elle passa par Milan, pour y vénérer le saint clou qu'on y conserve dévotement. Dès que le duc

fut instruit de son arrivée, il alla la voir, et s'entretint longtemps avec elle. Il lui fit les plus vives instances pour la retenir à Milan avec sa compagnie, et lui proposa de pourvoir à leur logement et à leur entretien. Mais elle savait que Dieu la voulait à Brescia, et elle refusa les offres généreuses du prince, comme elle avait refusé celles des seigneurs de Venise et du pape lui-même. Elle alla reprendre à Brescia son domicile, près Saint-Barnabé, et plus tard près de l'église Sainte-Affre.

Mais la maison où elle demeurait étant trop étroite pour qu'elle y pût recevoir journellement ses compagnes, qui étaient dispersées dans tous les quartiers de la ville, elle pensa sérieusement à avoir un oratoire dans un lieu plus convenable. Une pieuse veuve, nommée Prato, instruite de son dessein, lui donna au centre de la ville, près de la place du Dôme, un appartement dans sa maison. C'est là que notre sainte commença, en 1533, ou au plus tard au commencement de 1534, à réunir ses disciples autour d'elle, et à jeter les premiers fondements de la Compagnie de Sainte-Ursule, laquelle devait être pour les femmes ce que

fut po
Et ce
Dieu
Eglise
société
établi
l'an 1
Ignac
de Jé
ther
rope
la je
plus,
par l
gieus
l'espr
prim
reflet
que I
qui n
peut
parle
ordre
dicti
cons

fut pour les hommes la Compagnie de Jésus. Et ce n'est pas sans un dessein particulier que Dieu, qui ne manque jamais d'assister son Eglise en ses nécessités, permit que ces deux sociétés, dont le but était le même, fussent établies presque en même temps. C'est en effet l'an 1534, le jour de l'Assomption, que saint Ignace jeta les fondements de la Compagnie de Jésus. A cette époque, où l'hérésie de Luther et de Calvin menaçaient d'envahir l'Europe entière, il fallait avant tout préserver la jeunesse de son impur venin ; il fallait de plus, pour confondre les calomnies semées par les ennemis de l'Eglise contre la vie religieuse et le célibat, des sociétés nouvelles où l'esprit religieux se produisit dans sa ferveur primitive, et où le lis de la sainte virginité refleurit dans tout son éclat. C'est pour cela que Dieu inspira en même temps à deux saints qui n'avaient point concerté leur dessein, qui peut-être même n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre, la pensée de fonder deux ordres qui devaient être une source de bénédictions pour les générations futures, et de consolations pour l'Eglise.

Mais ce n'était encore là que les premières semences de la compagnie qu'elle allait fonder ; et peut-être Angèle , arrêtée par son humilité , n'aurait-elle pas été plus loin , si elle n'avait été confirmée dans son dessein , et pressée de l'exécuter par une vision dans laquelle un ange lui apparut la nuit d'un air irrité , et la frappa , en lui disant qu'il était envoyé de Dieu pour punir ses délais. Puis le Rédempteur lui-même se montra à elle , et la reprit de sa pusillanimité. Angèle se mit en oraison , demanda pardon à Dieu de son retard , et promit d'exécuter promptement la volonté divine. C'est ici qu'il faut placer probablement l'apparition de sainte Ursule et de ses compagnes , qui toutes d'une voix l'encouragèrent à établir sur-le-champ sa nouvelle compagnie , lui promettant leur protection dans cette grande entreprise , et lui donnant de plus les instructions nécessaires pour y bien réussir. Mais , ne voulant point par humilité être appelée la mère d'une si belle famille , elle donna à ses filles spirituelles le titre de Compagnie de Sainte-Ursule. Voulant ensuite leur rendre raison de ce titre sans blesser sa modestie , en leur parlant de la

vision
désira
la pr
à la
vierge

Ap
dom
noine
dence
décou
âme,
de D
ses c
blisse
comp
suivre
choisi
vemb
défini
ans.
Cath
spéci
Chris
faisai
restr

vision qu'elle avait eue, elle leur dit qu'elle désirait par là mettre sa famille naissante sous la protection d'une sainte qui avait formé à la chasteté et conduit au martyre tant de vierges.

Après avoir pris l'avis de son confesseur, dom Séraphin de Bologne, de l'ordre des Chanoines de Latran, homme de beaucoup de prudence et de doctrine, à qui elle avait toujours découvert les mouvements intérieurs de son âme, elle se décida enfin à exécuter les desseins de Dieu sur elle. Après avoir communiqué à ses compagnes ses intentions touchant l'établissement et l'organisation de la nouvelle compagnie, les ayant trouvées disposées à suivre en tout ce qu'elle leur prescrirait, elle choisit le jour de sainte Catherine, 25 novembre 1535, pour l'institution formelle et définitive. Elle avait alors soixante et un ans. Elle choisit ce jour, parce que sainte Catherine, ayant été fiancée d'une manière spéciale par une alliance céleste avec Jésus-Christ, pouvait servir de modèle à celles qui faisaient profession de mépriser les noces terrestres, afin d'avoir pour époux le divin

Agneau. Angèle et ses filles communiaient toutes le matin, et dès le premier jour quinze vierges s'agrégèrent à la petite compagnie, qui se trouva ainsi composée de vingt-huit sujets. Angèle fut élue malgré elle supérieure de cette petite société naissante, qui devait bientôt, comme le grain de sénévé de l'Évangile, devenir un grand arbre, et abriter sous son feuillage tant d'oiseaux du ciel.

Mais elle n'eut pas longtemps à porter cette charge, que son humilité lui faisait envisager comme un lourd fardeau. En effet, vers la fin de l'année 1539, ou au commencement de 1540, elle fut prise d'une fièvre, légère d'abord, et qui n'inspira aucune crainte aux médecins. Mais Angèle vit dès le premier jour que la fin de son pèlerinage approchait, et elle désigna d'avance, non-seulement le jour, mais encore l'heure où elle mourrait. Toujours pleine de sollicitude pour la famille spirituelle que Dieu lui avait donnée, elle assembla les principales d'entre ses filles et son secrétaire Cozzano, et établit en sa place une respectable veuve, la comtesse Lucrèce de Lodrona. Puis en leur présence elle dicta, ou, selon d'autres, elle fit

lire son
l'exéc
souven
pleins
nirs, o
elle pr
leur v
mort.
toujou
vos pr
trepris
que je
dante
vous d
c'est d
véritab
reconn
Apr
citude
cemen
soin,
prépar
Puis,
avait
point

lire son testament, et en recommanda vivement l'exécution. Un peu plus tard elle dicta ses souvenirs pour les mères zélatrices, souvenirs pleins de saintes instructions. Dans ces souvenirs, où l'on admire une prudence toute céleste, elle promet à ses filles sa protection pendant leur vie, et son secours au moment de leur mort. *Je vous assure*, leur dit-elle, *que je serai toujours au milieu de vous, et que j'appuierai vos prières. Poursuivez donc avec courage l'entreprise commencée, et réjouissez-vous; car ce que je vous dis est certain. Outre la grâce abondante et inappréciable que notre divin époux vous donnera à l'article de la mort, parce que c'est dans les grands besoins qu'on connaît la véritable affection, soyez persuadées que vous me reconnaîtrez alors pour votre fidèle amie.*

Après avoir ainsi pourvu, avec une sollicitude toute maternelle, à la garde et à l'avancement de sa chère famille, laissant tout autre soin, elle ne pensa plus qu'à elle-même, et se prépara à aller au-devant de son divin époux. Puis, se rappelant la pieuse coutume qu'on avait alors de laver les morts, et ne voulant point que son corps, même après la mort, fût

découvert par qui que ce fût, elle eut recours à un expédient que lui suggéra sa modestie, et que nul autre peut-être n'employa, soit avant, soit après elle. Deux jours avant son trépas, quoique ses forces fussent épuisées, Angèle se trouvant seule se leva, et, soutenue par un secours spécial de Dieu qui secondait son pieux dessein, elle se lava de la tête aux pieds. Quand elle eut fini et qu'elle se fut habillée, comme il ne lui restait plus à laver que la tête, on lui annonça un de ses neveux. Il était venu à Brescia pour assister à un sermon, et le prédicateur ayant recommandé à son auditoire de prier pour Angèle qui était sur le point de mourir, il était accouru pour la voir. La voyant debout, il se réjouit de la trouver moins malade qu'il n'avait cru : mais la sainte lui répondit que le prédicateur avait dit vrai, et que c'était pour aller au-devant de son époux qu'elle se lavait.

Deux gentilshommes de Brescia vinrent pour se recommander à ses prières, et pour lui demander quelques paroles d'édification. Elle fit à l'un un long discours sur les devoirs du chrétien; et, sentant ses forces diminuer, elle se

conten
rie ce
Après
venir t
la der
du tier
tit; pu
à terre
où elle
Seulen
répéta
ce que
roles
âme e
yeux,
27 jan
soixan
Elle
blanc
conve
en so
avanc
pect e
gèle
sainte

contenta de dire à l'autre : *Faites pendant la vie ce que vous voudriez avoir fait à la mort.* Après avoir reçu le saint Viatique avec une ferveur toute céleste , et avoir béni ses filles pour la dernière fois , elle se fit apporter son habit du tiers ordre de Saint-François , et s'en revêtit ; puis elle se leva , et s'étendit sur une natte à terre. Elle entra alors dans une douce extase , où elle paraissait ne plus rien voir ni entendre. Seulement elle tenait les yeux fixés vers le ciel , et répétait souvent le doux nom de Jésus , jusqu'à ce que , prononçant avec un visage gai ces paroles du Sauveur : *Seigneur, je remets mon âme en tes mains*, elle baissa la tête , ferma les yeux , et rendit son esprit à son Créateur , le 27 janvier 1540 , à l'âge de soixante-cinq ou soixante-six ans.

Elle était petite de taille , maigre , d'un teint blanc , d'un regard riant mais modeste , d'une conversation agréable mais toujours mesurée ; en sorte qu'elle plaisait jusque dans un âge avancé , et qu'elle inspirait également le respect et la dévotion. En un mot , le nom d'Angèle ne pouvait mieux convenir qu'à notre sainte , car elle fut vraiment un ange , de

figure, de mœurs et de manières. La petite habitation sanctifiée par les dernières années de sa vie, et par sa mort bienheureuse, se conserve encore en grande vénération; et tous les ans on y célèbre sa fête avec un grand concours de peuple. Le clergé de la cathédrale de Brescia, et les chanoines de Latran qui desservaient l'église de Sainte-Affre, se disputèrent le corps d'Angèle; et pendant les trente jours que dura ce procès, son corps demeura exposé sur un lit d'honneur. Pendant tout ce temps, il ne donna aucun signe de corruption, mais se conserva frais et flexible comme un corps vivant, et il répandit une odeur suave qui s'exhalait tout autour. On profita de ce temps pour prendre son portrait, lequel fut fait par deux célèbres peintres de Brescia, Moretto, élève de Raphaël, et Romanini. Pendant les trois premières nuits que le corps de la sainte fut exposé, on aperçut sur le toit de l'église, perpendiculairement au lieu où il était placé, une clarté inusitée, sous la forme d'une grande étoile que l'on apercevait de loin; ce qui fut cause qu'un grand nombre de gens accoururent pour voir ce phénomène, et vénérer

celle c
Son co
noines
la mur
Plusier
d'Ang
après
sans co
ainsi
tabilité
pource
à l'hon

Bien
tout.
rendit
sant p
plaçan
saints
sieurs
dévoti
jusqu
pape

celle dont Dieu proclamait ainsi la sainteté. Son corps ayant enfin été adjugé aux chanoines de Sainte-Affre, ils firent pratiquer dans la muraille un beau monument où il fut placé. Plusieurs miracles confirmèrent la sainteté d'Angèle; et en 1672, cent trente-deux ans après sa mort, son corps fut trouvé intact et sans corruption. Mais ensuite, sa sainteté étant ainsi attestée par cette merveilleuse incorruptibilité, il plut à Dieu de la faire cesser, et de pourvoir d'une manière plus éclatante encore à l'honneur de sa servante.

Bientôt, en effet, son culte se répandit partout. La ville de Dezenzano, sa patrie, lui rendit les premiers honneurs, en la choisissant pour son avocate et sa protectrice, et en plaçant son tableau à côté de celui des autres saints protecteurs dans l'église principale. Plusieurs indults du saint-siège confirmèrent la dévotion des peuples envers sainte Angèle, jusqu'à ce qu'enfin elle fut canonisée par le pape Pie VII en 1807.

CHAPITRE IV

De l'institut des Ursulines tel qu'il fut établi par sainte Angèle, de sa propagation, et de son développement.

L'œuvre principale de sainte Angèle, son plus beau titre à la gloire du ciel et à la reconnaissance des peuples, c'est assurément la société qu'elle a fondée, et qui depuis son origine jusqu'à nos jours a rendu tant de services à l'Église. A l'époque où elle naquit, l'Europe était menacée par le protestantisme : tout était pour ainsi dire mis en question. Les novateurs comprenaient bien que c'est par la jeunesse surtout que l'on peut s'assurer l'avenir ; parce qu'à cet âge l'esprit est moins affermi, et que les passions du cœur prennent parti souvent pour les erreurs qui les favorisent ou les tolèrent. C'est donc à la jeunesse qu'ils s'adressaient principalement : et il était important de la préserver des pièges que le démon tendait partout à son inexpérience. Il fallait donner

aux enf
lide, a
par les
manière
un mot
attaqué
qui s'a
Dieu su
Angèle
rés par
un des
société
temps
Paul
liens t
semen
montr
près
arrête
comb
dant
gnie
préju
confi
qu'il

aux enfants des deux sexes une instruction solide, afin de les prémunir contre les erreurs par lesquelles l'hérésie avait altéré en tant de manières la pureté des dogmes catholiques. En un mot, le cœur et l'esprit des jeunes gens étant attaqués à la fois, il fallait des institutions qui s'appliquassent à former l'un et l'autre. Dieu suscita dans ce but saint Ignace et sainte Angèle. L'un et l'autre, en effet, ont été inspirés par le même esprit; et ce n'est pas sans un dessein particulier de Dieu que les deux sociétés fondées par eux sont nées en même temps, ont été approuvées par le même pape, Paul III, et ont été toujours unies par des liens tout particuliers. Au reste, si l'accroissement merveilleux de l'ordre des Ursulines montre d'un côté la faveur dont il jouissait auprès de Dieu, les efforts de l'enfer pour en arrêter les progrès manifestent assez de l'autre combien cette société lui était redoutable. Pendant que le démon suscitait contre la Compagnie de Jésus toutes les passions, tous les préjugés, toutes les haines, il crut ne pouvoir confier à personne la conduite de la guerre qu'il méditait contre la Compagnie de Sainte-

Angèle, et il voulut l'entreprendre lui-même, tant il regardait cette œuvre comme importante. C'est là ce qui explique ces obsessions, ces possessions qui se produisirent dans plusieurs couvents d'Ursulines, en diverses parties de l'Europe, et particulièrement en France, et qui montraient assez l'acharnement de l'enfer contre un institut qui lui était si redoutable. Et ce n'est pas là un des moindres titres de gloire de cette admirable société, d'avoir fait peur au démon, et d'avoir été jugée digne d'une haine toute spéciale de sa part.

Angèle ne fit que jeter les premiers fondements de la compagnie que Dieu l'avait chargée d'établir, laissant au temps le soin de développer son œuvre, selon que les lieux et les circonstances l'exigeraient : et c'est de là que vient cette variété que l'on remarque dans l'ordre des Ursulines, et qui, loin d'altérer l'unité du but, la fait au contraire ressortir davantage. Si notre sainte avait, dès l'origine, donné à sa compagnie la forme qu'elle a prise après elle, et les règles dont le temps a montré peu à peu la nécessité, elle n'aurait probablement point atteint la fin qu'elle se propo-

sait. Il
accom
lumiè
sous l
premi
stanc
impos
pliqu
espr
se co
doit,
gran
leur
à fai
en a
teur
à la
deva
l'édi
occu
tien
pau
don
trin
à le

sait. Douée de cette prudence surnaturelle qui accompagne toujours les saints, et de cette lumière supérieure qui leur montre les choses sous leur véritable jour, elle ne demanda à ses premières compagnes que ce que les circonstances lui permettaient de demander. Elle leur imposa des règles faciles à observer, et s'appliqua surtout à déposer dans leur âme cet esprit de zèle et de charité qui fait qu'on ne se contente pas de donner à Dieu ce qu'on lui doit, mais qui suggère encore l'amour des grandes choses et des grands sacrifices. Elle ne leur imposa aucun vœu, tout en les exhortant à faire vœu de chasteté, en particulier, après en avoir obtenu la permission de leur directeur. Elle ne voulut pas non plus les assujettir à la clôture ni à la vie commune ; mais elles devaient demeurer dans leurs familles, pour l'édification et l'avantage des autres, et s'y occuper de tous les exercices de la charité chrétienne utiles au prochain, comme de visiter les pauvres, les malades dans les hôpitaux ou à domicile, d'apprendre aux jeunes filles la doctrine chrétienne et les travaux qui conviennent à leur sexe. Elle admit dans sa compagnie toutes

les personnes, sans aucune distinction de rang ni de fortune, pourvu qu'elles eussent une vraie vocation et une vertu solide. Elle ne voulut point non plus de distinction de grade, comme de religieuses de chœur et de converses; mais toutes les sœurs devaient être égales, à part les différences qui résultent, dans toute société bien organisée, des charges et des fonctions.

Les premières Ursulines ne vivaient point en communauté; mais chaque sœur restait dans sa famille, et y suivait la règle établie par sainte Angèle.

Cette organisation était nécessaire à l'origine: et si notre sainte avait voulu dès les commencements réunir ses filles en communauté, elle n'aurait point atteint le but que Dieu se proposait en lui inspirant la pensée de former un ordre pour l'éducation des jeunes filles. Il fallait, en effet, à cette époque où l'hérésie cherchait à pénétrer partout, que l'Église pût être partout présente d'une présence toute spéciale, jusque dans le sein de la famille, afin de préserver ses enfants de la contagion. Ce ne fut que plus tard que les Ursulines se

réunire
server
plus ta

C'es
Ursuli
soins
le sain
beau t
applic
vêque
l'ordr
ciale,
1581
cet in
geme
à l'é
Saint
étab
soler
Il se
qu'e
d'As
elle
enfa
sa

réunirent en communauté, sans toutefois observer la clôture, laquelle ne fut introduite que plus tard encore.

C'est en France surtout que l'ordre des Ursulines prit sa dernière forme, grâce aux soins du cardinal de Sourdis, qu'on appelait le saint Charles de la France, et qui mérita ce beau titre par son zèle apostolique, et par son application à imiter les vertus du grand archevêque de Milan. Celui-ci avait lui-même honoré l'ordre des Ursulines d'une affection toute spéciale, et obtenu du pape Grégoire XIII, en 1581, une nouvelle confirmation des règles de cet institut, après y avoir fait quelques changements; et il le jugeait si utile, qu'il chercha à l'établir partout dans son vaste diocèse. Sainte Angèle mourut peu de temps après avoir établi sa compagnie, et avant qu'elle eût été solennellement approuvée par le saint-siège. Il semble qu'elle ait obtenu de Dieu la grâce qu'en avait obtenue avant elle saint François d'Assise, dont elle portait l'habit, et dont elle imita les vertus. En effet, quoique les enfants de saint François aient été divisés après sa mort en plusieurs branches, de discipline

et d'habits différents, tout en conservant la substance de l'institut, cependant il y a toujours eu parmi eux quelques communautés où l'institut primitif a été conservé. De même aussi, quoiqu'une grande partie des filles de sainte Angèle aient changé la forme de leur habit, de leurs règles et de leurs usages particuliers, toutes ont maintenu en substance la règle de leur sainte fondatrice, et il y en a toujours eu quelques-unes qui ont conservé sans la moindre altération l'institut primitif de la sainte. Ainsi le P. F. Leorsi, missionnaire à Tino, île de l'Archipel, y avait connu, vers la fin du XVIII^e siècle, plus de cinquante Ursulines qui vivaient dans leurs familles très-saintement et comme de parfaites religieuses. Il serait à désirer que cette forme primitive de la compagnie fût introduite en France et s'y propageât. Ce serait un moyen excellent de rattacher à la vie religieuse beaucoup de femmes qui ne peuvent en embrasser toutes les règles, et que des circonstances impérieuses retiennent dans le monde. Les sœurs qui vivraient ainsi dans leur famille, en pratiquant de la vie religieuse ce que leur position particulière leur

perme
tiers
par d
cette
nable
mitiv
rente
ont e
afin d
aux p
pensé
sauro
si la
croyo
ment
vœu
institu
pensé

permet d'observer, formeraient comme un tiers ordre, lequel tiendrait à l'ordre entier par des liens de dépendance et d'affection. Et cette institution serait d'autant plus convenable, qu'elle serait un retour à la forme primitive établie par sainte Angèle; bien différente en cela des autres tiers ordres, qui tous ont eu pour but d'adoucir la règle primitive, afin d'en rendre l'accomplissement plus facile aux personnes du monde. Nous confions cette pensée aux pieuses filles de sainte Angèle, qui sauront bien trouver le moyen de la réaliser, si la chose leur paraît possible; et nous ne croyons pas pouvoir terminer plus heureusement la vie de leur mère, qu'en formant un vœu qui rapprocherait pour ainsi dire leur institut de ce qu'il était à l'origine, et dans la pensée primitive de sainte Angèle.

VIE
DE LA
MÈRE FRANÇOISE DE BERMOND

DITE DE JÉSUS-MARIE

**FONDATRICE DE L'ORDRE DES URSULINES EN FRANCE
ET PREMIÈRE RELIGIEUSE URSULINE DE LYON**

CHAPITRE I

De sa naissance et de sa jeunesse.

Il est bien juste que la mère de Bermond vienne immédiatement après sainte Angèle en ce livre, puisque c'est elle qui a introduit l'ordre de Sainte-Ursule en France, et qui, après l'avoir établi d'abord comme simple association, à l'exemple de sainte Angèle, puis en communautés régulières, finit par entrer dans un monastère cloîtré; de sorte qu'elle a parcouru tous les degrés de l'ordre fondé par

sainte
en ab
cet ad
gine j
nière
M^{me}
père,
France
receve
se non
très-he
d'un
furent
trois s
très-ex
où il
mère
ceinte
en son
elle la
La dév
ment
le ber
Marie.
rèrent

sainte Angèle, et que sa vie nous offre, comme en abrégé, l'histoire et le développement de cet admirable institut, depuis sa première origine jusqu'à la forme qui lui a donné sa dernière perfection.

M^{me} de Bermond naquit à Avignon. Son père, Pierre de Bermond, était trésorier de France dans la généralité de Provence, et receveur de la douane à Marseille; sa mère se nommait Perrette de Marsillon. Ils furent très-heureux en enfants; car de huit filles et d'un fils que Dieu leur donna, deux filles furent religieuses à Sainte-Praxède d'Avignon, trois se firent Ursulines et menèrent une vie très-exemplaire, et le fils entra à l'Oratoire, où il mourut en réputation de sainteté. La mère de M^{me} Françoise de Bermond étant enceinte d'elle, songea qu'elle portait un soleil en son sein, et dès qu'elle l'eut mise au monde, elle la consacra au service de la sainte Vierge. La dévotion de la mère s'insinua si efficacement dans l'âme de sa fille, que celle-ci dès le berceau avait déjà un tendre amour pour Marie. De plus son père et sa mère lui inspirèrent une extrême horreur du péché, et du

mensonge en particulier; et ceux qui l'ont connue intimement ont estimé qu'elle n'avait jamais commis de fautes mortelles. Telle aussi devait être la véritable imitatrice de sainte Angèle, celle qui, comme elle, était destinée à lever une nouvelle troupe, pour garantir et conserver l'innocence.

A peine sut-elle parler, que, sa mère lui demandant un jour si elle ne voulait pas être la servante de la sainte Vierge, elle répondit que oui sans hésiter. Peu après il lui sembla en songe que la Mère de Dieu logeait près de la maison de son père; et elle eut grand regret à son réveil, quand elle vit que la chose n'était pas véritable, se persuadant dans son esprit enfantin qu'elle l'aurait bien mieux servie sur la terre que dans le ciel. A partir de ce moment, elle ne passa aucun jour sans lui donner des marques d'amour et de respect. Entendant parler une autre fois de l'enfer, et apprenant quelle sorte de gens y seraient jetés, elle en conçut une telle horreur, que cette impression ne s'effaça jamais de son esprit; et dans sa candeur elle résolut de s'en aller en Turquie avec son frère et les enfants du voisinage, pour

prêch
enfer

Ell

où il

plus à

gers,

ces gl

firmar

nelle

songe

suscit

la for

Chacu

Jésus

avec l

de D

réalit

Dès

bûche

la pa

d'eux

corps

Le

tous

daien

prêcher les Turcs, et les empêcher d'aller en enfer.

Elle montait jusque sur le toit de la maison, où il y avait une terrasse, afin de voir le ciel plus à son aise, enviant la condition des bergers, qui pouvaient sans obstacle contempler ces globes lumineux que Dieu a suspendus au firmament, et où brille un reflet de son éternelle beauté. A l'âge de cinq ans, elle vit en songe, à la porte de l'église, Jésus-Christ ressuscité d'un côté, et le démon de l'autre en la forme hideuse sous laquelle on le représente. Chacun d'eux l'attirait vers soi; mais enfin Jésus l'emporta comme le plus fort. L'ardeur avec laquelle elle embrassa ensuite le service de Dieu fit bien connaître qu'il y avait de la réalité dans ce songe mystérieux.

Dès lors, le diable lui dressa plusieurs embûches, se servant de sa beauté pour exciter la passion des jeunes gens de la ville; et l'un d'eux en perdit, six mois durant, la santé du corps et de l'esprit.

Le naturel de cette enfant était si doux, que tous ceux qui la voyaient l'aimaient et en attendaient des merveilles avec le temps. Elle avait

une grâce admirable en toutes ses actions. Sa mémoire était si heureuse, qu'elle n'oubliait rien de tout ce qu'elle jugeait être bon. Son esprit avait de la pointe et de la subtilité, quoique à son dire il fût pesant et tardif. Elle ne se souvenait point d'avoir jamais discerné si elle avait une volonté propre, jusqu'à l'âge de trente-six ans, qu'elle sentit quelque peine à se conformer aux volontés d'autrui. Elle apprit en huit jours à écrire, encore ne lui montra-t-on qu'une fois.

Le cardinal Tauragis, évêque d'Avignon, l'apercevant un jour parmi un grand nombre de personnes qui venaient lui rendre leurs hommages, découvrit en elle, à la faveur de la lumière des saints, quelque chose de surnaturel, et dit que Dieu la destinait à de grandes choses. Elle devint en effet dans la suite l'admiration de la ville, et surtout des personnes plus judicieuses, lesquelles, ne s'arrêtant pas à son bel extérieur, pénétraient la grâce qui se rendait visible en toute sa conduite. La lecture journalière de la Vie des Saints entretenait la piété chez elle et lui fournissait mille saintes affections. Mais elle pensa tout perdre,

pour a
livres
délassé
en fut
applic
recher
sait éc
posa e
repent
ene, l
son es
aimait
avait g
fection
elle s'e
lumièr
Il est
dessein
séance
le mal
Die
duire
la pri
permi
sa pr

pour avoir changé cette lecture en celle des livres profanes. Elle n'y chercha d'abord qu'un délassement pour son esprit ; mais bientôt elle en fut charmée, et y donna son temps et son application. Elle y prit l'habitude de parler avec recherche dans les compagnies, où elle se faisait écouter comme un petit oracle. Elle composa et fit imprimer des vers, ce dont elle se repentit plus tard, comme ayant eu, disait-elle, la présomption de faire briller partout son esprit. Elle fut considérée et aimée ; elle aimait à son tour. Toutefois, ayant su qu'il y avait grand danger à se laisser prendre d'affection pour les personnes de sexe différent, elle s'en éloigna avec grand soin, et tint cette lumière pour une grande miséricorde de Dieu. Il est certain qu'elle n'eut jamais de mauvais dessein, et qu'elle garda toujours les bienséances en ses divertissements, ignorant même le mal qui en pouvait résulter.

Dieu, qui destinait M^{me} de Bermond à introduire en France l'ordre des Ursulines, dont la principale fonction est d'élever la jeunesse, permit par un secret dessein qu'elle connût par sa propre expérience le danger des lectures

profanes et frivoles , afin qu'elle pût dans la suite prémunir contre ce genre de péril les jeunes personnes confiées à ses soins. Mais en tout cas , chacun peut juger par ce qui lui est arrivé combien ces sortes de lectures sont dangereuses. En effet , si une âme comme celle de notre pieuse Ursuline , prévenue de la grâce d'une manière toute spéciale , et qui , au témoignage de ceux qui l'ont le mieux connue , n'a jamais perdu l'innocence baptismale , a ressenti néanmoins des impressions fâcheuses de ces lectures ; si plus tard elle s'en est repentie comme d'une chose qui avait affaibli en elle sa première ferveur ; si elle en a reconnu et proclamé le danger , que doit-ce donc être des jeunes personnes dont le cœur a déjà peut-être cédé aux premières atteintes des passions , dont l'âme a été entamée de bonne heure par la contagion du mauvais exemple , ou dont la volonté faible et languissante a peine à résister aux tentations les plus légères ? Il y a dans cette partie de la vie de M^{me} de Bermond une leçon qui ne doit pas être perdue pour les jeunes personnes , et qui doit leur apprendre à éviter toutes les lectures qui n'ont pour but

que d'
d'excit
désord
piété e
d'autar
M^{me} de
lus éta
compa
d'hui
le cœur

Elle
curiosi
choses
pas de
tenir l
persua
porter
des sie
la croi
prendre
il fall
mença
d'ame
de tou
soirs ,

que d'amuser l'esprit, d'exalter l'imagination, d'exciter dans l'âme des sentiments factices ou désordonnés, et de lui ôter ainsi le goût de la piété et des choses sérieuses. Cet exemple est d'autant plus frappant, que les livres que M^{me} de Bermond se reprocha plus tard d'avoir lus étaient assurément bien innocents, en comparaison de ceux où l'on cherche aujourd'hui un divertissement pour l'esprit et pour le cœur.

Elle demeura près de trois ans dans ces curiosités et ces vanités; et cependant toutes choses lui arrivaient à souhait. Elle ne laissait pas de continuer quelques dévotions pour obtenir la grâce de porter la croix, étant bien persuadée, malgré sa frivolité, qu'il la fallait porter après notre Seigneur, si l'on voulait être des siens. Mais, quelque estime qu'elle eût de la croix, elle se persuadait que le temps de la prendre n'était pas encore venu pour elle; et il fallut que notre Seigneur lui-même commençât à l'y disposer, versant quelque peu d'amertume sur les douceurs qu'elle goûtait de toutes parts: car un an durant, tous les soirs, comme elle retournait au logis, elle était

investie d'une salubre réflexion sur la courte durée des plaisirs qu'elle avait expérimentés dans la journée. L'exemple d'une de ses tantes, chez qui elle fut placée, lui servit aussi beaucoup : car comme elle était naturellement très-obligante, elle lui tenait volontiers compagnie dans les bonnes œuvres que cette veuve exerçait.

Lorsqu'elle fit sa première communion, elle fut saisie d'un tel tremblement qu'elle pensa en être renversée. Le changement qui se manifesta en elle à partir de ce moment montre bien de quelle importance est cette grande action, et quelle salubre influence elle a sur tout le reste de la vie, quand elle est bien faite. En effet, à partir de ce jour, son affection pour le monde se refroidit, elle reprit goût aux livres de piété. Mais comme elle avait le cœur très-tendre et facile à émouvoir, elle versait quelquefois une grande abondance de larmes en les lisant ; si bien qu'elle croyait souvent devoir interrompre cette lecture, pour épargner ses pleurs, disait-elle. Elle confia la chose à son confesseur ; et celui-ci lui ayant fait promettre de n'en plus lire d'autres, elle fut fidèle à l'en-

gagem
se lai
rend
pandi
en mi
même
descen
était
même
oncles
au ba
quefo
son, c
de su
nant
inspir
sa vir
lequel
triste
Elle f
torze
des v

gagement qu'elle avait pris. Et comme Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, mais rend au centuple ce qu'on lui donne, il répandit tant de douceurs en son âme, que pour en mieux jouir elle se retira des assemblées, même au temps du carnaval, se dispensant de descendre dans le salon de son père, où elle était demandée avec empressement. Elle n'eût même plus fait ni reçu de visites, si un de ses oncles, qui se fâchait quand il ne la voyait pas au bal, ne l'eût obligée de s'y trouver quelquefois. Elle était déjà si avancée dans l'oraison, qu'elle y demeura une fois quatorze heures de suite et sans ennui. Le divin amour prenant empire peu à peu dans ce noble cœur, lui inspira enfin la résolution de consacrer à Dieu sa virginité, malgré les oppositions du démon, lequel lui dépeignait la vie dévote comme une triste chimère qui la ferait mourir de chagrin. Elle fit donc vœu de chasteté à l'âge de quatorze ans, invoquant le secours de la Reine des vierges pour l'accomplir.

CHAPITRE II

Elle introduit en France l'ordre de Sainte-Ursule.

Cette abeille mystique ne savait en quelle ruche se retirer pour composer le miel de sa dévotion. Elle demanda un an durant à la sainte Vierge le lieu où son fils voulait être servi d'elle. Au bout de l'an, une lumière intérieure lui montra qu'elle serait Ursuline. Elle ne savait ce que c'était, sinon qu'elle avait une fois entendu parler des Ursulines que saint Charles avait établies à Milan. Néanmoins elle fut assurée intérieurement qu'elle enseignerait la jeunesse de son sexe, en compagnie d'autres filles.

Dieu se servit d'une servante appelée Antoinette, et de la fille d'un marchand d'Avignon nommée Sibile d'Olivier, pour amener M^{me} de Bermond à ses desseins. Ces deux dernières avaient pour directeur un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Romillon, également distingué par sa science et sa piété. Elles la dé-

cidèrent
peine fu
pides p
qui se n
dans la
du mon
mot, les
et qui la
dans les
ravie en
de son e
se mire
chrétien
exercices

M^{me} d
dame, d
petite co
vieil erm
ne pouv
jeune et
lui dit :
d'élus. M
que cela
qu'abrég
grande e

cidèrent à se ranger sous sa conduite : et à peine fut-elle entre ses mains , qu'elle fit de rapides progrès dans la vertu. Le changement qui se manifesta en elle fit beaucoup de bruit dans la ville , parce qu'elle y avait respiré l'air du monde. Après que chacun en eut dit son mot , les personnes qui en avaient le plus raillé , et qui la pressaient de réveiller par son retour dans les compagnies la joie qu'elle leur avait ravie en s'en retirant , profitèrent les premières de son exemple , et s'associèrent avec elle. Elles se mirent dès lors à enseigner la doctrine chrétienne , partageant leur journée entre les exercices de piété et ceux de la charité.

M^{me} de Bermond entrant un jour chez une dame , dans le dessein de gagner sa fille à la petite congrégation naissante , y rencontra un vieil ermite , qui , connaissant sa résolution , et ne pouvant se persuader qu'une personne si jeune et si belle persévérât dans la vie dévote , lui dit : *Il y a beaucoup d'appelés , mais peu d'élus.* M^{me} de Bermond , comprenant bien ce que cela signifiait , en fut tellement touchée , qu'abrégeant sa visite , elle s'en alla dans la grande église d'Avignon , où , se jetant à genoux

au pied du crucifix, elle dit, baignée de larmes : *Hé quoi ! mon Sauveur Jésus, serait-il bien possible que votre bonté m'eût donné tant de desirs d'être entièrement à vous, et que je fusse à la fin du nombre des réprouvés ?* Et pendant qu'elle continuait ainsi les plaintes que le saint amour lui fournissait, chose admirable ! le crucifix détacha sa main, et, lui donnant sa bénédiction, lui dit : *Persévère, ma fille ; je bénirai ton ordre.*

Ce fut l'archevêque d'Avignon, Grimaldi, qui inspira à ces pieuses filles la première pensée d'être Ursulines à la manière de celles d'Italie. D'un autre côté, l'évêque de Carpentras ayant donné le livre des Constitutions des Ursulines de Milan à M^{lle} de Masan, fille unique du baron de Vacluse, laquelle avait fait solennellement entre ses mains le vœu de virginité, elle le montra au P. Romillon, qui dirigeait sa conscience. Celui-ci, à la vue de ce livre, entra en des transports de joie, le regardant comme le contrat de mariage entre Jésus-Christ et ses chastes épouses. Il alla promptement le communiquer à M^{me} de Bermond et à ses compagnes, qui s'offrirent d'embrasser ce

genre d'œuvres
nées par

Après
vingtain
Clément
elles la
la doct
pape, ap
corda sa
mission

indulgen
avoir, av
prise su
mença à
filles, et

Ces co
tits, pro
taient de
des dam
taient le
aller en
Sainte-U
un évén
qu'on ne
vres de

genre de vie , quoiqu'elles en fussent détournées par des personnes fort graves.

Après que M^{me} de Bermond eut gagné une vingtaine de compagnes , elle écrivit au pape Clément VIII une requête , afin d'obtenir pour elles la permission d'enseigner publiquement la doctrine chrétienne aux jeunes filles. Le pape, approuvant un si bon dessein, leur accorda sa bénédiction apostolique, avec la permission qu'elles souhaitaient, et de plus une indulgence. Ce fut vers l'an 1594, qu'après avoir, avant toutes choses, appuyé son entreprise sur l'autorité du saint-siège, elle commença à instruire gratuitement à Avignon les filles, et même par occasion les femmes.

Ces commencements de l'ordre, quoique petits, produisaient déjà des effets qui permettaient de prévoir ses progrès futurs. La plupart des dames et des demoiselles de la ville quittaient le bal et les autres divertissements pour aller entendre le catéchisme des sœurs de Sainte-Ursule. D'autres s'en moquaient ; mais un événement terrible apprit à toute la ville qu'on ne se moque point impunément des œuvres de Dieu. En effet, une jeune personne

mondaine qui par mépris n'avait pas voulu laisser la danse, s'étant permis publiquement quelques railleries au sujet des nouvelles Ursulines et de leurs fonctions, fut trouvée trois jours après pendue à une des fenêtres de sa maison, et étranglée de ses propres cheveux. Cela n'empêcha pas cependant qu'une manière de vie si extraordinaire ne formât diverses opinions dans les esprits : les uns louant cet institut, les autres le blâmant ; de sorte que plusieurs demoiselles qui s'y sentaient appelées n'osaient s'y associer ; et l'estime douteuse où elles le voyaient suffisait pour les en détourner.

La sœur de Bermond, suivant l'institut de Sainte-Angèle, ne vécut pas d'abord en communauté avec ses compagnes : mais chacune demeurant chez ses parents, elles s'assemblaient souvent, et recevaient ses ordres, pour vaquer ensuite aux œuvres de charité. Mais plusieurs personnages fort graves jugeant que la vie de ces pieuses filles pouvait avoir quelque danger tant qu'elles resteraient ainsi dans le monde, la sœur de Bermond se décida, d'après leur avis, à réunir ses sœurs en communauté, l'an 1596.

Le Père
à l'île d'
meubla,
elle sera
de son p
les trois
rette de
avec qu
commun
temps d
lines d'
dans la
Angèle.
bre, de
semblab
nant sa
toute po
même s
de l'île.
trait le
exercice
simple
qu'il n
comme
en Fran

Le Père Romillon leur chercha une maison à l'île de Venise, que M^{lle} de Masan loua et meubla, promettant de s'y retirer aussi, quand elle serait débarrassée des soins où la mort de son père venait de la jeter. Ce fut là que les trois sœurs, Catherine, Françoise et Perrette de Bermond, et les deux sœurs Olivier, avec quelques autres, commencèrent la vie de communauté, après avoir vécu pendant quelque temps dans leurs familles à la manière des Ursulines d'Italie; et elles entrèrent ainsi comme dans la seconde phase de l'ordre de Sainte-Angèle. Elles augmentèrent bientôt leur nombre, de sorte qu'il s'éleva d'autres maisons semblables à Avignon et ailleurs, Dieu donnant sa bénédiction à cette œuvre, qui était toute pour sa gloire. Le Père Romillon prit lui-même soin du petit revenu des sœurs ursulines de l'île. Il leur disait la messe, leur administrait les sacrements, et les dressait à tous les exercices de leur ordre. Elles firent un vœu simple d'obéissance entre ses mains; en sorte qu'il mérite à juste titre d'être considéré comme le fondateur de l'ordre des Ursulines en France. On lui doit au moins cette justice,

de le tenir pour celui qui a le plus travaillé à l'érection de cette pieuse compagnie. Il établit la sœur Françoise de Bermond supérieure de la première communauté; et elle eut le même titre et le même emploi dans toutes les autres qu'elle établit. Mais elle s'y comporta si humblement, que dans les voyages qu'elle entreprit, même pour les fondations les plus éclatantes, elle voyagea toujours montée sur un âne, et tout le reste était à l'avenant.

Elle alla fonder une communauté semblable à Aix et à Marseille. Pendant qu'elle était dans cette dernière ville, elle fut appelée à Paris pour y gouverner une assemblée de filles, et leur communiquer les règles qu'elle avait déjà établies en Provence. Dans cette capitale, elle fut considérée de toutes les personnes les plus illustres en science, en vertu et en dignité. Elle y reçut la visite des reines, des princesses et des plus grandes dames, qui étaient heureuses de lui parler et de la voir. Sa modestie inspirait à tous le respect et la vénération, de même que sa bonté gagnait tous les cœurs. Elle gouverna pendant deux ans, comme supérieure à Paris les premières Ur-

sulines
soins de
sèrent la
les trois
voulu re
de Prov
s'en reto
de ne p
sant apr
çons et
esprit.

Comm
rétée pe
nauté d
commen
M. de M
bulle d
monastè
fession
autres e
sulines
efforts p
mère. A
n'avait
tement

solines qui s'y établirent ; et lorsque par les soins de M^{me} de Sainte-Beuve elles embrasèrent la vie religieuse proprement dite, avec les trois vœux et la clôture, elle aurait bien voulu rester avec elles ; mais ses supérieures de Provence n'y voulant pas consentir, elle s'en retourna par obéissance, regrettant bien de ne pouvoir suivre son attrait, mais laissant après elle des filles formées par ses leçons et par ses exemples, et animées de son esprit.

Comme elle passait par Lyon, elle y fut arrêtée pour y établir une nouvelle communauté d'Ursulines. Ce fut la dernière qu'elle commença sans clôture. L'archevêque de Lyon, M. de Marguemont, ayant ensuite obtenu une bulle du pape pour ériger cette maison en monastère, donna le voile et reçut à la profession religieuse la sœur de Bermont et trois autres encore, malgré les oppositions des Ursulines de Provence, qui firent tous leurs efforts pour rappeler auprès d'elles leur chère mère. Ainsi elle eut à Lyon le bonheur qu'elle n'avait pu obtenir à Paris, celui d'être complètement religieuse, comme elle l'avait toujours

désiré ; et les fondations qu'elle entreprit depuis furent établies avec les trois vœux et la clôture. Elle changea son nom du siècle en ceux de Jésus-Marie, uniques objets de son amour. Avant sa profession, les sœurs avaient reçu pour les servir une fille qui annonçait d'heureuses dispositions ; mais la mère de Bermond, qui savait discerner les esprits, la rendit à ses parents, leur recommandant de bien veiller sur elle : et le soin qu'ils en eurent ne l'empêcha point de justifier bientôt les soupçons et les craintes de notre pieuse Ursuline.

Quelques mois après que la mère de Jésus-Marie eut fait ses vœux, l'évêque de Mâcon la demanda pour instituer en monastère une congrégation d'Ursulines qui existait en cette ville. Avant qu'elle arrivât, il parut au-dessus, au dedans et autour de la maison de ces filles, des feux jetant une clarté étincelante ; et, bien que ce fût le soir, la clarté était telle, qu'on pouvait aisément lire à sa faveur. Ces feux furent vus non-seulement des sœurs, mais encore des voisins ; et tous criaient, persuadés que c'était un incendie. Ils reconnurent enfin que ce n'était pas un feu nuisible, mais bien un

présage
apportait
cinq mo
acquis u
tété, qu
fut répa
au couv
prières,
pour co
Rougem
grand m
Ursulin
ver de t
bêni, e
avec pr
Plusieu
même c
qu'au l
sur elle
coupé j
d'un an
fut app
Saint-B
de Lyo
tir, et

présage du feu céleste que cette sainte femme apportait dans leur ville. Elle n'y séjourna que cinq mois ; mais pendant ce temps elle s'était acquis une telle réputation de vertu et de sainteté, que, lorsque la nouvelle de son départ se fut répandue, tous les habitants accoururent au couvent, soit pour se recommander à ses prières, soit pour recevoir sa bénédiction, soit pour couper des morceaux de ses habits. M. de Rougemond, baron de Chandé, homme de grand mérite, et le principal bienfaiteur des Ursulines de Mâcon, ne voulut jamais se relever de terre que la mère de Jésus-Marie ne l'eût béni, et qu'elle ne lui eût donné un chapelet, avec promesse de le tenir pour son fils spirituel. Plusieurs autres personnes de qualité firent la même chose, et l'accompagnèrent ensuite jusqu'au bateau. Elle ne remporta rien d'entier sur elle de Mâcon à Lyon, le peuple lui ayant coupé jusqu'à son voile. Il n'y avait pas plus d'un an qu'elle était rentrée à Lyon, lorsqu'elle fut appelée à établir une nouvelle fondation à Saint-Bonet-le-Chastel en Forest. L'archevêque de Lyon eut beaucoup de peine à la laisser partir, et ne lui donna obédience que pour quatre

mois. Elle y entra avec l'applaudissement du peuple, et se renferma dans la petite congrégation de Sainte-Ursule, qu'elle changea en monastère. C'est là qu'elle donna ses derniers exemples de vertu.

CHAPITRE III

De son oraison sublime, de sa dévotion à la sainte Vierge et aux anges, et des faveurs qu'elle en recevait.

Nonobstant les œuvres de charité, les voyages et les fondations de cette grande Ursuline, elle pouvait dire avec saint Paul : *Notre conversation est aux cieux*, parce que son esprit était toujours élevé vers Dieu; et il serait peut-être difficile de trouver une personne qui eût plus de contemplation parmi tant d'action, et tant d'action dans une contemplation aussi assidue.

Elle savait trouver douze heures pour prier Dieu les jours ordinaires, et quatorze les jours de fête. Sur la fin de sa vie elle en prenait jusqu'à dix-sept ou dix-huit, s'étant déchargée de toute autre occupation, à cause de ses infir-

mités. La
peine à
son à m
quand l
sortir d
fois suc
été suc
est bon
davanta
goûter
parlait
que l'on
ne les c
l'arrête
ser des
fidèle
prendre
temps
pour e
pendan
trouve
La
étaient
sents
et que

mités. Elle disait qu'elle n'avait pas plus de peine à prier qu'un oiseau à voler et un poisson à nager, et qu'il faisait bon à l'oraison quand Dieu lui-même nous y entretenait. Au sortir de la communion, on la vit plusieurs fois sucer ses lèvres, comme si elles eussent été sucrées, et dire avec élan : *Ah ! que Dieu est bon et admirable !* sans pouvoir s'expliquer davantage. Elle comprenait assez le latin pour goûter la manne cachée dans les psaumes : elle parlait des choses saintes avec une foi si vive, que l'on eût dit qu'elle les voyait plutôt qu'elle ne les croyait. Un vermisseau était capable de l'arrêter en contemplation, et de la faire passer des choses visibles aux invisibles. Elle était fidèle à consulter Dieu avant de rien entreprendre. Un jour, ayant fait attendre longtemps son directeur à la grille, elle lui dit pour excuse que Dieu lui avait fait attendre pendant tout ce temps la permission de le venir trouver.

La plupart du temps ses sens extérieurs étaient tellement fermés, que les objets présents ne faisaient aucune impression sur elle : et quelquefois, quand son bien-aimé lui par-

lait plus fortement au cœur, en quelque lieu ou action qu'elle fût, elle allait au plus vite se rendre devant le saint Sacrement. Elle était tellement perdue dans la contemplation, qu'il lui échappait, sans qu'elle s'en aperçût, de légères exclamations, des soupirs, des gémissements, qui ne pouvaient partir que d'un cœur blessé d'amour pour Dieu. Souvent elle se trouvait, dans une église, au milieu de quatre à cinq mille personnes, et il lui semblait qu'il n'y avait que Dieu et elle au monde.

Au plus fort de l'hiver, et dans la nuit, elle était tellement embrasée dans ses prières, qu'elle était contrainte de porter les mains sur le pavé, pour modérer l'ardeur de sa flamme. D'autres fois elle se les laissait geler plutôt que de les disjoindre, disant que c'était une tentation de l'*Affronteur* (ainsi appelait-elle le diable) qui voulait lui faire quitter l'oraison. Sur la fin de sa vie, le démon prenait quelquefois la forme de la sœur qui était chargée de réveiller les autres; et lui disant les mêmes paroles, et du même ton qu'elle, il la faisait lever souvent dès minuit, afin qu'après elle s'endormît à l'oraison. Quand elle entendait

lire la
ment l
ment;
de pleu
réjouir
elle; m
je n'ai
qui ple
des can
que fa
de ses

La m
matin,
nesol,
de just
en ter
son. F
tombe
devoir
amour
cœur
qu'un
le jou
jours
d'ador

lire la vie des saints au réfectoire, ou seulement le martyrologe, elle pleurait abondamment; et comme on lui représentait qu'au lieu de pleurer sur la mort des saints il fallait se réjouir de leur gloire : *C'est vrai*, répondait-elle; *mais quand je fais réflexion sur mon exil, je n'ai pas plus de force que le B. P. Ignace, qui pleurait en semblable occasion.* Elle composa des cantiques spirituels, pour charmer en quelque façon les ennuis de son exil et la violence de ses désirs vers la céleste patrie.

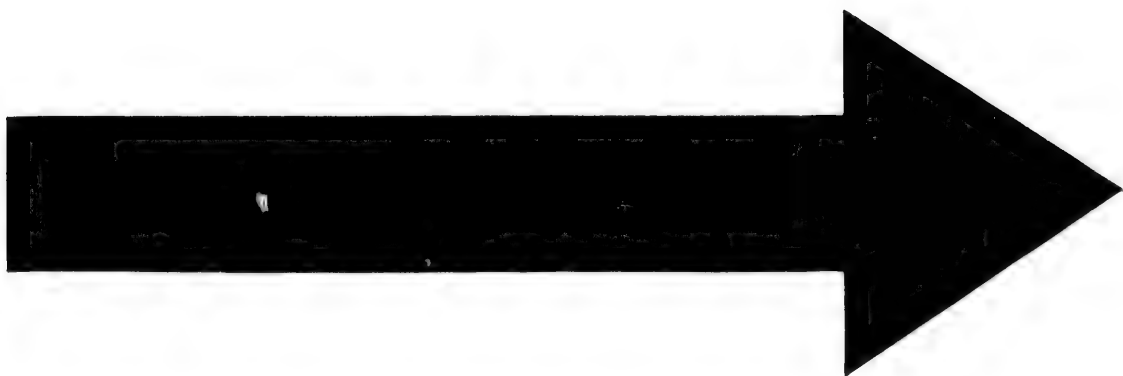
La mère de Jésus-Marie, en se levant le matin, se tournait, comme la fleur du tournesol, du côté de l'autel, où était le vrai Soleil de justice et de miséricorde; et, se prosternant en terre, elle priait le Père éternel d'honorer son Fils au très-saint Sacrement, et de faire tomber sur elle tous les mépris qu'il prévoyait devoir arriver à ce divin Jésus, anéanti par amour. Dès qu'elle entrait dans l'église, son cœur volait vers le saint ciboire, de même qu'un petit oiseau retourne à son nid. Pendant le jour, en allant et venant, elle prenait toujours le chemin de l'église, pour avoir le moyen d'adorer son Jésus, au moins à la porte. D'or-

dinaire elle disait qu'elle n'eût pas voulu changer la douceur d'un quart d'heure d'oraison avec la jouissance de tous les plaisirs du monde durant mille ans. Quand elle sortait de l'église, elle offrait son cœur à Notre-Seigneur, afin qu'il le gardât avec lui dans le ciboire. « Le saint Sacrement, écrit M. Boyer son directeur, était pour elle la montagne de Sinaï, où, de même qu'un Moïse, elle parlait à Dieu comme un ami fait à son ami. C'était son paradis, où, ainsi qu'un saint Paul, elle voyait et apprenait des choses qu'elle ne pouvait pas exprimer, tant elles étaient sublimes. Et au sortir de ce ciel mystique, elle parlait des grandeurs de Dieu avec tant de science et d'habileté, que l'on eût cru qu'elle avait étudié une leçon de théologie pour *me* la réciter. »

Elle eut toute sa vie une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge : elle récitait tous les jours le chapelet, en compagnie de quelques sœurs, pour éviter l'extase ; mais malgré cette précaution, elle ne laissait pas d'y tomber quelquefois. Un jour, entre autres, elle dit avec transport à sa compagne : *Ah ! ma sœur, que c'est un grand plaisir de voir la sainte Vierge*

*allaiter
épanouir
cette fil
la joie,
aurais
Marie,
vers so
dez ce q
et à me
toute je
Vierge
sentait
suave c
dans le
la beau
le fils,
regret
intérie
été se
faveur
priaît
puniss
sévère
ques m
au co*

allaiter son petit Jésus ! on ne peut voir cela sans épanouissement de joie. — Ma mère, lui répondit cette fille, ce que vous me dites me cause aussi de la joie, mais si je voyais ce que vous voyez, j'en aurais bien davantage encore. La mère de Jésus-Marie, revenant alors de son extase, se tourna vers son oratoire, en disant : *O bon Jésus ! regardez ce que cette fille pense de moi ; parlez-moi, et à moi pareillement.* Comme elle se tenait encore toute jeune, saluant une fois l'image de la sainte Vierge, elle la vit des yeux de l'âme qui lui présentait son Fils, et elle sentit une liqueur très-suave qui lui coulait le long du gosier jusque dans le cœur. Cependant elle fut si éprise de la beauté de la mère, qu'elle n'osa regarder le fils, de peur de s'en distraire : ce qu'elle regretta toute sa vie, car elle reçut plus tard intérieurement la certitude que ce n'avait point été seulement une imagination, mais une faveur céleste. Depuis ce temps, quand elle priait devant la même image, l'enfant Jésus la punissait de ses manquements par un regard sévère, durant quelques jours, ou même quelques mois, selon la qualité de la faute. Et quand au contraire elle avait fait quelque bien, ce





saint enfant la regardait d'un œil si riant, qu'elle ne pouvait se retirer d'auprès de lui, jusqu'à ce qu'il lui en eût donné le signal.

Elle demanda une fois à Notre-Dame en quoi elle pourrait lui être plus agréable, et une voix intérieure lui répondit : *Remercie Dieu de la grâce et de la gloire qu'il m'a données et à mon époux saint Joseph*. Ce fut là aussi dans la suite l'occupation principale de son esprit. Elle estimait au-dessus de tout la virginité, qui la mettait à la suite de cette Vierge des vierges. *Quand je devrais, disait-elle, être damnée éternellement, et que j'aurais en attendant le choix d'un paradis sur la terre, je ne chercherais point d'autre manière de vie que celle que j'ai embrassée*. Cependant, vingt-cinq ans après ses vœux, le diable ne laissa pas de l'exciter au repentir d'avoir quitté le monde et les plaisirs qu'elle y pouvait goûter. Comme elle était importunée de diverses pensées de cette sorte, la sainte Vierge lui présenta en songe une coupe pleine d'un breuvage délicieux dont elle but; elle se réveilla dégoûtée de tous les plaisirs terrestres, et délivrée de sa tentation. L'année 1596, elle eut une maladie mortelle, dans laquelle elle fut

tellen
vait
bien
mal
de ter
dans
avait
était

Elle
avec
de qu
mand
Sa fai
tion,
Elle i
je ser
heure
ange
sur s
reten
que l
qu'el
sente
son h
voir,

tellement touchée de contrition, qu'elle ne pouvait retenir ses larmes. Or, après qu'elle eut bien pleuré, la sainte Vierge la visita, puis son mal diminua, et elle reprit ses forces en peu de temps. Elle avait recours à la sainte Vierge dans ses doutes et ses difficultés, et à peine avait-elle ouvert la bouche pour la prier qu'elle était exaucée.

Elle vivait dans un commerce très-intime avec son ange gardien. Si elle craignait la perte de quelque lettre importante, elle la lui recommandait, et elle recevait peu après la réponse. Sa faiblesse, jointe à sa continuelle contemplation, la faisait broncher presque à chaque pas. Elle invoquait son ange ; *et sans lui*, disait-elle, *je serais morte en mille accidents*. A quelque heure de la nuit qu'elle voulût se lever, son ange l'éveillait ponctuellement, en frappant sur sa table. Et une fois, comme la paresse la retenait au lit, son ange la pinça jusqu'à ce que la douleur l'eût tout à fait éveillée. Lorsqu'elle désirait parler à quelque personne absente qu'elle ne pouvait faire avertir, elle priait son bon ange de lui donner la pensée de venir la voir, et il n'y manquait jamais. Cela arriva plu-

sieurs fois à son directeur, qui, se sentant pressé intérieurement, allait au monastère sans aucun dessein arrêté. Et dès que la mère l'apercevait : *Dieu soit loué*, disait-elle, *je vous avais envoyé un ange pour vous faire venir*. Elle saluait aussi son ange à chaque porte par où elle passait, et se retirait un peu, comme pour lui donner le pas sur elle. Assistant un jour à un sermon, et craignant de scandaliser l'assemblée si elle y dormait, elle pria son ange de la tenir éveillée. Le sommeil la surprit ; mais à peine eut-elle fermé l'œil, que tout son intérieur tressaillit, comme si on lui eût donné un grand coup ; et une voix intérieure lui dit : *Tu dors, toi qui es créée pour jouir de Dieu* ; il n'en fallut pas davantage pour la réveiller.

Étant encore enfant, elle s'exposa, par l'inconsidération naturelle à cet âge, en de périls évidents, dont elle échappa par le secours de ce bienheureux guide. Pendant la peste d'Avignon, ses parents s'étaient réfugiés au château du Pont-de-Forges, dont les murs étaient ruinés en quelques endroits. Elle y montait souvent avec sa petite sœur, âgée de cinq ans, en ayant bien soin de réciter auparavant une

oraison
étaient
les che
se mit
aurait
ne les
degrés
que la
la suit
mirer
sa tém

Un
coutun
saints
esprits
homme
affectio
et sain
naissan
Cette
avec u

oraison à son ange gardien. Or, un jour qu'elles étaient grimpées tout au haut des murs, et qu'on les cherchait partout, quelqu'un les apercevant se mit à crier après elles : et la frayeur les aurait infailliblement fait tomber, si leur ange ne les eût préservées. Elles avaient monté des degrés si étroits, si roides et si nombreux, que la mère de Jésus-Marie ne pouvait dans la suite y penser sans frémir, ni se lasser d'admirer comment Dieu n'avait point puni alors sa témérité.

Un jour qu'elle remerciait Dieu, selon sa coutume, des biens qu'il avait départis aux saints de sa dévotion et aux bienheureux esprits, elle vit des yeux de l'âme des jeunes hommes très-bien faits qui la regardaient avec affection. Elle comprit que c'étaient saint Michel et saint Gabriel, et que Dieu agréait la reconnaissance qu'elle lui avait témoignée pour eux. Cette vision lui dura six ou sept jours de suite, avec un extrême contentement de son âme.

CHAPITRE IV

De quelques autres visions de la mère de Jésus-Marie. —
De sa mort.

Presque tous les jours, la mère de Jésus-Marie était consolée surnaturellement par des vision célestes ou par des réponses intérieures. Elle reçut, dans une vision de Notre-Seigneur en croix, un désir véhément du martyre; et, voyant une autre fois la sainte Vierge au pied de la croix, avec un glaive qui lui perçait le cœur, elle pensa mourir de compassion. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de sortir d'une ville afin d'échapper aux persécutions de quelques gens qui lui en voulaient, son divin époux lui apparut tout sanglant, et chargé d'une croix pesante. Comprenant bien ce que cela voulait dire, elle changea de résolution, et resta dans cette ville, pour y porter la croix avec son maître. Elle dit un jour tout effrayée à son directeur qu'elle avait vu la nuit un énorme pourceau entrer

dans
grand
enfer
leur r
Dieu
mais
pouss
toutes
ception
gnieren
éloign
la sup
la pro
la mè
profes
présen
et qu
trop
de l'e
temp
Coton
ce n'e
tré l'
du p
plus

dans une maison de son ordre, et y faire un grand ravage. Peu de temps après elle vit en enfer la place de quelques filles qui y faisaient leur noviciat. Consternée à cette vue, elle pria Dieu de leur donner l'esprit de leur vocation; mais elle sentit comme une main qui la repoussait rudement. Or il arriva plus tard que toutes ces filles quittèrent le couvent, à l'exception d'une seule, que ses parents contraignirent d'y demeurer. La bonne mère, quoique éloignée de cette maison, engagea fortement la supérieure à la renvoyer; mais on la reçut à la profession malgré ses remontrances. Quand la mère de Jésus-Marie apprit qu'elle était professe, elle s'écria en pleurant : *Grand Dieu, préservez notre ordre des malheurs que j'ai vus et que je prévois !* Ses craintes ne furent que trop justifiées par la suite. Une autre vision de l'enfer l'épouvanta si fort, qu'elle fut longtemps sans pouvoir rester seule la nuit. Le P. Coton, à qui elle en écrivit, lui répondit que ce n'était pas pour elle que Dieu lui avait montré l'enfer, parce qu'elle avait assez d'horreur du péché; mais que c'était afin qu'elle en parlât plus efficacement aux âmes qu'elle dirigeait.

Elle fut éprouvée dès sa jeunesse en toutes manières. Malgré la délicatesse de sa complexion, on lui fit pratiquer tant d'austérités, que de son propre aveu le corps le plus robuste y aurait dû succomber. Aussi était-elle restée faible et petite de taille; car elle s'était refusé dès l'âge de neuf ans la nourriture et le repos nécessaires. Elle ne trouvait rien de difficile en matière d'obéissance. Quand elle fut rappelée de Mâcon, elle usa d'une extrême diligence pour y terminer les affaires les plus pressantes, et sut si bien se débarrasser des autres, pour lesquelles on voulait la retenir, qu'elle partit au jour fixé, disant qu'il fallait se mettre en chemin, quand même il pleuvrait des pierres aussi grosses qu'il en tomba autrefois à Constantinople à l'occasion de saint Jean-Chrysostome. A Saint-Bonet, elle guérit une fille de la fièvre par obéissance. Car son directeur lui ayant dit : *Il fait beau voir que vous ayez des malades, comme si vous ne pouviez pas prier Dieu qu'il guérisse cette fille !* la bonne mère prit ces paroles pour un commandement. Elle communia et fit communier la communauté pour la pauvre malade, qui fut guérie

dès le
dant q

Le
allume
faillit
parle
qu'on
ble en
était
voyag
chiser
être la
plus t
ligieus
conven
esprit
à l'hé

Plu
forcés
elle n
et lor
sidéra
Mâcon
gouve
temp

dès le jour même, et n'eut plus la fièvre pendant quarante ans.

Le zèle du salut des infidèles, qui s'était allumé sitôt dans le cœur de cette chère mère, faillit le consumer dans la suite. Comme on parle volontiers de ce qu'on aime et de ce qu'on désire, elle n'avait point de plus agréable entretien avec les sœurs, pendant qu'elle était à Paris, que de faire des projets de voyage dans les pays barbares, pour y catéchiser les femmes et les filles. Ce furent peut-être là les premières étincelles de ce zèle qui plus tard porta jusqu'au Canada plusieurs religieuses de cette même maison. Ce fut elle qui convertit M^{lle} de Rocheblave, laquelle avait un esprit très-distingué, mais fortement attaché à l'hérésie.

Plusieurs doctes personnages s'étaient efforcés de la convaincre, sans y réussir ; mais elle ne résista point à la mère de Jésus-Marie : et lorsqu'elle eut abjuré l'hérésie, elle la considéra toujours comme sa mère spirituelle. A Mâcon elle guérit par ses prières la fille du gouverneur de la ville, et prédit en même temps qu'elle serait religieuse, comme il ar-

riva dans la suite, après mille obstacles. A Lyon, elle guérit aussi une petite pensionnaire d'un mal de pied si considérable, qu'on allait lui couper un doigt; mais au moment que la mère eût fait dessus le signe de la croix, le mal disparut. Cette fille, qui avait nom Jeanne d'Amour, se fit religieuse au même couvent. La mère de Jésus-Marie reçut dans ses monastères plusieurs autres filles dont la vocation était le fruit de ses prières et l'effet de ses prédictions.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable en cette sainte femme, c'était l'humilité avec laquelle elle cachait les dons de Dieu, et ce qu'elle faisait pour lui. Elle avait pour cela tant d'adresse, que rien ne la distinguait à l'extérieur des autres religieuses. Quelquefois, lorsqu'elle revenait d'une extase, et qu'elle voyait une sœur auprès d'elle, elle lui disait : *Mon Dieu ! ma sœur, vous êtes trop patiente ; vous deviez vous en aller pendant mon sommeil, ou bien me réveiller.* Elle était insensible aux louanges, et les mépris la rendaient joyeuse. Une femme mal élevée vint au couvent faire grand bruit, et dire mille injures contre la

supérieur
fille par
autres s
avec ten
bonheur
naissions
Jésus-Ch
mépris à
compagn
moquait
des veuv
quelques
mal. Un
ment qu
pour se
savons, a
à Avigno
vrai, rep
a été pen
avec tant
En toute
égard à
mieux é
nom à u
pas cons

supérieure, parce qu'on n'avait pu recevoir sa fille parmi les externes. En ces occasions et autres semblables, elle embrassait ses sœurs avec tendresse, en disant : *Courage ! c'est un bonheur que nous soyons ainsi traitées ; connaissons par là que nous sommes servantes de Jésus-Christ.* Elle avait souffert bien d'autres mépris à Lyon : car lorsqu'elle sortait avec ses compagnes pour aller à l'église, le peuple se moquait d'elles. Les uns les prenaient pour des veuves, les autres, pour des filles repenties, quelques-uns même, pour des filles vivant mal. Une femme lui dit un jour avec emportement qu'elle avait bien fait de venir à Lyon pour se remettre en bon chemin : *Car nous savons, ajouta-t-elle, quelle vie vous avez menée à Avignon, où votre mari a été pendu. — Il est vrai,* repartit la Mère en riant, *que mon époux a été pendu sur la croix.* Elle reçut cette femme avec tant de bonté, qu'elle la rendit confuse. En toutes choses, grandes et petites, elle avait égard à l'humilité. Ainsi une sœur qui savait mieux écrire qu'elle, s'offrant d'écrire en son nom à une personne de qualité, elle n'y voulut pas consentir, disant qu'elle s'attirerait par là

des louanges qui ne lui étaient pas dues, et qu'il était juste que cette personne vît qu'elle ne savait rien faire de bien. Elle traitait avec ses religieuses plutôt en égale qu'en supérieure; mais elle savait, quand il le fallait, prendre un maintien grave ou sévère qui les faisait trembler. Comme elle excellait en humilité, elle la désirait en ses filles, et surtout dans les supérieures. Une de ces dernières s'excusait à elle d'accepter cette charge, disant qu'elle n'était pas capable de commander aux autres. La mère de Jésus-Marie lui répondit d'un ton sévère : *Aussi je n'entends pas que vous leur commandiez; mais vous les prierez: et elles seront si obéissantes, que vos prières leur tiendront lieu de commandement.*

Après que cette digne mère eut demeuré quatre mois avec les Ursulines de Saint-Bonet, on la demanda à Grenoble. L'archevêque de Lyon lui ayant écrit à ce sujet, elle le supplia de la laisser à Saint-Bonet, parce que le monastère était pauvre, qu'elle y était méprisée, et qu'elle y avait du temps pour vaquer à l'oraison. Le prélat ne voulut pas la contraindre; elle continua de répandre dans cet humble couvent

l'esprit
ses vert
qu'elle
un enfer
un para
bas leur
eut en ce
cela qu'
fille de q
les habit
an il sen
jour que
chargé d
ducteur.
il s'en al
pour ses
et elle fu
Ce fut en
une vie
dans le s
de persé
tage enc
Six mo
de grand
attaquée

l'esprit dont elle était pénétrée, et le parfum de ses vertus. Aussi elle s'y trouvait si heureuse, qu'elle disait ordinairement que Paris lui était un enfer, Lyon un purgatoire, et Saint-Bonet un paradis. A la vérité, si les saints font ici-bas leur paradis par les souffrances, elle en eut en cette ville plus qu'ailleurs, et c'est pour cela qu'elle s'y plaisait tant. Le renvoi d'une fille de qualité lui en causa beaucoup ; car tous les habitants en furent irrités, et pendant un an il sembla que le couvent en dût périr. Un jour que tout y manquait à la fois, un mulet chargé de farine se présenta à la porte sans conducteur. Les religieuses prirent sa charge, puis il s'en alla. La supérieure ordonna des prières pour ses persécuteurs et ceux de ses filles, et elle fut la première à se macérer pour eux. Ce fut en ce lieu qu'elle mena durant six ans une vie plus angélique qu'humaine, cachée dans le secret de la face de Dieu, et accablée de persécutions, qui firent resplendir davantage encore sa sainteté.

Six mois avant sa mort, Dieu l'éprouva par de grandes aridités intérieures. Elle fut enfin attaquée d'une apoplexie qui ne dura que

deux jours, et lui laissa la liberté de recevoir les sacrements : après quoi elle mourut, le dix-neuf de février 1628, âgée de cinquante-six ans. Son directeur était alors absent ; de sorte qu'il était difficile qu'une religieuse mourût avec moins d'éclat. Elle obtint de cette manière ce qu'elle avait demandé à Dieu il y avait longtemps, à savoir, de mourir dans le plus petit monastère de l'ordre, et dans l'abandon, pour honorer le délaissement de Jésus à sa mort.

Dieu cependant donna quelques signes merveilleux du trépas de cette vertueuse Mère. Le jour où elle mourut, une religieuse ursuline de Mâcon, qu'elle avait chérie tout particulièrement, vit en songe un globe de cristal suspendu en l'air, et attaché au plancher de sa chambre par un fil de soie fort délié. Le globe était à moitié plein d'une eau claire et odoriférante sur laquelle nageait un petit oiseau d'une blancheur éclatante, qui avait le bec vermeil comme du corail, et qui chantait à ravir. L'oiseau prit son essor vers le ciel par une ouverture qui se fit au globe, et en s'envolant il secoua ses ailes sur cette sœur, lui jetant de l'eau, qui la parfuma toute, ainsi que sa cel-

lule. P
elle ser
religieu
sussent
jours p
elles ne
un aug

La m
les sain
d'horre
une foi
démon
voix ép
brûles.
et ne cr
s'appro
cracha
pouvoir
dit: Je
ruses c
contre
quoi,
Marie.
les inst
sont ca

lule. Pour marque que ce n'était pas un songe, elle sentit l'odeur après son réveil; et d'autres religieuses la sentirent aussi, bien qu'elles n'eussent pas la cause. Mais ayant appris, deux jours plus tard, le décès de leur bonne Mère, elles ne doutèrent point que ce songe n'en fût un augure.

La mère de Jésus-Marie était, comme tous les saints, terrible aux démons, et un objet d'horreur et de haine pour eux. Se trouvant une fois en un lieu où était une possédée, le démon voulut se jeter sur elle, et lui cria d'une voix épouvantable : *Retire-toi de moi, tu me brûles*. Mais elle, armée de la force de Dieu, et ne craignant point les menaces du démon, s'approcha plus près de la possédée, et lui cracha au visage, par mépris pour celui au pouvoir de qui elle était. Le démon furieux lui dit : *Je dresserai tous mes efforts et toutes mes ruses contre toi, et contre tes filles, plus que contre tous les autres ordres religieux*. — *Pourquoi, misérable?* demanda la mère de Jésus-Marie. — *Ah! répondit le démon, parce que les instructions que tu donnes à ces petites filles sont cause que je ne puis presque rien sur elles;*

c'est pourquoi j'emploierai tout ce que la haine et la rage me pourront fournir, pour empêcher les jeunes filles d'entrer dans ton ordre. Le diable n'a pas manqué d'exécuter ses menaces, comme on peut le voir dans la vie de la mère Ange de Coze; et l'ordre des Ursulines a toujours joui de l'insigne honneur d'être persécuté par lui d'une manière toute spéciale. La vie de la mère de Bermond a été écrite par M. Christophe Boyer, curé de Saint-Bonet, qui avait été longtemps son directeur, et qui vécut jusqu'à l'année 1676. Il envoya son manuscrit au grand couvent des Ursulines de Paris, avec un certificat qui attestait qu'il avait été témoin oculaire et auriculaire de ce qu'il avait écrit.

CHAPITRE V

Les deux sœurs de la mère de Jésus-Marie, Catherine et Perrette de Bermond.

Il y a des familles bien heureuses, sur lesquelles la bénédiction de Dieu repose d'une manière toute spéciale, et chez qui la piété

semble
famille
famille
et suivi
pris d'
supérie
l'île de
enfin à
tigable
dont el
premier
n'eut a
sœurs
avec ce
dans les
de sa m
nesse.
vertu,
Esprit
raison
mervei
grâce
et elle
dant q
après

semble être héréditaire. Il en fut ainsi de la famille de Bermond. Catherine, l'ainée de la famille, inspira la dévotion à ses jeunes sœurs, et suivit Françoise, lorsque celle-ci eut entrepris d'établir les Ursulines en France. Elle fut supérieure dans la maison d'Aix, en celles de l'Île de Venise et du Pont-Saint-Esprit, et enfin à Cavaillon, travaillant avec un zèle infatigable à la direction des filles et des femmes dont elle était chargée. Plusieurs fois, dans ces premiers temps de l'ordre des Ursulines, elle n'eut avec elle que trois compagnes et deux sœurs converses; et elle était plus heureuse avec cette petite troupe qu'elle n'avait été dans les meilleures compagnies d'Avignon, lieu de sa naissance, et où elle avait passé sa jeunesse. Une de ses compagnes, fille de haute vertu, protesta aux Ursulines du Pont-Saint-Esprit qu'elle l'avait vue un jour pendant l'oraison dans un cercle d'or, et entourée d'une merveilleuse clarté. Elle demanda à Dieu la grâce d'enseigner les filles jusqu'à sa mort, et elle fut exaucée, la fièvre l'ayant prise pendant qu'elle faisait le catéchisme. Peu de jours après elle rendit l'esprit, en regardant le ciel

et en souriant. Son frère, passant en ce moment devant une église, entendit une musique mélodieuse. Il crut que l'on chantait dans cette église. Mais y étant entré pour adorer le saint Sacrement, il ne trouva personne : ce qui l'étonna ; jusqu'à ce que poursuivant son chemin il apprit que sa sœur était partie de ce monde à la même heure où il avait entendu cette musique céleste.

L'autre sœur de la mère de Jésus-Marie, Perrette de Bermond, n'était pas moins distinguée par sa piété. Lorsqu'elle voulut suivre sa sœur pour s'engager au service de Dieu sous sa direction, elle eut beaucoup à lutter contre le démon et contre son propre cœur. Elle raconta souvent depuis que, si elle eût suivi les mouvements qu'elle sentait alors, elle eût été une de plus mondaines de son temps. Au reste, elle craignait si peu le malin esprit, que, passant par Lyon, elle dormit paisiblement entre deux possédés. Elle aida sa sœur Françoise à former la maison de Lyon ; puis elle établit celle de Saint-Chaumont, et celle de Moulins, où elle mit la clôture, et fit profession la première. Elle alla en 1623 fon-

der une
demeura
ses jour

On ne
qui aim
tellemen
raissait
paroles
était ap
était or
Dieu ?
la sainte
Si elle
retenir
en relig

Elle
Seigneu
la vit s
du lieu
aucune
ses fille
pain cé
trons.
qu'elle
fois par

der une nouvelle maison à Quimper, où elle demeura dix ans; après quoi elle retourna finir ses jours à Moulins.

On ne l'appelait en cette ville que la Mère qui aime tant Dieu. Et de vrai, son cœur était tellement enflammé de l'amour divin, qu'il paraissait dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, jusqu'en son maintien. Quand elle était appelée au parloir, sa première parole était ordinairement : *Comment va l'amour de Dieu ?* Elle avait une dévotion particulière pour la sainte Trinité et la passion de Notre-Seigneur. Si elle rencontrait un crucifix, elle ne pouvait retenir ses soupirs. C'est pour cela qu'elle prit en religion le nom de Marie de Sainte-Croix.

Elle allait souvent rendre visite à Notre-Seigneur dans le Sacrement de l'autel; et on la vit souvent baiser les murs de l'église près du lieu où il reposait. Elle ne laissait échapper aucune occasion de communier, et elle priait ses filles de lui obtenir de son confesseur ce pain céleste aux jours de fêtes de leurs patrons. Elle avait une conscience si délicate, qu'elle eût désiré se confesser trois et quatre fois par jour; et on remarqua qu'elle le fit jus-

qu'à cinq fois dans une journée. Ce n'était de sa part ni scrupule ni affectation, mais l'effet d'une lumière surnaturelle qui lui découvrait les moindres fautes, et lui en donnait l'horreur.

Elle était insatiable de pratiques d'humilité et de pénitence; et elle obligeait ses religieuses à lui donner la discipline, non sans larmes de leur part. Sa charité envers le prochain était admirable. Elle avait surtout une extrême compassion pour les pécheurs; et plusieurs lui durent leur conversion. L'acte qui consumma sa vie montre bien de quel cœur elle se portait au salut des âmes. Voici comment la chose se passa. Il y avait à Moulins une personne de marque qui menait une vie scandaleuse, au grand déplaisir de sa famille et de tous les gens de bien. La mère de Sainte-Croix, apprenant que rien ne touchait ce pécheur, et que tous les moyens qu'on avait employés pour sa conversion avaient été inutiles, résolut d'arracher à Dieu sa conversion par ses importunités. Le jubilé ayant été ouvert, elle fit toutes les actions prescrites, non pour elle, mais pour lui. Puis, prenant une des parentes de ce gen-

tilhomme
nastère
lui, tro
tout ce
lettre,
s'en alla
et des
cheur e
passer d
vant le
mais l'
échauff
de la fi
cependa
acheven
se mit
ciel. L'
veille d
était d
s'était
âme. Il
mal po
Après
pour le
dit à la

tilhomme, qui était religieuse du même monastère, elle lui dicta une longue lettre pour lui, trois à quatre heures durant, se tenant tout ce temps à genoux. Elle lui envoya cette lettre, qui n'eut pour lors aucun effet. Elle s'en alla donc en la maison mendier des prières et des bonnes œuvres à l'intention de ce pécheur endurci; elle demanda la permission de passer dans le même but la nuit en prières devant le saint Sacrement. Elle ne put l'obtenir; mais l'ardeur de son zèle l'avait tellement échauffée, que cette même nuit elle fut prise de la fièvre et d'un mal de côté. Elle voulut cependant communier le lendemain, pour achever son jubilé; puis aussitôt après elle se mit au lit, et ne parla plus que d'aller au ciel. L'official de Moulins l'étant venu voir la veille de sa mort, elle lui dit que sa seule peine était de n'avoir pas accompli tout ce qu'elle s'était proposé de faire pour la conversion d'une âme. Il lui dit d'offrir à Dieu une partie de son mal pour y suppléer, ce qu'elle fit de bon cœur. Après avoir fait plusieurs recommandations pour les diverses maisons où elle avait été, elle dit à la maîtresse des novices : *Ma fille, c'est la*

volonté de Dieu que je passe devant vous, il faut s'y résigner et l'adorer. Belle volonté ! que je vous embrasse, et que je m'unisse étroitement à vous ! C'était chose admirable de voir comme elle attendait la mort sans crainte. Ses colloques avec son Jésus étaient si tendres, qu'elle ravissait toutes celles qui l'assistaient. Elle mourut le 2 janvier 1641, après neuf jours de maladie. Après sa mort elle devint si belle, qu'elle en était méconnaissable. Sa peau parut blanche et polie comme de l'ivoire, et ses membres flexibles. On voulut, en la mettant au cercueil, séparer ses mains, et les ranger le long de son corps : mais elles résistèrent et se rejoignaient d'elles-mêmes ; si bien qu'il les fallut laisser en cette dévote posture. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'à l'instant où elle mourut, ce fameux pécheur ouvrit les yeux de l'âme ; et faisant réflexion sur ce que la mère de Sainte-Croix lui avait écrit avec tant de charité, il commença à appréhender le danger où il était. Touché de la grâce, qui frappait depuis longtemps à la porte de son cœur, il résolut de changer de vie, et fit sans différer une confession générale. Puis il reprit sa femme, qu'il

avait é
son, c
occasio
Ursulin
vable d
qu'il p
reste d
sée, et
sant re
pouvoir

avait éloignée auparavant et bannie de sa maison, ce qui avait été pour lui jusque-là une occasion de pécher. Il se rendit au couvent des Ursulines, et leur témoigna qu'il était rede-
vable de son bonheur à leur défunte Mère, ce qu'il publiait aussi partout. Il persévéra le reste de sa vie dans la voie qu'il avait embras-
sée, et mourut à la fin de la même année, fai-
sant reconnaître la miséricorde de Dieu, et le pouvoir de l'intercession des âmes saintes.

VIE
DE
MADAME DE SAINTE-BEUVE

FONDATRICE
DU PREMIER MONASTÈRE D'URSULINES A PARIS

CHAPITRE I

De sa naissance et de son mariage. — Elle devient veuve,
et fonde le premier monastère d'Ursulines à Paris.

M^{me} de Sainte-Beuve eut pour père Jean Lhuillier, seigneur de Boulencourt, etc., président à la chambre des comptes de Paris, et pour mère Renée de Nicolai, alliés tous les deux à plusieurs illustres familles du royaume, qui avaient depuis une longue suite d'années occupé les premières charges dans les cours souveraines. Elle eut neuf frères et huit sœurs,

son père
fois cha
cha poi
le mond
d'une fl
Nonnaip
était le
remarqu
douceur
qua à la
ment, a
étant ell
en sorte
ses loua
ordinair
mensong

A m
augmen
son juge
qui brill
ses man
tis. Ses
sieur de
de Pari
l'épousa

son père et sa mère ayant été mariés plusieurs fois chacun. Cette multitude d'enfants n'empêcha point qu'ils ne fussent tous pourvus dans le monde selon leur naissance, à l'exception d'une fille qui se fit religieuse à Fontaine-les-Nonnains. Elle naquit en 1562. Sa noblesse était le moindre de ses avantages. Elle se fit remarquer dès son bas âge par sa beauté, sa douceur et son bon naturel. Sa mère s'appliqua à la bien élever, et y réussit très-heureusement, autant par son exemple que par ses soins, étant elle-même une femme d'une haute vertu; en sorte que sa fille, formée à cette école, avec ses louables inclinations, apprit à fuir les vices ordinaires de la jeunesse, et principalement le mensonge.

A mesure qu'elle croissait en âge, elle augmentait en perfection. Son esprit vif et gai, son jugement plein de maturité, et sa discrétion qui brillait déjà sur son visage et dans toutes ses manières, lui attirèrent de nombreux partis. Ses parents choisirent Claude Leroux, sieur de Sainte-Beuve, conseiller au parlement de Paris. Elle avait dix-neuf ans lorsqu'elle l'épousa; et ils vivaient si parfaitement unis

ensemble, qu'il semblait que rien ne manquât à leur bonheur. Mais il y a des âmes qui ont le glorieux privilège d'exciter en quelque sorte la jalousie de Dieu, et qu'il ne laisse jamais en repos jusqu'à ce qu'elles se soient entièrement données à lui. Vainement elles cherchent où se poser : comme la colombe que Noé lâcha hors de l'arche avant que les eaux eussent quitté la terre, elles ne trouvent point de lieu où elles puissent s'arrêter. Les consolations les plus légitimes leur sont interdites, et Dieu sait répandre l'amertume jusque dans leurs affections les plus douces, et les forcer ainsi à n'aimer que lui. M^{me} de Sainte-Beuve était une de ces âmes : Dieu la voulait entièrement, sans aucun partage : et c'est pour cela qu'il lui enleva par la mort son mari, après trois années seulement de mariage. Ce coup fut très-sensible pour elle ; mais sa foi lui en fit bientôt saisir le but. Elle comprit ce que Dieu voulait d'elle en brisant ainsi tous les liens qui l'attachaient à la terre : et elle eut assez de courage pour répondre à cet appel, et de fidélité pour persévérer dans la résolution généreuse qu'elle avait prise de ne point se remarier, et de n'avoir plus jamais

d'amour
risque

La c

accompl

chée pa

bientôt

spirati

vement

n'avait

demeur

son ma

nage av

ans qu'

réglée

d'éclat

avait a

sidérati

que, re

laquell

tous les

voir pa

pour le

chose a

de sa q

se conc

d'amour que pour Celui qu'on ne court point risque de perdre.

La constance et la fermeté avec lesquelles elle accomplit son dessein, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs partis très-avantageux, firent bientôt voir qu'elle l'avait conçu par une inspiration divine, et non par les premiers mouvements de sa douleur. M^{me} de Sainte-Beuve n'avait pas plus de vingt-deux ans quand elle demeura veuve, sans avoir eu d'enfants de son mari. Comme elle avait conduit son ménage avec une grande économie durant les trois ans qu'elle fut mariée, et que sa maison bien réglée continuait de se soutenir avec autant d'éclat qu'aucune autre de sa condition, elle avait acquis déjà beaucoup d'estime et de considération. Ce fut bien autre chose encore lorsque, retournée avec M^{me} de Boulencourt sa mère, laquelle mourut peu de temps après, elle refusa tous les partis qui se présentaient, faisant bien voir par là qu'elle ne voulait plus vivre que pour le service de Dieu. C'était à la vérité une chose admirable de voir une veuve de son âge, de sa qualité, riche et belle comme elle était, se conduire avec tant de retenue dans son veu-

vage , où elle persévéra pendant quarante-six ans , avec une intégrité , une sagesse et une vie si irréprochables , que la médisance n'y trouva jamais rien qu'elle pût reprendre. Sa réputation était telle , que l'on disait communément à Paris qu'il n'y avait qu'à changer une seule lettre de son nom pour qu'elle fût de nom aussi bien que de fait la *sainte Veuve*.

En ce temps-là le roi Henri IV entra dans Paris , après avoir triomphé de la Ligue. Ce prince s'étant présenté un jour sans cérémonie dans une assemblée de dames dont M^{me} de Sainte-Beuve faisait partie , elle s'avança vers lui , poussée par le zèle de la religion catholique , et lui dit respectueusement qu'elle le reconnaissait comme son roi. Puis elle ajouta , parlant du gouverneur de Paris , qui lui avait ouvert les portes de la ville : *Sire , j'avais toujours cru que le comte de Brissac était un homme d'honneur , et je ne l'aurais jamais pris pour un traître*. Cette liberté plut au roi : *Je sais bien* , dit-il à M^{me} de Sainte-Beuve , *que vous avez toujours été contre moi , mais je ne vous en aime pas moins*. Ménageant habilement la bienveillance du roi , elle lui demanda grâce pour quel-

ques p
chez e
ment.
le bon
ments
l'on p
elle ;
sensib
un ma
annon
vaient
roi ne
s'excus
raitre
plein d
Son
gnie de
couven
Chelles
de Rei
ces deu
prière
Paris ,
roi , qu
elle , e

ques personnes du parti contraire qu'elle cachait chez elle , ce qu'il lui accorda fort gracieusement. Il ne voulut pas permettre qu'elle baisât le bord de son manteau , et lui fit des compliments sur sa beauté. C'est de ce moment que l'on prétend qu'il eut quelque inclination pour elle ; et il en donna plus d'une fois des marques sensibles , au point qu'il se présenta chez elle un matin pour lui rendre visite , sans se faire annoncer. Avertie par une des filles qui la servaient , elle se renferma dans son cabinet ; et le roi ne put jamais la décider à lui ouvrir. Elle s'excusa sur ce qu'elle n'était pas en état de paraître devant Sa Majesté ; si bien qu'il se retira plein d'admiration pour sa vertu.

Son confesseur, le P. Gonteri , de la Compagnie de Jésus , lui conseilla de se retirer dans un couvent. Elle s'enferma d'abord dans l'abbaye de Chelles , puis dans le monastère de Saint-Pierre de Reims , et passa ainsi plusieurs années dans ces deux maisons , vivant dans la solitude , la prière et l'union intime avec Dieu. De retour à Paris , elle y fut plus honorée que jamais. Le roi , qui avait toujours la même inclination pour elle , et plus d'estime encore , aimait à s'entre-

tenir avec elle. Lorsqu'il apercevait son carrosse dans une rue, il faisait arrêter le sien pour la saluer. Mais il avait une telle vénération pour elle, à cause de sa vertu, que jamais il ne lui adressa aucune parole indiscrete ou inconvenante. Elle craignait beaucoup d'être soumise à ce genre d'épreuve, et elle avouait elle-même que cette crainte était pour elle un contre-poids qui l'empêchait bien de s'enorgueillir de l'intérêt tout particulier que le roi lui portait. Elle savait élever adroitement l'esprit de ce prince dans les conversations ordinaires, et prendre occasion des choses les plus communes pour le porter à Dieu et à la piété chrétienne. *C'est bon à vous autres*, lui disait-il un jour, *de ressentir les tendresses de la dévotion ; car vous avez été nourries dès le berceau dans la religion catholique. Mais moi, qui suis un guerrier élevé dans la licence des camps et du calvinisme, et instruit depuis peu, comment voulez-vous que j'aie de si grands sentiments de piété ?* — Sire, lui répondit-elle judicieusement, *si Votre Majesté n'a pas la tendresse de la dévotion, elle peut en avoir la force : c'est en elle que consiste la vraie dévotion, et vous n'en aurez que plus de mérite.*

C'ét
de la f
la ville
égard
ordonn
blemen
pour
reines
exercer
bien re
duc d'
étant
bruit d
l'arrête
Beuve;
il faut
Sa m
de pers
position
des pr
qualifi
venaien
import
qui s'a
leurs n

C'était ainsi que cette vertueuse veuve usait de la faveur du roi. Elle passait à la cour et à la ville pour une sainte, et tout le monde à son égard suivait le précepte de saint Paul, lequel ordonne d'honorer les veuves qui sont véritablement veuves. Elle allait souvent au Louvre pour recommander ses bonnes œuvres aux reines, et pour les porter elles-mêmes à en exercer. Elle y était considérée, et toujours bien reçue de toute la cour. Un jour que le duc d'Orléans, frère unique du roi Louis XIII, étant encore fort jeune, faisait beaucoup de bruit dans la chambre de la reine, on ne put l'arrêter qu'en lui montrant M^{me} de Sainte-Beuve; et dès qu'il l'eut aperçu : « Ah ! dit-il, il faut se taire. »

Sa maison était fréquentée de deux sortes de personnes bien différentes : les unes d'une position très-élevée dans le monde, comme des prélats, des seigneurs, les dames les plus qualifiées, les religieux les plus célèbres, qui venaient la consulter sur des affaires très-importantes. Les autres étaient des pauvres, qui s'adressaient à elle pour être secourus dans leurs nécessités, ou qui venaient lui recom-

mander leurs procès. Elle les accueillait toujours avec bonté, et parlait ou écrivait obligamment en leur faveur à ses parents et à ses amis. Son affabilité et le tendre intérêt qu'elle leur témoignait, les charmaient et les touchaient à la fois; si bien que, nonobstant son air majestueux, ils lui découvraient leurs misères avec une confiance sans bornes. Les plus grandes dames la voulaient avoir en leur compagnie, prenant plaisir à sa conversation et aux œuvres de charité qu'elle leur inspirait. Mais l'horreur qu'elle avait de la médisance l'obligeait à ne fréquenter que des personnes vertueuses; et c'est pour cela qu'elle se retirait des compagnies ordinaires, où l'on ne cherchait qu'à se divertir, le plus souvent même aux dépens de la réputation du prochain.

Comprenant parfaitement les devoirs de sa position, et bien convaincue que chacun en ce monde a reçu de Dieu une sorte d'apostolat, elle cherchait à procurer la gloire de Dieu, et à faire advenir son règne non-seulement en elle-même, mais encore chez les autres. Sa piété était en cela bien différente de cette dévotion étroite, égoïste et fausse, si commune de

nos jours
s'inquiète
chain.
pandre
odeur
saint P
non-se
mais e
de faire
autres
casions
époque
fluence
leurs e
reur ce
gagner
Beuve
zèle, h
de tou
malheu
dre. D
rétique
servit
de deu
le P. C

nos jours, laquelle, se renfermant en soi-même, s'inquiète peu du progrès et du salut du prochain. Elle savait que tout chrétien doit répandre, dans une certaine mesure, la bonne odeur de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul, et que Dieu nous demandera compte non-seulement du mal que nous aurons fait, mais encore du bien que nous aurons négligé de faire. Aussi sa charité s'étendait-elle aux autres; elle embrassait avec joie toutes les occasions de leur faire du bien. Et comme, à cette époque, les calvinistes avaient encore une influence considérable, et qu'ils faisaient tous leurs efforts pour retenir dans les liens de l'erreur ceux qui y étaient déjà engagés, ou pour gagner de nouveaux adeptes, M^{me} de Sainte-Beuve tournait principalement de ce côté son zèle, bien persuadée que la foi est la racine de toutes les vertus, et que le plus grand malheur pour l'homme ici-bas est de la perdre. Dieu bénit ses efforts, et plusieurs hérétiques lui durent leur conversion. Elle se servit principalement pour cela du ministère de deux religieux pleins de zèle et de science, le P. Gonteri, de la Compagnie de Jésus, et

dom Eustache de Saint-Paul, de l'ordre des Feuillants.

Les rapports qu'elle entretenait avec un grand nombre de personnes du monde, l'estime qu'on avait de sa vertu, et la confiance qu'elle inspirait à tous par sa tendre charité, lui donnaient à chaque instant l'occasion de recevoir des confidences et des aveux dont elle savait tirer habilement parti pour porter à Dieu ceux qui les lui faisaient. Et c'est ainsi qu'elle réussit souvent à retirer du vice des âmes qui y étaient engagées depuis longtemps. Elle est bien digne de servir en cela de modèle aux femmes pieuses de nos jours, surtout à celles qui, occupant une position élevée dans le monde, et se trouvant à cause de cela en rapport avec une foule de personnes, d'habitudes et de mœurs bien différentes, pourraient, avec un peu de bonne volonté, leur être utiles, soit en leur donnant quelques bons conseils, soit en encourageant leur confiance, et en ménageant adroitement l'occasion de les porter au bien. Ce serait d'ailleurs un moyen de légitimer aux yeux de la conscience, et de sanctifier devant Dieu ces relations, ces

visites, c
rieux, n
et un am
l'abondan
se taire c
triste sig
est indiff
gloire de
dans la v
pos, peul
et nouvel
le monde
gagées, n
regard a
soutienne
ne les tr
font prof
vent d'un
lanimité,
différence
Dieu.

Il n'en
Une jeun
retirer du
l'assister

visites, qui, lorsqu'elles n'ont pas un but sérieux, ne sont après tout qu'une perte de temps et un amusement inutile. La bouche parle de l'abondance du cœur; il est difficile en effet de se taire quand le cœur est plein. C'est donc un triste signe pour l'état d'une âme, quand elle est indifférente au bien du prochain et à la gloire de Dieu. Il est tant de circonstances dans la vie où une bonne parole placée à propos, peut devenir le germe d'une vie meilleure et nouvelle. Combien de pauvres femmes dans le monde, honteuses des liens où elles sont engagées, ne demandent pour se relever qu'un regard ami, une main bienveillante qui les soutiennent. Mais ce regard, cette main, elles ne les trouvent pas, même parmi celles qui font profession de piété. Et cela vient bien souvent d'un fonds de respect humain et de pusillanimité, ou, ce qui est pire encore, d'une indifférence coupable à l'égard des choses de Dieu.

Il n'en était pas ainsi de M^{me} de Sainte-Beuve. Une jeune fille pressée par sa conscience de se retirer du vice la pria de la protéger, et de l'assister dans sa nécessité. Notre vertueuse

veuve lui tendit la main charitablement; et afin de la pourvoir, et de lui donner les moyens de vivre, elle tira de sa bourse huit cents écus qu'elle lui donna. Une autre fille qui avait failli et s'en repentait fut mise par elle en religion; et M^{me} de Sainte-Beuve usa de telles précautions pour empêcher que sa faute ne fût connue dans le couvent, que la chose demeura secrète, et qu'elle y fut admise comme religieuse.

Le P. Gonteri dressa M^{me} de Sainte-Beuve à l'oraison mentale et aux autres exercices de la vie spirituelle. Et afin qu'elle joignît le mérite des humiliations à celui des autres vertus, il affectait quelquefois d'être sévère à son égard, et se plaisait à la rebuter en certaines rencontres. Une fois, entre autres, comme il avait prêché devant le roi, et lui avait dit des vérités un peu dures avec cette franchise et ce courage qui conviennent à un ministre de la parole divine, et qui étaient ordinaires à ce saint religieux, le roi, après le sermon, s'étant approché de M^{me} de Sainte-Beuve, lui dit avec bienveillance, en lui mettant la main sur l'épaule : *Sainte-Beuve, dis à ton confesseur que je le prie*

de m'ai
il aura
vienn
manda
vit, si e
reçu pu
et de l'a
ccour en
Il la bla
paroles d
M^{me} d
soumise
prouvé,
déferenc
tion et s
dant les
elle ne
mais sui
religieux
seillées.
pour le p
surtout p
monde,
fiance en
soumissi

de m'aimer et de m'épargner un peu : et quand il aura quelque réprimande à me faire, qu'il vienne me parler à l'oreille. Le P. Gonteri demanda à sa pénitente, la première fois qu'il la vit, si elle n'avait pas été bien flattée d'avoir reçu publiquement un témoignage de la faveur et de l'amitié du roi. Elle lui avoua que son cœur en avait ressenti un peu de satisfaction. Il la blâma fort à ce sujet, et l'humilia par des paroles dures et sévères.

M^{me} de Sainte-Beuve lui était parfaitement soumise; elle ne faisait rien qu'il ne l'eût approuvé, et avait pour lui un respect et une déférence extrêmes. Elle estimait tant sa direction et s'en était si bien trouvée, que pendant les quatorze années qu'elle lui survécut, elle ne s'attacha pas à d'autres directeurs, mais suivit toujours les maximes de ce saint religieux, et les pratiques qu'il lui avait conseillées. C'est là en effet un point très-important pour le progrès spirituel; et il est très-difficile, surtout pour les personnes qui vivent dans le monde, d'avancer dans la vertu, sans une confiance entière en leur directeur, et une grande soumission à son égard. On s'imagine souvent

qu'un directeur n'est bon que dans les communautés, et que l'on peut facilement s'en passer dans le monde : c'est une erreur. Un directeur est moins nécessaire au contraire dans la vie religieuse, parce que l'âme y est portée vers Dieu et soutenue de tous côtés par les pratiques de piété, par les conseils et la vigilance des supérieurs, par les exemples de ceux avec qui l'on vit habituellement, par le recueillement et l'habitude de rentrer souvent en soi-même; tandis que dans le monde, l'âme, privée de tous ces moyens, a bien plus besoin d'un directeur sage et éclairé, dont l'œil vigilant observé toutes ses actions, dont la main la soutienne, qui sache la reprendre quand elle s'est oubliée, ou l'avertir des pièges qui l'entourent.

CHAPITRE II

Elle entreprend la fondation du premier monastère des Ursulines.

Dieu, qui voulait se servir de M^{me} de Sainte-Beuve pour établir un nouvel ordre en son

Église,
et un d
ployer
furent d
plusieur
connût
occasion
la charit
tait tou
lui indiq
chose en
lequel, v
titude, l
à Dieu,
sainte vo
coup de
tous les
sonne q
Comm
Lancelot
de Paris
continue
la gloire
si incapa
ne serva

Église, lui inspira un grand zèle de sa gloire, et un désir ardent d'y contribuer et d'y employer tout le bien qu'elle avait. Ses désirs furent d'abord généraux et confus, et elle resta plusieurs années en cet état, avant qu'elle connût en particulier la volonté de Dieu. Les occasions journalières qu'elle avait d'exercer la charité ne la contentaient pas; et elle sentait toujours au fond de son âme un vide qui lui indiquait assez que Dieu voulait d'elle autre chose encore. Elle s'en ouvrit à son directeur, lequel, voyant son esprit flotter dans l'incertitude, lui conseilla de recommander le tout à Dieu, et de se résigner entièrement à sa sainte volonté; ce qu'elle fit depuis avec beaucoup de soumission, quittant aussi dès lors tous les ornements superflus, tant en sa personne qu'en ses meubles.

Comme elle s'entretenait un jour avec le P. Lancelot Marin, maître des novices des Jésuites de Paris, elle lui communiqua les grands et continuels désirs de son cœur pour procurer la gloire de Dieu, ajoutant qu'elle se trouvait si incapable et si peu de chose, que ces désirs ne servaient qu'à lui donner de la confusion et

de la douleur. Elle lui demanda encore s'il ne voyait pas quelque moyen de renouveler le culte de Dieu, qui diminuait tous les jours, et en quoi elle y pourrait contribuer. Le Père lui répondit : *Mademoiselle, je m'en vais vous en dire un que Dieu me met dans l'esprit, par une naïve comparaison. Figurez-vous une forte pomme devenue pourrie. Que faudrait-il faire pour la remettre en son premier état, sinon d'en retirer les pépins, de les planter dans une bonne terre, puis de les bien arroser et cultiver; en sorte qu'ils puissent produire des arbres, lesquels porteraient à leur tour d'aussi belles pommes que celles dont ils sont produits? De même il me semble que, pour renouveler le monde corrompu, il faudrait s'y prendre par la petite jeunesse. Notre Père saint Ignace a visé à ce but, destinant notre Compagnie à la bonne éducation des jeunes gens. Ce serait une entreprise pareillement très-louable et très-utile d'établir dans Paris une congrégation où l'on retirât du monde les petites filles, comme d'une mauvaise terre, pour les transplanter en un terrain fertile; afin qu'ayant reçu là de bonnes instructions, elles en sortissent ainsi que d'une pépinière, pour porter la vertu dans les familles.*

*Les fam
les villes
deviendr
moins ne
la cause*

*Ce di
éclaira s
pensées
tard. Ce
qu'elle n
dessein,
dire les n
ici comb
nos bonn
anime d
pieuses
résolutio
par un c
ami vert
cœur. Le
lien, son
et Dieu
pour fai
vouloir,
tout ce*

Les familles une fois bien réglées réformeraient les villes, les provinces; et par ce moyen le monde deviendrait tout autre. Les pauvres catholiques du moins ne vivraient pas dans l'ignorance, qui est la cause de tant de vices.

Ce discours fut un rayon de lumière qui éclaira son esprit, et lui donna les premières pensées de la fondation qu'elle établit plus tard. Ces pensées furent si vives et si fortes, qu'elle résolut bientôt d'exécuter son pieux dessein, Notre-Seigneur lui mettant pour ainsi dire les matériaux entre les mains. Nous voyons ici combien il est important de communiquer nos bonnes pensées à ceux que Dieu éclaire et anime de son esprit. Il bénit toujours ces pieuses communications, et très-souvent nos résolutions les meilleures nous sont inspirées par un conseiller sage et prudent, ou par un ami vertueux, à qui nous avons ouvert notre cœur. Les affections saintes, et dont Dieu est le lien, sont toujours fécondes en bonnes œuvres; et Dieu a établi les choses de telle sorte, que pour faire le bien, ou même seulement pour le vouloir, il faut être deux. Nous ne savons pas tout ce que nous perdons dans ces amitiés qui

n'ont rien de sérieux, ni dans le principe qui les a fait naître, ni dans le but qu'on s'y propose, ni dans les relations qu'elles entretiennent : nous ne savons pas tout ce que nous trouverions d'utilité et d'agréments à la fois dans des amitiés plus solides, dont Dieu serait en même temps le principe, le lien et la fin.

M^{me} Acarie, illustre par sa haute vertu et par les dons extraordinaires qu'elle reçut de Dieu, travaillait alors puissamment à établir les Carmélites à Paris. Après avoir choisi, parmi les filles qu'elle avait rassemblées autour d'elle, celles qui étaient les plus propres à la règle des Carmélites, elle employa les autres à instruire gratuitement les jeunes filles, prévoyant par la lumière céleste les biens qu'un institut animé de cet esprit produirait dans le monde, et le besoin qu'en avaient la ville et tout le peuple chrétien. Elle n'eut point de repos qu'elle ne vit l'exécution de l'idée qu'elle en avait conçue, ce qui la fit résoudre d'en parler à sa cousine, M^{me} de Sainte-Beuve. Elle la persuada aisément d'entreprendre cette œuvre, pourvu que les filles qui instruiraient fussent

religieuses
sein, J
sées. A
plus de
M^{me} de
cette œ
un tel
avait d
Saint-J
nastère
ment e
paya p
par un
struire
les pen
sortir d
tions a
unes e
pût dir
tribune
mière
des sain
Elle av
orneme
même,

religieuses. Elle tint néanmoins secret ce dessein , jusqu'à ce qu'elle y vit les choses disposées. Après en avoir mûrement délibéré avec les plus doctes et plus pieux personnages de Paris , M^{me} de Sainte-Beuve embrassa courageusement cette œuvre , et y consacra tous ses soins avec un tel zèle , qu'elle vendit la maison qu'elle avait dans la ville pour aller loger au faubourg Saint-Jacques , proche du lieu destiné au monastère. Il y avait déjà là un assez grand bâtiment et quelques autres plus petits , qu'elle paya presque entièrement , et qu'elle réunit par un grand corps de logis qu'elle fit construire à ses frais. Et afin que les maitresses et les pensionnaires ne fussent plus obligées à sortir de la maison pour aller faire leurs dévotions aux églises , elle fit pratiquer pour les unes et pour les autres une chapelle où l'on pût dire la messe , avec un petit chœur et une tribune élevée au-dessus. On y célébra la première messe en l'honneur de saint Michel et des saints Anges , le jour de leur fête , l'an 1610. Elle avait fait faire longtemps auparavant des ornements pour le service de la chapelle. Elle-même , semblable à Judith , qui consacra au

temple de Dieu les courtines d'Holopherne, elle donna un lit fort riche pour en faire un ornement, procurant en outre d'autres présents de ce genre de la part des dames de condition, ses amies. Cela étant fait, elle transféra en ce lieu sa famille, déjà assez nombreuse, pour en prendre possession et y demeurer tout à fait. Elle fit ajouter plus tard de grands bâtiments au monastère, où elle eut la consolation de voir loger près de soixante religieuses, et un plus grand nombre encore de pensionnaires. Outre le bien qu'elle leur faisait journellement, elle leur procurait beaucoup d'aumônes des princesses et dames de qualité, qu'elle introduisait souvent dans le couvent. Enfin elle sut conduire son dessein avec tant de prudence, que cette maison prit bientôt de rapides accroissements, par où l'on vit que la bénédiction de Dieu reposait sur elle.

Désirant que ce premier monastère fût d'abord imbu de l'esprit qu'il devait communiquer aux autres, elle choisit pour le diriger, après avoir pris l'avis des supérieurs, les Pères de la Compagnie de Jésus, comme ayant le même but que les Ursulines, afin que celles-ci

fussent
les pri

Trois
eurent

Vierge

raître

veille

pendan

une no

violent

le méd

porte c

qu'il n

ce bille

compl

La pie

envoy

mère

der le

capita

la nuit

en effe

mis ex

la fra

conve

fussent formées et entretenues par eux dans les principes conformes à leur institut.

Trois semaines après que les premières sœurs eurent fait leur profession solennelle, la sainte Vierge, à qui le monastère était dédié, fit paraître un effet manifeste de sa protection. La veille de la fête de l'Immaculée Conception, pendant qu'on récitait les Matines au chœur, une novice fut subitement saisie d'un mal si violent, qu'il fallut promptement envoyer querir le médecin. Or, comme on ouvrait à celui-ci la porte du couvent, il trouva par terre un billet, qu'il ramassa et présenta à la portière. Dans ce billet on avertissait que seize voleurs avaient comploté de pénétrer la nuit dans le monastère. La pieuse fondatrice, informée de la chose, envoya sans perdre de temps supplier la reine mère d'interposer son autorité pour faire garder le monastère. La reine manda aussitôt au capitaine des gardes du quartier de tenir toute la nuit ses soldats au guet. Les voleurs parurent en effet; mais ils furent les uns pris et les autres mis en fuite; de telle sorte que dans le couvent la frayeur et les inquiétudes du soir furent converties le matin en réjouissance et actions

de grâces : d'autant plus que le mal survenu à la novice avait cessé dès que le médecin était entré. Il était donc facile de voir que Dieu avait permis qu'elle tombât malade, afin que le médecin, étant appelé, pût trouver et ramasser à terre le billet qui devait préserver le couvent d'un aussi grand malheur. Car ce que le monde attribue au hasard est toujours l'effet d'un secret dessein de Dieu : et si Dieu était plus présent à notre esprit et à notre cœur, nous verrions son action dans les moindres circonstances de notre vie, et nous profiterions mieux des avertissements qu'il veut nous donner par elles.

Il était impossible que les commencements d'une si belle œuvre, qui devait produire tant de fruits de bénédiction et de salut, ne fussent pas troublés par le démon, dont toute l'occupation est de s'opposer aux desseins de Dieu et d'en empêcher, ou du moins d'en retarder l'accomplissement. Ce caractère distinctif de toutes les œuvres divines ne manqua point au monastère des Ursulines de Paris. L'esprit rationnaliste et sceptique de nos jours est peu disposé, je le sais, à reconnaître l'influence du démon, même dans les choses qui en portent

le plus
bien pé
étonné
les effe
terrible
s'il n'ad
racontés
minés a
point d'y
montrés
évitant
sans rien
tout, san
leurs qu
les lieux
manière
contre le
tionné s
Dieu vou
dinaire d
contre le
des hom
fait ses s
lutte qu
divine,

le plus visiblement les traces. Mais le chrétien bien pénétré de l'esprit de la foi n'est point étonné de voir apparaître de temps en temps les effets de cette puissance mystérieuse et terrible à la fois que Dieu a laissée à Satan. Et s'il n'admet les faits merveilleux qui lui sont racontés en ce genre, qu'après les avoir examinés avec prudence et attention, il ne refuse point d'y ajouter foi, dès qu'ils lui ont été démontrés par des témoignages incontestables : évitant d'un côté la crédulité qui croit tout sans rien examiner, et l'incrédulité qui nie tout, sans rien examiner non plus. Il sait d'ailleurs que dans tous les temps et dans tous les lieux les choses se sont passées de la même manière; que toujours le bien a eu à lutter contre le mal; que toujours l'enfer a proportionné ses efforts à la grandeur du bien que Dieu voulait produire : que si, dans le cours ordinaire des choses, il se contente de déchaîner contre les bonnes œuvres qu'il veut empêcher des hommes qu'il anime de son esprit, et dont il fait ses suppôts, il prend part directement à la lutte quand il s'agit d'une œuvre vraiment divine, et que tous les saints ont eu à com-

battre contre les démons. Il n'est donc point étonnant que, rencontrant une œuvre qui devait déranger tous ses desseins, et ayant à lutter contre des saints, il se soit mêlé directement à la lutte. Aussi, l'histoire fait mention de plusieurs tentatives qu'il fit pour ruiner le monastère que M^{me} de Sainte-Beuve venait de fonder à Paris. Il suscita dans ce but plusieurs novices, dont il fit ses instruments, et qui s'étaient engagées à lui par un pacte formel. C'était surtout à M^{me} de Sainte-Beuve qu'il en voulait, et il chercha par mille manières à la perdre. Mais Dieu était avec elle, et sa bénédiction reposait sur l'œuvre qu'elle avait fondée. Une de ces malheureuses, qui avait cédé aux suggestions du démon, avoua plus tard que c'était surtout l'humilité de M^{me} de Sainte-Beuve qui l'avait préservée de ses atteintes.

La pieuse fondatrice, oubliant, selon le précepte de saint Paul, le bien qu'elle avait fait, et ne voyant que celui qui lui restait à faire, cherchait continuellement quelque bonne œuvre qu'elle pût entreprendre pour la gloire de Dieu. Effrayée des progrès de l'impiété, elle résolut, d'après une forte inspiration, d'é-

riger a
les reli
la sain
ration
monde.
elle rec
saintes
pour ce
auprès
lesquell
donner
d'Autri
sainte A
cis, lui
d'épines
rendrai
avec pl
cette pr
elle. El
travail
pelle de
vent, e
saint S
elle en
son pa

riger au dedans du couvent une chapelle, où les religieuses honoreraient à perpétuité Dieu, la sainte Vierge et tous les saints, en réparation des outrages qu'ils recevaient dans le monde. Et pour rendre ce lieu plus vénérable, elle recueillit avec soin un grand nombre de saintes reliques pour y être gardées, se servant pour cela de l'estime et du crédit qu'elle avait auprès de plusieurs personnes considérables, lesquelles, étant bien aises de l'obliger, lui en donnèrent de fort précieuses. La reine Anne d'Autriche lui donna un petit ossement de sainte Anne, et la reine mère, Marie de Médicis, lui fit présent d'un éclat de la couronne d'épines de Notre-Seigneur, disant qu'elle la rendrait bien heureuse. En effet, elle l'accepta avec plus de joie et de reconnaissance que si cette princesse eût partagé sa couronne avec elle. Elle fit enchâsser les saintes reliques, y travaillant elle-même avec assiduité. Cette chapelle devint le refuge des religieuses du couvent, et leur trésor le plus précieux après le saint Sacrement. Pour M^{me} de Sainte-Beuve, elle en fit son rendez-vous, ou pour mieux dire, son paradis de délices. Elle y demeurait en

prière derrière la porte, plusieurs heures de suite, avec la même joie et la même dévotion que si elle eût été en compagnie des bienheureux.

CHAPITRE III

De deux autres fondations qu'elle fit, et de sa grande piété.

Entre les ordres religieux, M^{me} de Sainte-Beuve affectionnait surtout les PP. Jésuites, parce qu'ils vquaient au salut des âmes. Elle voulait avoir la liste de tous ceux qui venaient à Paris. Tous aussi se faisaient un devoir de venir la visiter ; et, quand ils y manquaient, elle le leur reprochait doucement. Elle puisait dans leur entretien une nouvelle ferveur, et chérissait même en leur considération les personnes qui leur étaient affectionnées. Le P. Lancelot Marin, qui lui avait proposé le premier d'établir les Ursulines, lui confia, quelque temps après, que les novices étaient fort incommodés dans la maison professe des Jésuites

de Par
saire d
demois
vous p
rais h
pouvoi
lors el
dans c
cer, p
avait l
d'Ursu
l'occas

Le
à la pa
dauph
jour d
tout s
zèle to
fait, q
Peu d
allée v
son co
lui de
beau
avec

de Paris, et qu'il leur serait tout à fait nécessaire d'être dans un lieu séparé. *Je crois, Mademoiselle*, ajouta-t-il, *que Dieu servira de vous pour nous établir un noviciat. — Je m'estimerais heureuse et trop honorée*, répondit-elle, *de pouvoir servir une si sainte compagnie*. Et dès lors elle chercha tous les moyens pour réussir dans cette entreprise, sans pourtant rien avancer, parce qu'elle était déjà engagée, et qu'elle avait l'intention d'établir une seconde maison d'Ursulines. Mais Dieu lui ménagea bientôt l'occasion d'accomplir son pieux dessein.

Le P. Gonteri prêchant l'avent l'an 1609, à la paroisse Saint-Gervais, le roi Henri IV, le dauphin et toute la cour allèrent l'entendre le jour de Noël. Le prédicateur adressa presque tout son sermon au roi, avec une force et un zèle tout apostoliques; et le roi en fut si satisfait, qu'il retourna l'entendre le jour suivant. Peu de jours après, M^{me} de Sainte-Beuve étant allée voir M. du Tillet, baron de la Bussière, son cousin, greffier en chef du parlement, il lui demanda aussitôt si elle avait entendu ce beau sermon de Noël, dont tout Paris parlait avec admiration. Elle lui répondit que oui.

M. du Tillet s'étendit sur les louanges du prédicateur; et, sachant bien qu'elle avait pour lui une considération particulière, il lui dit qu'il était prêt à le servir de sa personne, de ses biens et de ses amis, et la pressa même de lui dire en quoi il lui pourrait être utile. Aussitôt qu'il lui eut témoigné cette bonne volonté, elle se sentit intérieurement éclairée d'une lumière extraordinaire, qui lui fit voir que l'heure était venue de travailler à l'établissement du noviciat de la Compagnie de Jésus. Elle lui fit donc entendre que ce bon Père ne souhaitait rien pour sa personne, mais que le moyen de l'obliger serait d'établir une maison de sa Compagnie, pour y former des religieux que l'on pût disposer à être quelque jour des Pères Gonteri. M. du Tillet y consentit sur l'heure, et promit d'acheter dans ce but une maison, et d'assigner une rente pour son entretien, à condition seulement qu'il choisirait le quartier de Paris qui lui conviendrait le mieux, qu'il ne serait pas parlé de lui en cette affaire, sinon au P. Gonteri, et qu'elle seule porterait le titre de fondatrice. Ils débattirent saintement sur ce dernier article, lui refusant

absolun
voulant
beaucor
succès
enfin à

Sitôt
nouvell
commo
choisir
servi, e
divers
Mézière
contena
nable a
gardan
ici, de
ble. La
partie
en pri
qu'elle
ciale a
aussi u
rue Sai
donna
l'une d

absolument le titre de fondateur, et elle ne le voulant pas accepter, parce qu'elle donnait beaucoup moins. Mais voyant qu'il y allait du succès de cette bonne œuvre, elle consentit enfin à prendre cette qualité.

Sitôt qu'elle eut fait part de cette agréable nouvelle à son directeur, elle chercha un logis commode pour ce dessein, priant Dieu de choisir lui-même le lieu où il désirait être servi, et de le lui manifester. Après avoir été en divers endroits, entrant enfin dans l'hôtel de Mézières, au faubourg Saint-Germain, lequel contenait un jardin, une maison assez convenable avec une vaste écurie, elle dit en le regardant : *Je crois que le Seigneur veut être servi ici, de même qu'il a voulu naître dans une étable.* La maison fut achetée et payée en grande partie par M. du Tillet et par elle. Les Jésuites en prirent possession le 25 mars 1610, jour qu'elle avait choisi à cause de sa dévotion spéciale au mystère de l'Incarnation. Elle fonda aussi une autre maison d'Ursulines, dans la rue Saint-Avoye à Paris; et par humilité elle donna son titre et ses droits de fondatrice à l'une de ses nièces, mariée à M. Feideau, sei-

gneur de Brou. Elle conduisit quatre professes, pour commencer ce nouvel établissement. Ce fut elle aussi qui conduisit les religieuses qui allèrent fonder les monastères de Pontoise et de Saint-Denis, y contribuant par ses soins et ses charités, autant qu'il lui était possible.

Quoique M^{me} de Sainte-Beuve eût toujours passé pour une personne des plus vertueuses, ce fut principalement depuis qu'elle eut fondé le premier monastère des Ursulines que ses vertus éclatèrent davantage. Et de même que le soleil se laisse mieux considérer dans son éclipse, ainsi notre sainte veuve, retirée du monde, et cachée dans un coin du faubourg, se rendait beaucoup plus remarquable; sa réputation augmentait par le soin même qu'elle mettait à fuir l'estime des hommes.

Quand le pape Urbain VIII envoya en France son neveu, le cardinal Barberini, pour négocier la paix entre la France et l'Espagne, il lui recommanda de visiter de sa part M^{me} de Sainte-Beuve. Le légat la vint trouver dans sa petite retraite, disant que le Pape lui avait parlé d'elle nombre de fois avec une estime particulière.

Elle
du Roi
la terre.
et une co
porté à
que prié
ces, c'é
à Notre
qu'elle
trépassé
moiselle
dans un
bruit d'u
invisible
n'en att
autre po
Beuve r
lines, en
Elle
la Vierge
prières.
latoires
la prése
ses conv
mis à N

Elle préférait incomparablement la faveur du Roi et de la Reine du ciel à celle des rois de la terre. Elle avait en priant Dieu une manière et une contenance si agréables, qu'on se sentait porté à prier rien qu'à la voir. Elle disait aussi que prier de travers, et en faisant des grimaces, c'était en quelque sorte vouloir faire peur à Notre-Seigneur. Un soir de la Toussaint, qu'elle priait dans sa chambre pour les fidèles trépassés, ayant repris plusieurs fois sa demoiselle de compagnie de ce qu'elle priait dans une posture fort négligée, elle entendit le bruit d'un soufflet que lui appliquait une main invisible; et sa suivante le sentit si bien qu'elle n'en attendit pas un second pour prendre une autre posture plus convenable. M^{me} de Sainte-Beuve raconta le lendemain la chose aux Ursulines, en étant encore tout émue.

Elle récitait tous les jours le petit Office de la Vierge, et avait des heures réglées pour ses prières. Elle se servait souvent d'oraisons jaculatoires: et ne pouvant avoir continuellement la présence actuelle de Dieu, elle usait de pieuses conversations. C'est ainsi qu'elle avait promis à Notre-Seigneur, après une communion,

que toutes les fois qu'elle tirerait un grain d'un bracelet de sept grains qu'elle portait au bras , ce serait comme si elle faisait distinctement un acte des sept principales vertus. Elle avait fait transcrire de tous côtés , dans un petit oratoire où elle se retirait pour prier, plusieurs versets tirés de la sainte Écriture , afin que , de quelque côté qu'elle jetât les yeux , elle pût concevoir de bonnes pensées. Elle avait prié Dieu dans chacun des lieux de son monastère pendant qu'on le bâtissait , afin qu'il n'y fût jamais offensé , au moins mortellement. Le respect qu'elle avait pour toutes les choses saintes ne se peut assez exprimer. Les moindres cérémonies de l'Église , toutes les paroles de la sainte Écriture , tous les lieux de dévotion , et tout ce qui concernait le culte de Dieu et des saints lui étaient en particulière vénération ; elle ne pouvait voir manquer pour peu que ce fût en ce point , sans témoigner la peine qu'elle en ressentait. Elle savait que rien de ce qui touche au culte de Dieu n'est petit , et que les moindres cérémonies ont été inspirées par l'Esprit saint , et attestent la haute sagesse de l'Église : bien différente en cela de ces esprits légers et superfi-

ciels, qu
dans la
que les
risées p
Ayant s
avait ser
avait fa
Sépulcr
et obtin
cession

M^{me}
gieuses
avait po
avait à
saisie d
Elle s'e
aux sa
chacune

ciels, qui s'imaginent que les choses extérieures dans la religion n'ont aucune importance, et que les saintes pratiques commandées et autorisées par l'Église sont purement arbitraires. Ayant su un jour que le jardinier du couvent avait serré des graines dans un ermitage qu'elle avait fait construire sur le modèle du Saint-Sépulcre, elle en fut affligée jusqu'aux larmes, et obtint de la supérieure que l'on fit une procession pour réparer cette irrévérence.

CHAPITRE IV

De ses autres vertus.

M^{me} de Sainte-Beuve, considérant les religieuses comme les épouses de Jésus-Christ, avait pour elles un profond respect. Quand elle avait à parler dans la Communauté, elle était saisie d'une crainte qui s'apercevait aisément. Elle s'en étonnait elle-même, et disait souvent aux sœurs du monastère : *Je suis libre avec chacune de vous en particulier, et vous regarde*

toutes comme mes filles. Mais quand je vous vois assemblées, il me semble que je suis en la présence des anges; et je tremble plus pour vous dire un mot, que je n'ai jamais fait devant les grands du monde. Oui, je parlerais avec plus d'assurance au corps du Parlement qu'au vôtre. Elle avait une grande déférence pour les supérieures, et ne consentait jamais à passer devant elles. Elle ne se mêlait jamais des affaires particulières du couvent, malgré toutes les sollicitations qu'on pût lui faire à ce sujet; sachant très-bien que les privilèges d'une fondatrice sont accordés pour maintenir un monastère, et non pour le troubler par l'usurpation d'une autorité qui ne lui est pas due. Elle était d'ailleurs fort jalouse du bon ordre de la maison, et y contribuait de tout son pouvoir. C'est elle qui fit défendre de laisser entrer dans le monastère des religieuses des autres ordres, de crainte que cela ne donnât occasion à des changements dans les coutumes établies.

Elle logea quelque temps dans l'intérieur du couvent, sortant quand il lui plaisait, pour ses affaires, ou pour recevoir les visites de ses parents, qui n'étaient point contents de ne la

voir qu'à
qu'en son
moder le
au bout d
contiguë
causer av
elle pouv
dinaireme
toire, et p
chères fill
retirait j
psalmodia
ce verset
sterilem i
elle éprou
ne la po
s'accompl
de joie ex
si nombre
se multip
cours elle
la clef de
verner à s
craindre
qu'elle eût
1.

voir qu'à la grille. Mais comme elle s'aperçut qu'en sortant si souvent elle pouvait incommoder le monastère, elle le quitta tout à fait au bout d'un an, et demeura dans une maison contiguë, ayant un parloir d'où elle pouvait causer avec les religieuses, et une porte par où elle pouvait entrer au couvent. Elle dînait ordinairement les fêtes et dimanches au réfectoire, et passait ensuite la récréation avec ses chères filles; puis, au son de la cloche, elle se retirait jusqu'à vêpres, où elle assistait et psalmodiait au chœur. Quand on arrivait à ce verset du psaume 112: *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantem*, elle éprouvait une jubilation si grande qu'elle ne la pouvait dissimuler. Elle voyait en effet s'accomplir en elle ces paroles, et tressaillait de joie en voyant sous ses yeux cette famille si nombreuse que Dieu lui avait donnée, et qui se multipliait tous les jours. En tous ses discours elle était si affable, qu'elle semblait avoir la clef des cœurs, pour y entrer et les gouverner à son gré; elle savait se faire aimer ou craindre selon ce qu'elle désirait. Mais encore qu'elle eût une si grande effusion de cœur pour

tout le monde, elle avait par-dessus tout une tendresse et une condescendance maternelles pour les Ursulines du faubourg Saint-Jacques. Elle quittait ses propres affaires et ses repas pour les écouter et leur donner satisfaction. Ayant appris un jour qu'une religieuse infirme ne se trouvait pas bien dans la chambre où on l'avait mise, elle lui donna aussitôt celle qu'elle occupait, et prit la sienne, laquelle n'était qu'un pauvre galetas. Comme une bonne mère, elle partageait toutes les peines de ses filles, et était tout attendrie, non-seulement quand elle les voyait souffrir, mais encore quand on les mortifiait pour les dresser à la vie religieuse.

Son naturel était parfaitement disposé aux desseins de Dieu sur elle; car elle avait une grande inclination pour les enfants. Elle se plaisait à raisonner avec eux, et donnait de très-belles maximes aux Ursulines pour leur éducation. Elle recommandait surtout de leur inspirer l'amour de la modestie, et l'horreur du mensonge, de ne leur jamais dire les choses autrement qu'elles n'étaient, et de ne les point rebuter dans leurs discours enfantins. *Comment,*

disait-elle
leur ôtez
leurs pen
maitresse
gieuses q
lire, à co
et exerça
religieuse
pour elle
une mère
qu'elles l
maintien,
selon le si
geammen
écolières
deux cen
aimait à
perles pr
Gonteri p
en fort be
ce qu'il p
ces pauvr
répondit
vertu pou
t-elle, j'e

disait-elle, *leur esprit se formera-t-il, si vous leur ôtez la liberté de s'instruire, et de déclarer leurs pensées?* Plusieurs fois elle fit l'office de maîtresse dans les classes, remplaçant les religieuses qui travaillaient ailleurs, montrant à lire, à coudre et à chanter aux pensionnaires, et exerçant avec joie les autres fonctions d'une religieuse ursuline. Elle avait tant de bontés pour elles, qu'elles l'aimaient toutes comme une mère, et que pour lui complaire, sitôt qu'elles l'apercevaient, elles composaient leur maintien, tâchant d'imiter sa bonne grâce, selon le signe qu'elle leur en donnait fort obligeamment. Elle n'aimait pas moins les petites écolières externes, qui étaient déjà près de deux cents. Quelquefois elle les visitait, et aimait à les montrer à ses amis comme ses perles précieuses. Une fois elle mena le P. Gonteri près de la porte par où elles sortaient en fort bel ordre, et lui demanda toute joyeuse ce qu'il pensait des charitables soins dont tous ces pauvres enfants étaient l'objet. Le Père lui répondit qu'il faudrait sans doute beaucoup de vertu pour les continuer. *Mon Père*, répliquait-elle, *j'espère que Dieu nous donnera toujours*

des filles propres à ce dessein; et ma prétention est qu'on les choisisse de telle sorte, que celles qui seront privées de bien soient préférées aux riches et aux nobles si elles ont meilleure vocation, plus de vert, et de capacité pour servir à cette institution.

Elle répétait souvent que l'argent et la tristesse étaient incompatibles avec elle. Elle avait chargé ses gens de lui faire connaître les malades et les pauvres du faubourg. Or on lui dit un jour qu'il y avait un pauvre soldat à l'extrémité. Elle le secourut, et lui fit administrer les sacrements. Elle demandait souvent de ses nouvelles; et comme on lui disait toujours qu'il était à l'agonie : *Il n'est pas possible*, dit-elle, *s'il n'est malade de besoin, qu'il soit si longtemps à languir*; et là-dessus, elle lui fit porter son bouillon, étant près de se mettre à table pour souper. Le lendemain elle sut qu'il n'était pas plus mal; ce qui l'encouragea à continuer. Pour cela, à chaque repas, avant de manger, elle mettait de côté la portion du pauvre malade, et la lui envoyait, jusqu'à ce que le soldat, remis sur pied par cette bonne nourriture, vint remercier sa libératrice. Elle nourrit

aussi p
abandon
Elle
les avoi
tomber
selon l'
lui rest
bourse,
de cong
Touchée
à la me
ses pare
écus. E
homme,
de rend
oui, et
Eh bien
tablier,
avez la
vous en
le serve
ne pou
sait qu'
sa bien
était po

aussi plusieurs fois de sa table des malades abandonnés.

Elle maria beaucoup de pauvres filles après les avoir retirées du vice ou de l'occasion d'y tomber, donnant à chacune selon son besoin et selon l'argent qu'elle avait ; car souvent il ne lui restait plus rien ; et après avoir vidé sa bourse, elle cherchait autre chose, plutôt que de congédier un pauvre sans lui rien donner. Touchée de compassion pour un artisan réduit à la mendicité, elle quëta pour lui à un de ses parents, et en obtint une aumône de cent écus. Elle fit venir toute joyeuse ce pauvre homme, et s'enquit de lui s'il était soigneux de rendre ses devoirs à Dieu. Il répondit que oui, et qu'il n'y voudrait jamais manquer : *Eh bien ! mon ami*, lui dit-elle, ouvrant son tablier, où étaient les cent écus, *puisque vous avez la crainte de Dieu, tenez, voilà ce qu'il vous envoie : voyez comme il pourvoit ceux qui le servent*. Cet homme, surpris à cette vue, ne pouvait croire à tant de bonheur, et pensait qu'on le voulait peut-être tromper. Mais sa bienfaitrice l'assura que tout cet argent était pour lui, et le lui mit entre les mains.

Il serait difficile de dire qui fut plus heureux , de celui qui reçut l'argent, ou de celle qui le donna. Ayant vu un jour un jeune homme de belle espérance qui tâchait de gagner sa vie en servant comme manœuvre : *Mon enfant*, lui dit-elle , *veux-tu que je te fasse travailler ?* Ce jeune homme lui ayant répondu que ce serait lui faire une grande charité, elle l'employa aux travaux de son monastère : et il réussit si bien, qu'elle le fit passer maître maçon, lui confia la conduite du nouveau bâtiment, et par-dessus le marché fait, lui fournit la pierre pour une maison qu'il se bâtit. Il devint par la suite un des meilleurs entrepreneurs de Paris , et garda une éternelle reconnaissance envers celle de qui il tenait sa fortune.

L'hiver, elle envoyait du bois dans les pauvres familles ; et durant les grands froids, elle faisait porter des fagots dans la rue , pour faire du feu aux passants. Rien ne montre mieux son ardente charité pour les pauvres que cette parole, bien digne d'être méditée par tous les chrétiens : *Le plus grand contentement que j'aie*, disait-elle, *quand je m'éveille le matin, c'est de savoir que je pourrai donner quelque chose ce*

jour-là.
de tout
Notre-S
disciple
de saint
mer Die
besoin
ses yeux
la dure
jours d
soi-mêm
dépense
possibil
Car le c
qui exis
et l'espr
a rendu
quant,
cœur h
Celui-là
prochai
mandé
deux
qu'il e
premier

jour-là. Elle savait que la charité est l'abrégé de toute la loi, et le caractère distinctif auquel Notre-Seigneur a dit qu'on reconnaîtrait ses disciples. Elle savait que, selon le témoignage de saint Jean, personne ne peut se flatter d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas, s'il laisse dans le besoin son frère qui vit à côté de lui et sous ses yeux. Mais elle savait en même temps que la dureté envers les pauvres vient presque toujours de la disposition à ne se rien refuser à soi-même; et que ce sont presque toujours nos dépenses inutiles qui nous mettent dans l'impossibilité de subvenir aux besoins des autres. Car le christianisme seul a mis en relief le lien qui existe entre la charité envers les pauvres, et l'esprit d'humilité et d'abnégation. Lui seul a rendu la charité possible et facile, en attaquant, jusque dans le fond le plus intime du cœur humain, la racine même de l'égoïsme. Celui-là seul a pu dire à l'homme d'aimer son prochain comme soi-même, qui lui a commandé de se haïr et de se mépriser. Ces deux préceptes se tiennent si étroitement, qu'il est presque impossible de remplir le premier, si l'on n'accomplit le second. Aussi

M^{me} de Sainte-Beuve , pour fournir à ses charités , et pour se conformer à Celui qui , étant très-riche , s'est fait pauvre pour l'amour de nous , se retranchait tout ce qu'elle pouvait. Elle vendit sa vaisselle d'argent , ses tapisseries et tous ses autres meubles de prix : elle n'eut plus qu'un lit de simple droguet ; elle ne se vêtit plus que de laine , cousant elle-même et filant quelquefois ses habits. Elle se défit peu de temps après de son carrosse , et congédia la plupart de ses gens , après les avoir très-bien récompensés. Semblable à la femme forte de l'Écriture , elle ne mangeait point son pain dans l'oïseté , mais était toujours occupée à quelque travail utile , faisant ordinairement des ouvrages pour orner les autels.

Notre-Seigneur , voulant que parmi les honneurs qu'elle recevait de toutes parts elle goûtât un peu de mépris , permit qu'une malheureuse à qui elle avait fait beaucoup de bien l'injuriât pendant plusieurs jours , jusqu'à la menacer de la dénoncer à ses parents comme incapable de gouverner sa fortune. Cette ingratitude la toucha vivement , bien qu'elle la souffrit en silence , et qu'elle n'empêchât point

cette fi
jusque

Son
sa mort
d'après
timents
Les pri
la fléch
que ce
sa mor
vie. El
serve ,
lui don
mirait
gieuse
elle n
mouve
beauté
se sou
sinon
dînée
laide ,
qu'ell
voulu
disant

cette fille d'entrer chez elle pour l'insulter jusque dans sa propre maison.

Son humilité lui fit brûler, deux ans avant sa mort, plusieurs papiers où elle avait écrit, d'après l'ordre du P. Gonteri, ses bons sentiments, et d'autres choses de son intérieur. Les prières de quelques Ursulines ne purent la fléchir en cette rencontre : elle leur répondit que ce lui pourrait être un sujet de tentation à sa mort, si elle ne s'en défaisait pendant sa vie. Elle parlait d'elle avec beaucoup de réserve, ne s'enflait point des louanges qu'on lui donnait; et pendant que tout le monde l'admirait, elle seule semblait s'ignorer. Une religieuse lui demanda un jour avec simplicité si elle n'avait point ressenti autrefois quelques mouvements de complaisance à cause de sa beauté. Elle répondit franchement qu'elle ne se souvenait point de s'y être jamais arrêtée, sinon un soir, où, après avoir été toute l'après-dinée en compagnie d'une dame extrêmement laide, elle se trouva dans son miroir plus belle qu'elle, et en ressentit un peu de joie. Elle ne voulut jamais souffrir qu'on fit son portrait, disant que c'était une chose de pure vanité. On

l'a peinte pourtant quelques fois , sans qu'elle s'en aperçût ; mais aucun de ces tableaux ne lui est parfaitement ressemblant.

Elle avait une horreur profonde pour le mensonge. La reine Anne d'Autriche encore fort jeune étant entrée un jour dans le couvent des Ursulines, une princesse se présenta et demanda à entrer aussi. La reine, désirant qu'on ne le lui permit point, dit à la supérieure qu'il fallait répondre que la clef de la porte était perdue. Mais M^{me} de Saint-Beuve, qui était présente, prit la parole ; et s'adressant à la reine, avec une simple et généreuse liberté : *Non, Madame, lui dit-elle, on ne portera point ce message : que Votre Majesté se souvienne que, pour quoi que ce soit, il n'est point permis de dire un mensonge.* Cette petite réprimande édifia la reine et toute sa suite.

Elle était réglée en sa nourriture comme en tout le reste. Elle dînait très-rarement chez les autres, même chez ses parents les plus proches, surtout depuis qu'elle s'était retirée près du monastère des Ursulines ; et, autant qu'elle le pouvait, elle mangeait seule en son petit logis. Elle dit un jour par occasion aux

Ursulines
jamais
pour s
était p
une pe
comme
si gran
pour p
naire.
se con
rance,
et la p
observ
l'écue
la mie

A
Beuve
une s
sujet

Ursulines qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais ordonné ce qu'on devait lui apprêter pour ses repas, ni trouvé à redire à ce qui lui était présenté. Cette admirable retenue, dans une personne qui avait été élevée délicatement comme M^{me} de Saint-Beuve, fait paraître un si grand détachement, qu'elle suffirait seule pour persuader que sa vertu n'était pas ordinaire. Car, au jugement de saint Augustin, qui se connaissait bien en ces matières, la tempérance, telle que la loi chrétienne la comprend et la prescrit, est la vertu la plus difficile à observer; et c'est là bien souvent, dit-il, l'écueil contre lequel vient échouer la volonté la mieux affermie.

CHAPITRE V

Sa dernière maladie et sa mort.

A tous les avantages dont M^{me} de Sainte-Beuve jouit dans ce monde, elle joignit encore une santé parfaite; ce qui lui donnait assez de sujet d'aimer la vie présente, où rien ne lui

était pénible. Aussi avoua-t-elle simplement en plusieurs rencontres qu'elle en craignait la perte, et qu'il lui était nécessaire de s'élever par la foi aux désirs de la vie future : *Car, disait-elle, pour celle-ci, à part les âmes saintes, je ne connais que les misérables et les désespérés qui l'aient en horreur ; et, Dieu merci, je ne suis ni des uns ni des autres.* Elle ne laissait pas néanmoins de se préparer à la mort, d'autant plus qu'elle avançait en âge, et que de légères incommodités semblaient l'en avertir. Celles-ci augmentèrent considérablement dans les six derniers mois de sa vie. On lui fit toutes sortes de remèdes, qui paraissaient faire un bon effet, lorsque tout à coup, le 25 août, l'hydropisie se déclara, au grand étonnement de tous ceux qui la traitaient, et qui avaient cru jusque-là son état sans danger. Ses douleurs augmentant et ne lui donnant point de relâche, elle envoya se recommander aux prières de ses chères filles, spécifiant particulièrement et par humilité les sœurs converses, lesquelles, plongées dans une affliction profonde, allaient tour à tour et continuellement prier pour elle devant le saint Sacrement, exposé le jour de saint

Augustin
matin j
porta m
prit un
Le méde
reçut le
un peu
rais-je
dame, l
de diffé
reste de
chercher
ment, et
mant, J
vicaire
commun
de son
toute sa
voir, et
elle dés
vent en
répondi
très-che
Mort et
lièremen

Augustin, leur patron, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, qu'elle se porta mieux. Mais, sur les dix heures, il lui prit un grand froid avec les sueurs de la mort. Le médecin lui déclara qu'il était temps qu'elle reçût le saint Viatique. Cette nouvelle l'étonna un peu : *Quoi donc ! Monsieur*, dit-elle, *ne pourrais-je attendre à communier demain ?* — *Madame*, lui répondit-il, *je ne vous conseille pas de différer un moment*. Aussitôt, ramassant le reste de ses forces, elle pressa pour qu'on allât chercher Notre-Seigneur. On y alla promptement, et on lui amena aussi le P. Jérôme Lalemant, Jésuite, et un notaire. Après que le vicaire de Saint-Jacques-du-Haut-Pas l'eut communie et se fut retiré, le Père s'approcha de son lit, et lui dit qu'il venait au nom de toute sa Compagnie lui rendre le dernier devoir, et qu'il la pria de lui déclarer ce dont elle désirait qu'il la fît ressouvenir plus souvent en son extrémité : *De m'offrir à Dieu*, lui répondit-elle, *et ma mort aussi, en union de son très-cher Fils, et des mérites de sa très-précieuse Mort et Passion*. Elle se recommanda particulièrement à saint Ignace. Elle reçut l'extrême-

onction avec des sentiments très-tendres de la bonté de Dieu envers elle , présenta ses mains , les tenant en l'air aussi fermes que si elle eût été en santé , et s'arrangea toute seule pour recevoir les saintes huiles au cœur.

Elle demanda ensuite que l'on cessât les prières , et signa son testament avec autant de présence d'esprit qu'elle en avait jamais eu pendant sa vie. Cependant le monastère fut étrangement alarmé en apprenant vers minuit , que sa chère fondatrice était à la dernière extrémité. La supérieure lui envoya demander pardon de la part de toute la communauté , et lui offrir ses services , ainsi que ceux de toutes ses religieuses. Elle ne parlait plus déjà que très-difficilement. Mais entendant ce triste message , elle pleura encore de tendresse. Elle voulut dire quelque chose , mais ses larmes l'en empêchèrent ; si bien qu'elle fit seulement signe qu'elle était pour ses chères filles à la mort ce qu'elle avait été pendant sa vie. Le Père Lalemant lui inspirait doucement des actes de piété pour élever son esprit à Dieu ; et voyant qu'elle avait mis bon ordre à toutes choses , il lui dit : *Eh bien , Mademoiselle , remercions Dieu*

de ce q
saints S
si bien r
noncer
après :
faïres u
merci ,
dernière
l'indulg
cou la
une cro
la mont
entenda
presque

Elle
Père réc
blait qu
d'elle-m
août 16
que ses
ensembl
intention
pleurs
gée par
Jacques

de ce qu'il vous a fait la grâce de recevoir les saints Sacrements, et de ce qu'il vous appelle à lui si bien munie des armes de l'Eglise. Il lui fit prononcer le verset *Gloria Patri*, etc.; et peu après : *Ma bonne demoiselle*, lui dit-il, vos affaires vont-elles bien avec Dieu? — *Oui, Dieu merci, mon Père*, répondit-elle; et ce fut sa dernière parole. Il la fit souvenir de gagner l'indulgence de la bonne mort. Elle prit à son cou la médaille qui y était suspendue avec une croix et un agnus; et l'ayant séparée, elle la montra au Père, pour lui marquer qu'elle entendait encore : elle eut ainsi l'esprit présent presque jusqu'au moment de sa mort.

Elle passa si doucement, pendant que le Père récitait le psaume *Lætatus sum*, qu'il semblait qu'elle s'endormait, fermant les yeux d'elle-même, à deux heures du matin, le 29 août 1630, à l'âge de soixante-huit ans, pendant que ses bonnes filles les Ursulines récitaient ensemble au chœur les prières de l'agonie à son intention. Elles passèrent le reste de la nuit en pleurs et en prières. Leur affliction fut partagée par tous les habitants du faubourg Saint-Jacques, qui perdaient beaucoup eux-mêmes

en cette mort. Les pauvres surtout faisaient pitié par leurs gémissements et leurs larmes, criant par les rues qu'ils étaient privés de leur bonne et charitable mère, et se pressant dès la nuit pour entrer chez elle, afin de voir son corps. Il fut enterré dans le chœur du couvent des Ursulines de Saint-Jacques. Elle avait déclaré dans son testament qu'elle ne voulait point que son corps fût ouvert, mais enseveli par ses femmes le plus doucement qu'elles pourraient. Ce sont les termes de son testament, qui contenait en outre plusieurs legs pieux. Car elle n'ignorait pas que le testament d'un chrétien doit toujours renfermer des dispositions en faveur des pauvres, et que c'est un des moyens les meilleurs pour assurer son salut. En effet, ce qu'on donne aux pauvres de cette manière, on le donne à Dieu : et cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il est souvent bien difficile de savoir si on a rempli exactement pendant la vie le précepte de l'aumône, et que l'on peut ainsi réparer jusqu'à un certain point les omissions dont on s'est rendu coupable, et qui ont de si terribles conséquences pour l'autre vie.

Son
cond
l'églis
mais s
mande
cureur
exécut
pectât
acheve
gieuse
Ladés
qu'elle
raient
son co
eût été
Mais à
nie, le
de sor
prendre
d'omet
moins
pauvre
M^{me}
taille,
égale,

Son corps fut porté par des Cordeliers, et conduit par les prêtres de Saint-Jacques à l'église des Ursulines, qui était tendue de noir, mais sans armoiries, comme elle l'avait recommandé dans son testament. Et M. Molé, procureur général, neveu de la défunte, et son exécuteur testamentaire, voulut qu'on respectât ses intentions à ce sujet. A peine put-on achever le service, les ecclésiastiques, les religieuses et tous les assistants fondant en larmes. La désolation des pauvres Ursulines fut si grande, qu'elles arrêterent entre elles qu'elles la serviraient au réfectoire trente jours durant, mettant son couvert à sa place ordinaire, comme si elle eût été en vie, et donnant aux pauvres sa portion. Mais à chaque fois que l'on faisait cette cérémonie, les pleurs et les sanglots recommençaient ; de sorte que les religieuses ne pouvaient plus prendre leur repas. Elles furent donc contraintes d'omettre ce service : elles continuèrent néanmoins, tout le temps destiné, à donner aux pauvres sa portion.

M^{me} de Sainte-Beuve était d'une belle taille, d'un maintien grave, d'une humeur égale, et d'un visage serein, où se reflétait la

candeur de son âme. Elle avait les cheveux blond cendré, les yeux bleus et fort doux, le teint vif et extrêmement délicat, et tous les traits du visage très-bien faits. Ses discours étaient concertés sans affectation, ses demandes sages, ses réponses discrètes, son entretien agréable, et sa conduite prudente. Son cœur était généreux, tendre et obligeant. En un mot, elle était si agréable en toute sa personne, que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer et de la vénérer à la fois. Elle eut la consolation de voir avant sa mort son monastère heureusement établi, et près de trente autres sortis de lui, et répandus en diverses provinces du royaume, sans parler de beaucoup d'autres qui furent établis à son imitation.

MÈRI

FON

Sa naiss
par ob
à un c

Mar

Marie
octobr
de soie
de la
furent
la pre
une ch
les par

VIE

DE LA

MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

FONDATRICE ET PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES
DE LA NOUVELLE-FRANCE.

CHAPITRE I

Sa naissance et ses premières inclinations. — Elle se marie par obéissance. — Elle devient veuve. — Dieu la dispose à un état plus parfait.

Marie Guyard, si connue sous le nom de Marie de l'Incarnation, naquit à Tours, le 18 octobre 1599, de Florent Guyard, marchand de soie, et de Jeanne Michelet, de la maison de la Bourdaizière. Ses premiers amusements furent d'imiter les cérémonies de l'Église; et la première passion qui toucha son cœur fut une charité vive et une tendre compassion pour les pauvres et pour les malades. Rien ne la re-

butait dans leur service : elle mangeait leurs restes sans dégoût; tout ce qu'elle trouvait sous sa main, elle le leur donnait. Elle convient qu'elle excéda en ce point; mais son intention était bonne, et Dieu fit connaître d'une manière toute particulière que ses sentiments lui étaient agréables. Un jour qu'elle portait l'aumône à plusieurs pauvres, sa manche s'étant accrochée au timon d'une charrette qu'on chargeait par derrière, elle se trouva enlevée à une grande hauteur, et retomba ensuite sur le pavé. Tout le monde crut qu'elle était morte; mais elle n'eut aucun mal : elle assura qu'au même moment elle fut persuadée que Dieu l'avait conservée à cause des pauvres.

A l'âge de sept ans elle eut un songe où elle vit Notre-Seigneur qui s'approchait d'elle, en lui disant : *Voulez-vous être à moi?* Et après qu'elle y eut donné son consentement, elle le vit monter au ciel. Cette première visite de Notre-Seigneur dans l'âme de Marie eut une influence décisive sur sa vie tout entière. On aperçut bientôt en elle une piété au-dessus de son âge : on la voyait chercher les lieux les plus retirés, les églises les moins fréquentées,

pour y
la prière
de dix-
la marie
ressenta
Saint-Be
M^{me} de
mère, é
fallût p
conscien
ment à
dessein
de la re
sa fille
mont n
Mais M
déclaré
restait
par sa t
à sa mè
silence
cloître
sagère,
propos
conven

pour y passer une bonne partie du jour dans la prière. Elle vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans, où ses parents songèrent à la marier. Depuis deux ou trois ans déjà, elle ressentait un vif désir d'embrasser la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Beaumont, dont M^{me} de la Bourdaizière, proche parente de sa mère, était alors abbesse. Ne sachant pas qu'il fallût parler à son confesseur des affaires de sa conscience qui n'appartiennent pas positivement à la confession, elle ne communiqua son dessein qu'à sa mère. Cette femme, qui avait de la religion, en témoigna de la joie, et dit à sa fille qu'elle ne doutait pas que M^{me} de Beaumont ne lui facilitât les moyens de l'exécuter. Mais Marie, croyant qu'après avoir une fois déclaré son penchant pour le cloître, il ne lui restait plus rien à faire, et retenue d'ailleurs par sa timidité naturelle, ne parla plus de rien à sa mère. Celle-ci, de son côté, jugeant par le silence de sa fille que son affection pour le cloître n'avait été que l'effet d'une ferveur passagère, pensa sérieusement à l'établir. Elle lui proposa donc un parti qui se présentait, et qui convenait à son père. Marie, malgré sa répu-

gnance pour le mariage , regardant cette destination de ses parents comme un ordre de Dieu lui-même , accepta le parti qu'on lui proposait. Mais elle promit que si Dieu lui donnait un fils , elle le consacrerait à son service , et que si plus tard elle recouvrait la liberté qu'elle allait perdre , elle n'aurait plus d'autre époux que le Seigneur.

Les deux années que dura son mariage furent un temps d'épreuves et de peines pour elle. M. Martin , son mari , en fut la cause innocente. C'est là tout ce qu'on en a pu savoir, l'industrielle charité de sa femme étant parvenue à cacher la connaissance d'un détail qui aurait pu faire tort à la mémoire de son mari. Peut-être aussi ces peines lui venaient-elles de l'opposition des devoirs du mariage avec les dispositions de son âme. Au reste , elle ne se relâcha jamais dans l'accomplissement de ses devoirs , et elle peut sous ce rapport servir de modèle aux personnes de son état. M. Martin était fabricant de soie , et entretenait chez lui un très-grand nombre d'ouvriers. Elle était pour eux tous une mère tendre et attentive à tous leurs besoins. Eux , de leur côté , avaient pour elle

une con
comme
ils ne p
se lassa
courage
pouvait
fait le m
on le vi
der par
milieu
pour la
dans la
avait b
assiduit
core po
plus ter
grande
lorsqu'
se sent
traces d
était co
germe
qui lui
choses.
aussi u

une confiance et une affection toutes filiales ; et comme ils savaient qu'elle était malheureuse , ils ne pouvaient la regarder sans gémir , et ne se lassaient point d'admirer sa patience et son courage parmi tant d'afflictions. M. Martin ne pouvait se consoler d'avoir involontairement fait le malheur de sa femme , et plus d'une fois on le vit se jeter à ses genoux , et lui en demander pardon. Marie sut conserver toujours , au milieu de tant de soins et de peines , son attrait pour la solitude et pour l'oraison. Elle puisait dans la sainte communion la force dont elle avait besoin pour supporter ses épreuves. Son assiduité à entendre la parole de Dieu était encore pour elle un merveilleux soutien. Dès sa plus tendre enfance , elle fut pénétrée d'une si grande vénération pour les prédicateurs , que lorsqu'elle en rencontrait un dans la rue , elle se sentait portée à le suivre , et à baiser les traces de ses pas. Ce goût de la parole divine était comme un présage , et comme un premier germe de ce zèle ardent du salut des idolâtres qui lui fit plus tard entreprendre de si grandes choses. Les cérémonies de l'Église faisaient aussi une profonde impression sur son esprit.

Elle savait pénétrer sous l'écorce des symboles l'esprit qui y est caché ; et toutes les puissances de son âme étaient ravies par le spectacle de ces belles et grandes choses qui composent le culte catholique , et auxquelles l'habitude et la légèreté de notre esprit nous rendent indifférents.

Marie devint veuve à l'âge de dix-neuf ans, après deux ans de mariage, et resta chargée d'un enfant qui ne faisait que de naître ; sans fortune, et dans un état si triste, qu'elle avoue elle-même que ses peines étaient excessives. Sa vertu, les qualités de son esprit et de son cœur, lui attirèrent plusieurs partis très-avantageux. La prudence semblait lui faire un devoir de les accepter ; mais une sagesse supérieure à celle des hommes lui faisait considérer les choses d'une tout autre manière : si bien que, s'étant sentie une fois à demi vaincue par les instances que ses amies faisaient auprès d'elle pour l'engager à se remarier, elle se reprocha plus tard ce moment d'hésitation comme une des plus grandes fautes de sa vie. Sa belle-mère mourut bientôt aussi, et Marie se trouva de cette manière libre de suivre l'attrait qui la portait à se donner toute à Dieu.

La v
une vi
matin,
Dieu av
J'ai esp
conson
lui fure
se vit
de notr
qu'elle
l'eût so
Lorsqu'
debout
Feuillan
Elle y re
là que p
« Mon P
j'ai com
dire avec
les péché
surpris d
dit de ve
fessionna
continua
qu'il den

La veille de l'Incarnation, l'an 1620, elle eut une vision qui la confirma dans son dessein. Le matin, au moment où elle se recommandait à Dieu avec ces paroles qui lui étaient familières : *J'ai espéré en vous, Seigneur; je ne serai jamais confondu*, toutes ses fautes et ses imperfections lui furent représentées très-distinctement. Elle se vit en même temps plongée dans le sang de notre Seigneur Jésus-Christ. L'impression qu'elle en reçut fut si forte, que, si Dieu ne l'eût soutenue, elle serait morte de frayeur. Lorsqu'elle fut revenue à elle, elle se trouva debout vis-à-vis la petite chapelle des Pères Feuillants, qui venaient de s'établir à Tours. Elle y rencontra un Père, qui semblait n'être là que pour l'attendre. Elle l'aborda et lui dit : « Mon Père, je voudrais bien me confesser, car j'ai commis tel et tel péché; » et elle se mit à lui dire avec une grande effusion de larmes tous les péchés qui lui avaient été montrés. Le Père, surpris de la façon dont elle l'avait abordé, lui dit de venir le retrouver le lendemain au confessionnal. Elle le fit, reçut l'absolution, et continua de se confesser à ce Père tout le temps qu'il demeura à Tours. Au bout d'un an, elle

fut tirée par hasard de la persuasion où elle avait été jusque-là, qu'on ne doit parler à son confesseur que de ses péchés. A partir de ce jour, elle fut plus libre avec son directeur, et les effets de ce changement furent si sensibles dans sa personne, qu'elle regarda toujours ce moment comme celui de sa conversion.

Toutes ses affaires étant terminées, et rien ne la retenant plus dans le monde, elle congédia ses domestiques, ne gardant qu'une servante avec elle, et prit un habit fort simple, qui marquait un divorce entier avec le monde. Son père l'ayant appelée auprès de lui, elle logea au dernier étage, et ne pensa plus qu'à l'éducation de son fils et à la contemplation des choses divines. Tout son bonheur était dans la réception des Sacrements et dans les exercices de la piété. Mais son amour pour Dieu ne lui faisait pas oublier le prochain. Ne pouvant aider les pauvres de ses biens, qu'elle avait perdus, elle s'appliquait à leur rendre les services les plus rebutants, pansant leurs plaies avec un respect et une affection qui montraient bien qu'elle voyait en eux Jésus-Christ lui-même. Une de ses sœurs,

engag
pria
sition
renon
sacrifi
sulté
sœur
l'en r
vision
péché,
lontain
reur p
qu'elle
qu'elle
d'elle-
par tou
Dieu le
joie, e
elle, le
dans le
donnés
qu'elle
conseil
sus tou
plaît ta

engagée dans un commerce considérable, la pria de vouloir bien la soulager. Cette proposition l'effraya d'abord : il lui en coûtait de renoncer à ce repos si doux auquel elle avait sacrifié sa fortune. Cependant, après avoir consulté Dieu, elle fit de bonne grâce ce que sa sœur lui demandait, et le Ciel ne tarda pas à l'en récompenser. Dieu lui fit voir dans une vision une âme pure, non-seulement de tout péché, mais encore de toute imperfection volontaire. Cette vision lui laissa une vive horreur pour les moindres fautes : aussi, dès qu'elle en avait commis une, quelque légère qu'elle fût, elle concevait une sainte haine d'elle-même, et cherchait à venger sur elle, par tous les moyens, la justice divine. Quand Dieu lui refusait ses dons, elle en avait de la joie, et elle l'en remerciait, parce que, disait-elle, les retenant en lui-même, il les conservait dans leur pureté ; au lieu que, s'il les lui eût donnés, elle les eût souillés par sa misère. Ce qu'elle pratiquait ainsi pour elle-même, elle le conseillait aux autres, recommandant par-dessus toutes choses ce dépouillement d'esprit qui plaît tant à Dieu.

Cependant elle était chez sa sœur dans une situation assez étrange. Dès son arrivée, elle s'était mise à la cuisine, et chargée des fonctions les plus viles. Ce n'était pas pour cela qu'on l'avait fait venir : mais Dieu, qui avait ses desseins, permit qu'on ne pensât plus qu'elle pouvait être bonne à autre chose, et que pendant trois à quatre ans, non-seulement les maîtres, mais encore les serviteurs, n'eussent que du mépris pour elle. Elle était heureuse de cette situation, et son amour pour l'abjection était si grand, qu'elle craignit d'y avoir trop d'attache. Rien ne pouvait contenter l'insatiable désir qu'elle avait des croix et des humiliations. Elle obtint de son confesseur la permission de faire vœu de chasteté perpétuelle. Elle avait alors vingt-un ans. Il y avait longtemps qu'elle s'y sentait portée, mais son confesseur avait voulu l'éprouver avant de le lui permettre. Dès qu'elle eut fait son sacrifice, elle connut, par un redoublement extraordinaire de grâces, que Dieu l'avait agréé. Aussi, ce fut alors qu'elle commença cette vie angélique qui la rendit un objet d'admiration pour son siècle.

La mè

Not

ment p
lui dir
tions c
écrit, c
l'église
sût con
Quoiqu
prit div
désapp
papier,
glise, i
propos
d'humil
quatre
à sa sœ
son ég
directio
par obe

CHAPITRE II

La mère Marie de l'Incarnation entre chez les Ursulines.

Notre sainte veuve se sentit un jour fortement pressée d'aller trouver son directeur, pour lui dire tous les péchés et toutes les imperfections de sa vie, de les lui laisser même par écrit, et de le prier de les exposer à la porte de l'église, avec son nom, afin que tout le monde sût combien elle avait été infidèle à son Dieu. Quoique son directeur vît bien que c'était l'esprit divin qui la faisait agir, il parut cependant désapprouver sa démarche ; puis, prenant son papier, au lieu de l'attacher à la porte de l'église, il le brûla. Cependant il ne jugea pas à propos de la laisser plus longtemps dans l'état d'humiliation où on la retenait : et, au bout de quatre ans, il fit ouvrir les yeux à son frère et à sa sœur, sur la singularité de leur conduite à son égard. Ils la prièrent donc de prendre la direction de leurs affaires, et elle y consentit par obéissance pour son confesseur, qui le lui

commanda expressément. Son beau-frère était commissionnaire général pour le transport des marchandises, et il avait outre cela un emploi considérable dans l'artillerie. Il était obligé, à cause de cela, d'avoir chez lui un grand nombre de domestiques de toutes sortes, de chevaux, de voitures et de charrettes. Parmi les occupations et les embarras continuels où elle était entraînée, notre charitable veuve ne perdit rien de son application à Dieu. A la voir, on eût dit qu'elle était tout entière à ce qu'elle faisait et à ce qu'on lui disait : et cependant, en dehors des choses qui étaient de son devoir, elle ne voyait et n'entendait rien. Elle passait quelquefois des jours entiers dans les écuries ou dans les magasins, et d'autres fois elle était encore à minuit sur le port, à faire charger et décharger les marchandises. « Quand j'étais surchargée d'affaires, écrit-elle, je m'adressais à Jésus, mon refuge ordinaire, et ma confiance en lui me rendait tout facile. Quelquefois je me retirais pour l'entretenir dans la solitude; aussitôt on me rappelait, et j'allais joyeusement en disant : Allons, mon doux amour, vous le voulez. Je suis con-

« ten
« une
« le
Dès
sentin
pour
elle cr
jusqu'
soins.
comm
de son
d'obéi
« sanc
« pou
« étai
« père
« usag
« me
térités
pitoya
pointe
dont le
venait
jeter su
repos.

« tente, puisque je vous possède. Je sentais
« une légèreté non pareille, faisant tout pour
« le bien-aimé. »

Dès qu'elle s'était vue veuve, les premiers sentiments qu'elle avait eus dans son enfance pour l'état religieux s'étaient reveillés : mais elle crut qu'elle devait rester dans le monde, jusqu'à ce que son fils pût se passer de ses soins. Après avoir fait déjà le vœu de chasteté, comme nous l'avons vu plus haut, elle obtint de son directeur la permission de faire les vœux d'obéissance et de pauvreté. « Mon vœu d'obéissance, dit-elle, était pour mes directeurs, « pour mon frère et pour ma sœur. Je leur « étais soumise comme un enfant l'est à son « père. Pour la pauvreté, je n'avais rien à mon « usage que ce que ma sœur me donnait ; elle « me donnait plus que je ne voulais. » Ses austérités étaient excessives. Elle se déchirait impitoyablement par des disciplines armées de pointes. Ensuite elle se revêtait d'une haire, dont les nœuds entraient dans les plaies qu'elle venait de se faire ; et en cet état elle allait se jeter sur une planche pour prendre un peu de repos. L'été, elle se servait d'orties pour se

donner la discipline : elle se mettait tellement le corps en feu , qu'il lui semblait être dans une chaudière bouillante. Cela durait trois jours , après quoi elle recommençait. Elle mettait de l'absinthe dans tout ce qu'elle mangeait. Hors des repas , elle en mettait dans sa bouche , pour en goûter l'amertume à longs traits. Mais comme on s'aperçut que cette mortification lui ruinait l'estomac , on la lui défendit. A force de coucher sur le bois , elle se rendit insensible le côté sur lequel elle se mettait. Elle avoue que de toutes les austérités celle-ci fut la plus sensible. Elle prenait plaisir à se refuser tout ce qui lui était agréable. Quelquefois elle allait passer la nuit dans une caverne , et elle l'y partageait , comme ailleurs , entre la prière , la pénitence et le repos ; si l'on peut appeler repos un sommeil pris de la manière que nous venons de voir. On pourrait trouver étonnant que son confesseur lui ait permis tout cela : mais elle assure que l'inspiration était si forte et si visible , qu'il n'était pas possible de s'y refuser. Ceux qui ont de l'expérience dans la conduite des âmes trouveront cette raison bonne. Les autres doivent au moins suspendre leur juge-

men
com
cont
E
ans.
dém
alor
Elle
de I
que
y av
et l
ava
trou
prit
faul
serv
tion
nat
lui
situ
sa
dou
ne
lag

ment. M^{me} Martin d'ailleurs, loin d'être incommodée par ces pénitences, y puisait au contraire une nouvelle vigueur.

Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Dieu, qui n'avait pas encore permis au démon de troubler la paix de son âme, voulut alors qu'elle fût mise à l'épreuve des tentations. Elle perdit tout d'un coup le goût des choses de Dieu : et au lieu de cette allégresse avec laquelle elle se portait à tous ses exercices, elle y avait des répugnances extrêmes. La douceur et la patience à l'égard du prochain ne lui avaient jusque-là presque rien coûté : elle se trouva d'une sensibilité et d'une aigreur d'esprit qui lui eussent fait commettre bien des fautes, si elle ne se fût continuellement observée. Les scrupules se joignirent aux tentations : elle se regardait comme une mère dénaturée ; et son abandon à la divine Providence lui paraissait une véritable présomption. La situation où elle se trouvait dans la maison de sa sœur l'humiliait. Elle proposait bien ses doutes à ses directeurs, mais leurs décisions ne la rassuraient point. Dieu cependant la soulageait de temps en temps au moment où elle y

pensait le moins; elle reconnaissait alors que ces épreuves étaient une disposition nécessaire à de nouvelles faveurs. Elle eut plus d'une fois des visions du mystère adorable de la sainte Trinité, qui la consolèrent, et laissèrent en son âme une impression ineffaçable. Puis Dieu s'éloignait encore, et la laissait retomber dans ses obscurités et ses angoisses; voulant lui faire sentir par là qu'il ne faut point s'attacher à ses dons, et qu'il est le maître de les reprendre quand il veut.

Cependant la jeune veuve ne paraissait à l'extérieur occupée que des soins domestiques, et ceux qui vivaient avec elle ne soupçonnaient point ce qui se passait dans son intérieur. Sa plus grande sollicitude avait pour objet le salut des nombreux serviteurs qu'elle était chargée de diriger. Et comme la vertu, quand elle est sincère, et surtout quand elle vient d'un principe surnaturel, participe à la puissance de Dieu qui en est la source, et exerce sur les cœurs même les plus rebelles un empire presque irrésistible, M^{me} Martin avait fini par prendre sur tous ces braves gens un ascendant merveilleux. Ils la regardaient et l'aimaient

com
avec
et m
men
s'éta
lieu
de s
cont
s'écr
laiss
car
enfe
porte
Si
liber
de n
eng
avec
beau
faire
rou
pou
tion
pas
plus

comme leur mère ; ils lui rendaient compte avec une simplicité charmante de leurs actions et même de leurs fautes. Ils lui étaient tellement soumis, qu'elle les faisait lever, quand ils s'étaient couchés sans avoir prié Dieu. Au milieu de tous ces soins, elle jouissait des caresses de son divin Époux ; et souvent, ne pouvant contenir le feu dont elle était consumée, elle s'écriait : *O mon amour ! je n'en puis plus : ou laissez-moi un peu respirer, ou ôtez-moi la vie ; car vos amours me font souffrir ce qu'une âme enfermée dans la prison d'un corps ne peut supporter.*

Si son union avec Dieu ne lui ôtait point la liberté de vaquer à ses affaires, il n'en était pas de même des conversations où elle se trouvait engagée : elle n'en pouvait suivre aucune. Ceux avec qui elle vivait s'en apercevaient, et son beau-frère prenait quelquefois plaisir à lui faire des questions sur ce qu'on avait dit. Elle rougissait alors, et l'on changeait de discours pour ne point lui faire de peine. Son occupation en Dieu était telle, qu'elle ne reconnaissait pas même les personnes avec qui elle avait le plus souvent affaire, et elle était obligée de

faire de grands efforts pour cacher ce qui se passait entre elle et le Verbe incarné. Le désir ardent qu'elle avait de voir Dieu aimé et servi de tous la portait quelquefois à de saintes folies. Ayant rencontré un jour dans la rue un religieux de sa connaissance, elle l'aborda et lui dit avec feu : *Mon Père, aimez-vous Dieu ? car, si vous ne l'aimez pas, je ne puis vous parler.* Souvent, pour exhaler les ardeurs de son âme, elle était obligée d'aller à l'écart se plaindre tout haut à Celui dont l'amour la consumait. D'autres fois, la violence de ces assauts la forçait à se jeter par terre. Quand elle était devant le monde, et qu'elle ne pouvait sortir, il fallait qu'elle s'appuyât pour se soutenir : encore avait-elle bien de la peine à empêcher qu'on ne s'aperçût de quelque chose. Enfin, elle est convenue depuis que, bien qu'elle soupirât après la solitude, elle n'eût pu résister à la violence de son amour, si elle n'eût été aussi occupée des soins extérieurs.

Cependant, son fils étant élevé et n'ayant plus aussi besoin d'elle, elle songea tout de bon à suivre la voie du Seigneur, qui l'appelait à la vie religieuse. Elle n'avait point encore

choisi
des œu
du côt
Feuilla
Tours,
prome
gerait
tion le
dans
prendre
Pendan
blir à
religieu
puissan
Mais, n
de n'êt
point e
recteur
de gag
trempe
Ursulin
obéir à

La c
subsist
Saint-B

choisi l'Ordre où elle devait entrer. La lecture des œuvres de sainte Thérèse la faisait pencher du côté des Carmélites. Mais le général des Feuillants étant venu sur ces entrefaites à Tours, lui offrit d'entrer aux Feuillantines, lui promettant que, dans ce cas, l'Ordre se chargerait de l'éducation de son fils. Cette proposition levait tous les obstacles qui la retenaient dans le siècle. Mais elle ne voulut point prendre de parti avant d'avoir consulté Dieu. Pendant ce temps les Ursulines vinrent s'établir à Tours. Elle avait entendu parler de ces religieuses, et avait senti pour leur institut un puissant attrait, avant même de les connaître. Mais, ne pouvant apporter de dot, elle craignait de n'être pas reçue dans une maison qui n'était point encore bien établie. Elle consulta son directeur, et celui-ci, malgré le désir qu'il avait de gagner à son Ordre une âme de cette trempe, voyant que Dieu la voulait chez les Ursulines, lui dit qu'elle devait, sans différer, obéir à sa voix.

La difficulté qui l'avait retenue jusque-là subsistait encore. Mais la mère Françoise de Saint-Bernard, avec qui elle était intimement



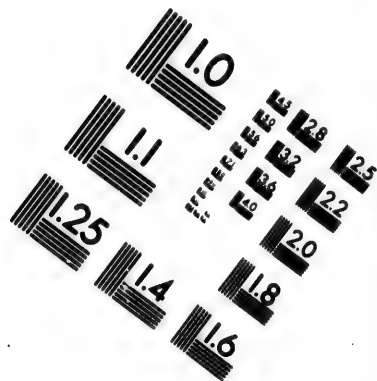
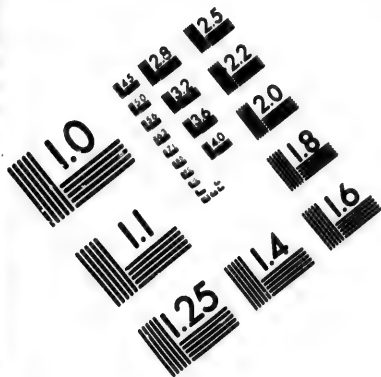
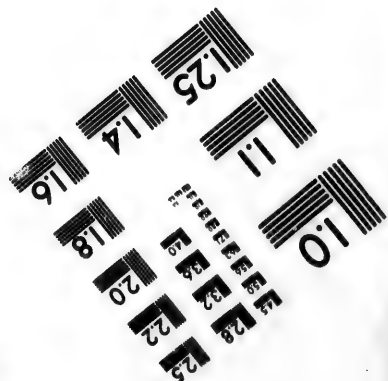
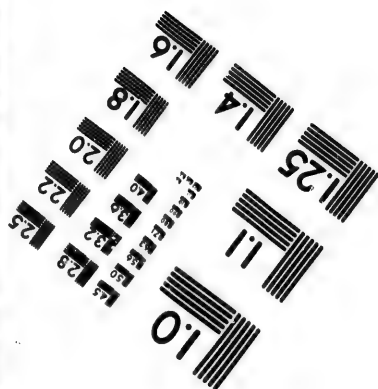
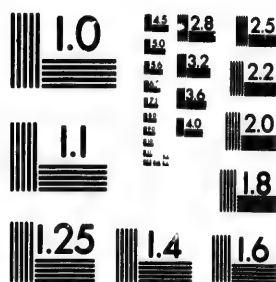


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E E E E E
16 18 20 22 25
6

10
14 16 18 20 22 24 26 28 30 32 34 36 38 40 42 44 46 48 50 52 54 56 58 60 62 64 66 68 70 72 74 76 78 80 82 84 86 88 90 92 94 96 98 100

liée, ayant été nommée supérieure des Ursulines de Tours, elle conçut quelque espérance. La supérieure, en effet, que Dieu conduisait par des voies semblables aux siennes, ne se vit pas plutôt à la tête de la communauté, qu'elle fut fortement inspirée d'y attirer son amie : et, dès le jour même de son élection, elle la fit appeler, pour lui communiquer son dessein. La servante de Dieu la pria de trouver bon qu'elle consultât Dieu et son père spirituel sur cette affaire. Elle croyait toucher le port, lorsqu'un orage imprévu vint l'en éloigner. Son fils disparut tout à coup, ce qui la mit dans une grande inquiétude, et souleva contre elle l'opinion publique; car on attribuait cette fuite à son indifférence pour son fils, et au peu de soin qu'elle prenait de lui et de ses intérêts. La pauvre mère alla chercher quelques consolations auprès de la supérieure des Ursulines, son amie. A peine était-elle au parloir, que son directeur y entra. Il ne savait rien encore de ce qui s'était passé. Elle le lui apprit, pensant qu'il allait prendre part à sa peine. Mais le Père lui dit d'un air sévère qu'elle n'avait guère de foi, si elle ne croyait

pas qu
secret
qu'elle
Dieu.
un gra
et il sa
fallait
qu'il y
grands
nitente
plus qu
abimé
Raymon
sensibil
les plus
manda
la maiso
âme au
fit une
qu'elle
meurèr
dans l'a
purent
M^{me}
gens po

pas que cet accident fût arrivé par un ordre secret de la Providence, ou, si elle le croyait, qu'elle n'était guère soumise aux ordres de Dieu. Dom Raymond de Saint-Bernard était un grand maître dans l'art de diriger les âmes, et il savait d'autant mieux la route par où il fallait les mener à la plus haute perfection, qu'il y marchait lui-même, et y avait fait de grands progrès. Pendant qu'il parlait, sa pénitente était à ses pieds, s'humiliant encore plus qu'on ne l'humiliait. Cependant son cœur, abîmé dans la tristesse, jeta un soupir. Dom Raymond en prit occasion de lui reprocher sa sensibilité, dans les termes les plus durs et les plus méprisants; après quoi il lui commanda de se lever et de sortir, en lui disant que la maison de Dieu n'était pas faite pour une âme aussi imparfaite. L'humble veuve obéit, fit une profonde révérence, et se retira. Dès qu'elle fut sortie, le Père et la supérieure demeurèrent quelque temps comme immobiles dans l'admiration d'une vertu si rare, et ne purent retenir leurs larmes.

M^{re} Martin avait envoyé de tous côtés des gens pour chercher son fils; et on le trouva sur

le pont de Blois, d'où on le ramena à Tours, le troisième jour après son départ. Comme il avait cru remarquer quelque froideur chez son oncle et sa tante, dont il n'avait eu qu'à se louer jusque-là, il avait pris la résolution d'aller à Paris chez le correspondant de son oncle. Son retour ne fit point cesser les murmures que sa fuite avait soulevés. Cependant une voix intérieure avertissait sa mère qu'il était temps de quitter le monde. Son confesseur la pressant de son côté, elle résolut d'obéir sans délai. Elle prit jour pour entrer au noviciat des Ursulines; et, ce jour venu, elle appela son fils et lui parla en ces termes : « Mon fils, je ne puis
 « plus différer de vous faire part d'une chose
 « que j'ai cru vous devoir tenir cachée jusqu'à
 « présent. Dès le moment que je perdis v
 « père, avec qui je n'ai vécu que deux ans,
 « Dieu m'inspira le dessein de quitter le monde,
 « et d'embrasser la vie religieuse. Il ne m'en
 « demandait pas alors l'exécution, parce que
 « je vous étais nécessaire; mais aujourd'hui
 « cette raison ne subsiste plus. Il faut donc,
 « mon fils, que j'obéisse... Vous jugez bien
 « que je n'ai pas besoin de votre consente-

« me
 « ve
 « m
 A ces
 et d'u
 conce
 et ne
 « ne
 « Po
 « mo
 « rep
 Alors
 « raie
 « par
 « ma
 « et
 « n'a
 « cho
 « et s
 « plu
 en do
 puis
 C'é
 ceux
 ceux

« ment, puisque le grand Maître a parlé : je
« veux bien cependant vous le demander, et je
« m'assure que vous ne me le refuserez pas. »
A ces mots, elle regarda son fils sans rien dire,
et d'un air sérieux mêlé de tendresse qui le dé-
concerta. Aussi fut-il assez longtemps interdit,
et ne put faire que cette réponse d'enfant : « Je
« ne vous verrai donc plus, ma chère mère? —
« Pourquoi pas? reprit-elle; vous me verrez,
« mon fils, tant qu'il vous plaira. — En ce cas,
« repartit l'enfant tout ému, je le veux bien. »
Alors la servante de Dieu continua ainsi : « J'au-
« rais eu bien de la peine, mon fils, à me sé-
« parer de vous si vous vous y étiez opposé;
« mais puisque vous y consentez, je me retire
« et vous laisse entre les mains de Dieu. Vous
« n'avez point de biens; mais Celui que j'ai
« choisi pour mon héritage sera aussi le vôtre;
« et si vous avez sa crainte, vous posséderez le
« plus précieux trésor de la terre... » Elle finit
en donnant à son fils de salutaires conseils;
puis elle l'embrassa et se disposa à partir.

C'était un matin, 23 janvier. La plupart de
ceux qui l'accompagnaient, et presque tous
ceux qui se trouvaient sur son passage, voyant

son fils fondre en pleurs, ne purent retenir leurs larmes. Elle avoua depuis que cette scène lui avait déchiré l'âme ; mais elle ne laissa rien paraître au dehors de son émotion. A la porte du couvent, elle trouva son confesseur, et se jeta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Elle commença dès le jour même les exercices du noviciat.

CHAPITRE III

De ses premières années chez les Ursulines. — Elle est fortement inspirée d'aller au Canada parmi les infidèles.

La première épreuve à laquelle on soumit notre novice fut de lui faire quitter toutes ses austérités, pour la réduire au train de la vie commune ; et sa soumission en cette circonstance montra bien que c'était l'esprit de Dieu qui les lui avait inspirées. La manière dont elle se comporta envers les autres novices, et à l'égard de la supérieure, donna aussi une haute idée de sa sainteté : car, oubliant son âge et son expérience, elle ne se distingua des autres

novice
par un
joie q
bientô
Son f
manière
public
pas à
avait
jour p
d'aller
de red
vit ; c
tout l
le non
religio
nesse
capabl
redem
et de
lassée
Laisse
déchir
« I
« ten

novices que par une plus grande simplicité et par une obéissance plus parfaite. Cependant la joie qu'elle goûtait dans sa chère solitude fut bientôt troublée par une tempête imprévue. Son fils, excité par ses camarades, et par la manière dont on parlait généralement dans le public du parti qu'avait pris sa mère, ne tarda pas à se repentir du consentement qu'il lui avait donné. Ses compagnons, le trouvant un jour plus ému que de coutume, lui proposèrent d'aller en troupe à la porte du convent, afin de redemander sa mère. Il les crut et les suivit; et en un moment ils mirent en alarme tout le quartier. Marie de l'Incarnation, c'est le nom qu'avait pris M^{me} Martin en entrant en religion, distingua parmi les cris de cette jeunesse mutinée la voix de son fils, qui d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, redemandait sa mère. Son âme en était brisée; et de plus elle craignait que la communauté, lassée de tant d'importunités, ne la congédiât. Laissons-la raconter elle-même ces scènes si déchirantes pour son cœur.

« Nos mères pleuraient de compassion, en-
« tendant les pleurs et les cris de cet enfant.

« Il venait à l'église lorsqu'on disait la messe,
 « et passant la tête par la fenêtre de la grille
 « de la communion, il disait, les larmes aux
 « yeux et d'une voix entrecoupée de sanglots :
 « Rendez-moi ma mère. On m'envoyait le voir
 « au parloir : je le consolais par quelques pe-
 « tits présents que me fournissaient les reli-
 « gieuses ; et je remarquais qu'en s'en allant il
 « marchait à reculons pour me voir par les fe-
 « nêtres, jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue le
 « monastère. » Cette bourrasque dura long-
 temps, et donnait lieu chaque jour à de nou-
 velles scènes. Mais Notre-Seigneur lui promit
 d'avoir soin de son fils, et l'effet suivit de près
 la promesse. Le Père recteur des Jésuites de
 Rennes, étant venu à Tours vers ce même
 temps, emmena avec lui cet enfant dans son
 collège. Ce fut pour celui-ci un grand bonheur :
 car le chagrin qu'il avait conçu du parti que sa
 mère avait pris l'avait tellement dérangé de
 ses exercices de piété et de ses études, qu'on
 pouvait craindre qu'il ne se débauchât tout à
 fait. Au reste, Marie de l'Incarnation n'oubliait
 point ce cher enfant dans sa solitude ; car la
 grâce ne détruit point la nature ; elle l'élève au

contra
 et de l
 gneur
 les cro
 peine
 sentit

Mai
 core le
 si tou
 lorsqu
 mourr
 bout d
 chant
 Dieu,
 novice
 soutint
 si sens
 grande
 et le m
 rage. L
 veurs ;
 dans u
 Trinité
 Mar
 nie il p

contraire et la fortifie en ce qu'elle a de louable et de bon. Elle demanda un jour à Notre-Seigneur la grâce de souffrir pour son fils toutes les croix qu'il lui plairait de lui envoyer; et à peine avait-elle fait cette demande qu'elle se sentit exaucée.

Mais une nouvelle épreuve vint troubler encore le repos de cette sainte âme. Son père fut si touché de la voir entrer en religion, que lorsqu'elle alla lui dire adieu, il l'assura qu'il mourrait de douleur. Il mourut en effet, au bout de six mois; et le public, toujours si méchant et si impitoyable à l'égard des amis de Dieu, attribua encore cet événement à notre novice, et l'accusa de dureté. Mais Dieu la soutint dans toutes ces occasions d'une manière si sensible, que jamais elle ne jouit d'une plus grande paix. Enfin, tous les orages cessèrent, et le monde finit par rendre justice à son courage. Dieu, de son côté, la combla de ses faveurs; elle fut éclairée pour la troisième fois dans une vision sur le mystère de la sainte Trinité.

Marie reçut enfin le voile, et durant la cérémonie il parut en elle quelque chose de céleste, qui

remplit d'admiration toute l'assemblée. Ce fut à peu près à la même époque qu'elle reçut dans un degré éminent l'intelligence des Écritures ; en sorte qu'elle pouvait lire tous les livres saints , sans le secours d'aucune traduction ni d'aucun interprète. Quelque attention qu'elle eût à ne rien laisser apercevoir des grâces extraordinaires dont elle était comblée, elle ne put cacher celle-ci. Dès que les autres sœurs l'eurent remarquée, elles cherchèrent à en tirer leur profit ; de sorte que pendant les récréations elles ne manquaient point d'amener la conversation sur la sainte Écriture, afin de participer aux trésors de sagesse que Dieu versait dans l'âme de sa servante. Un jour, une novice l'ayant priée de lui expliquer le premier verset du Cantique, la maîtresse des novices, qui était présente, lui fit apporter une chaise, et lui ordonna de dire tout ce qui lui viendrait à l'esprit sur ce passage. Elle obéit ; et dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla longtemps selon que l'Esprit la poussait. A la fin elle perdit la parole, et fut quelque temps dans une espèce d'extase. La même chose lui arrivait souvent au chœur ; et elle dit elle-

même
était

Ma
rêta
gieux
puiss
l'avo
plus
pure
sans
recte
fianc
l'orai
En u
l'espr
dans
d'un
son I
passe
et c'
pour
elle
Feu
remp
à so

même que jour et nuit , quoi qu'elle fit , elle était dans un continuel ravissement.

Mais ce torrent de délices spirituelles s'arrêta bientôt. A peine eut-elle pris l'habit religieux , qu'elle eut à lutter contre toutes les puissances de l'enfer , auxquelles Dieu semblait l'avoir abandonnée. Elle fut attaquée par les plus violentes tentations de blasphème , d'impureté , d'orgueil , d'infidélité et de désespoir ; sans aucune consolation de la part de son directeur , pour qui elle ne se sentait plus de confiance ; sans goût pour les choses du ciel , pour l'oraison ni pour aucun autre exercice de piété. En un mot , n'ayant plus que ténèbres dans l'esprit , illusion dans l'imagination , révolte dans la volonté , elle se vit transportée tout d'un coup des plus tendres embrassements de son Dieu dans une espèce d'enfer. Dieu ne fait passer par cet état que les plus grandes âmes , et c'est une des marques les plus certaines pour les distinguer. Pour comble d'affliction , elle perdit son directeur , qui fut appelé à Feuillans pour y être supérieur. Celui qui le remplaça ne la connaissant point , employa à son égard une méthode opposée à celle

qu'avaient suivie ses autres confesseurs. On peut juger combien la servante de Dieu eut à souffrir d'une telle direction. Dieu le permit, afin de lui apprendre à n'avoir recours qu'à lui. Ce n'est pas tout encore : elle apprit que son fils, après avoir été pendant quelque temps l'exemple du collège, commençait à se déranger, et qu'il était à craindre qu'il ne se perdit entièrement. Elle pensa d'abord que le démon voulait par là mettre obstacle à sa profession, dont le temps approchait. Elle se soumit à tout ce que le Ciel en ordonnerait. Dieu n'attendait que ce sacrifice de sa part pour la consoler ; il l'assura qu'il aurait soin de son fils. Peu de temps après, l'enfant revint à Tours chez une de ses tantes, qui se chargea de lui ; et il commença à mener une vie plus réglée. Sa mère, délivrée de cette inquiétude, fut enfin avertie de se préparer à faire ses vœux. La veille de sa profession, elle sentit en un moment toutes ses peines cesser, et le calme renaître en son âme. Mais au bout de huit jours, la tempête revint, et elle se trouva de nouveau en proie aux plus cruelles angoisses.

Dès l
de Sain
sentie
suites,
Tours.
Compag
de tem
Ursulin
été tou
avait u
mais el
l'incons
qui sav
dirigea
la Haye
après u
reconnu
l'avait
mit le
détail s
les fave
Après a
gneur s
mère de
de Dieu

Dès l'instant qu'elle eut perdu dom Raymond de Saint-Bernard, son confesseur, elle s'était sentie fortement inspirée de s'adresser aux Jésuites, qui n'étaient point encore établis à Tours. Le Père Georges de la Haye, de cette Compagnie, y étant venu prêcher l'avent, allait de temps en temps faire des exhortations aux Ursulines. La Mère de l'Incarnation, qui avait été touchée singulièrement de ses discours, avait un grand désir de lui ouvrir son cœur; mais elle craignait que ce ne fût un effet de l'inconstance et de la légèreté. La supérieure, qui savait la manière dont son confesseur la dirigeait, lui ordonna de s'ouvrir au Père de la Haye, et de ne lui rien cacher. Celui-ci, après un quart d'heure d'entretien avec elle, reconnut déjà les trésors de grâce dont Dieu l'avait remplie, et en quelques paroles il remit le calme en son âme. Il lui fit écrire en détail ses tentations, ses peines intérieures, et les faveurs célestes dont Dieu l'avait comblée. Après avoir lu ce mémoire, et consulté le Seigneur sur une affaire aussi délicate, il dit à la mère de l'Incarnation qu'il reconnaissait l'Esprit de Dieu dans tout ce qui s'était passé en elle.

La supérieure, la voyant tout à fait rendue à elle-même, songea à tirer d'un si excellent sujet tous les secours dont elle était capable. Elle la fit d'abord sous-maitresse des novices; puis elle la chargea des instructions qu'on a coutume de faire à ces jeunes filles. Ce fut alors que Dieu commença à lui faire entrevoir, dans un songe mystérieux, sa vocation pour le Canada. Quelquefois, pendant les instructions, certains passages de l'Écriture lui venant à la mémoire, il fallait qu'elle s'arrêtât pour souffrir en silence, c'est ainsi qu'elle s'exprime, tout ce que son esprit concevait. Elle composa pour les novices qu'elle était chargée d'instruire un catéchisme qui est peut-être le meilleur que nous ayons dans notre langue, et que l'on a publié sous le nom d'*École Chrétienne*. A son école se formèrent un grand nombre de religieuses qui furent plus tard la gloire et l'ornement de leur Ordre. Parmi elles, on peut citer ici Angélique de Vallière, ou la mère de la Conception, qui, après avoir illustré son Ordre par la pratique des plus héroïques vertus, finit une vie si sainte par une mort plus précieuse encore, s'étant offerte à Dieu comme

une vic
de son
mère ét
lissait
que l'on
donc de
sible. E
ses effo
donner

Elle a
Dinet,
Lui aya
qu'elle
tendre d
et que
probabl
entendu
encore p
buer à
que par
pendant
traordin
Dieu av
sur elle
lettre du

une victime, pour obtenir du ciel la conversion de son illustre nièce. La charité dont notre mère était embrasée était telle, qu'elle rejail-
lissait sur son corps et le consumait, de sorte que l'on craignit pour sa vie. On lui ordonna donc de se distraire autant qu'il lui serait possible. Elle fit ce qu'elle put pour obéir; mais ses efforts furent inutiles, elle dut s'abandonner à la volonté de Dieu.

Elle avait alors pour directeur le P. Jacques Dinet, recteur du nouveau collège de Tours. Lui ayant parlé un jour du songe mystérieux qu'elle avait eu, elle fut bien étonnée de lui entendre dire qu'il n'y avait là rien d'impossible, et que le pays qui lui avait été montré était probablement le Canada. Elle n'avait jamais entendu parler de cette contrée, et il ne lui était encore point venu à l'esprit qu'elle dût contribuer à la conversion des infidèles autrement que par ses prières et par celles des autres. Cependant il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire, qui faisait dire à ses sœurs que Dieu avait certainement de grands desseins sur elle. Elle reçut vers le même temps une lettre du P. Joseph Poncet de la Rivière, Jé-

suite, qu'elle ne connaissait point, et qui n'avait pu être instruit par aucune voie humaine de ses dispositions en ce qui regarde le zèle du salut des âmes. Ce grand religieux, qui a été une des plus vives lumières de sa Compagnie, et dont la mémoire est en bénédiction dans les colonies françaises de l'Amérique, lui faisait part de sa vocation à la mission du Canada, et avait joint à sa lettre une relation de ce qui se passait en ce pays, avec un petit bourdon, comme pour l'inviter, par ce symbole, à entreprendre le voyage avec lui.

La mère de l'Incarnation avait alors pour directeur le P. Salain, de la Compagnie de Jésus, dont la direction était bien différente de celle que lui avaient donnée le P. de la Haye et dom Raymond de Saint-Bernard. Il avait pour principe qu'il fallait rejeter comme une illusion tout ce qui est extraordinaire. Aussi, dès qu'elle lui eut communiqué son dessein, il lui ferma la bouche en lui disant que c'étaient là de pures fantaisies, auxquelles il ne fallait faire nulle attention. A ces paroles, l'humble religieuse s'anéantit devant Dieu; mais elle lui protesta en même temps que

rien au
voix.

Cepe
Canada
divulgu
en parle
Elle ne
aux di
d'une m
autre c
pour le
désir d'
la crain
pêcha.
d'un au
vrit à l
P. de l
personn
fut qu'
desseins
ses bon
Quel
que dor
cien di
nada. C

rien au monde ne l'empêcherait d'obéir à sa voix.

Cependant, le dessein qu'elle avait d'aller au Canada, quoiqu'elle l'eût caché avec soin, fut divulgué tout à coup : plusieurs personnes lui en parlèrent, et d'autres même lui en écrivirent. Elle ne répondit aux lettres qu'elle reçut et aux discours qu'on lui tint sur ce sujet que d'une manière vague, ne laissant entrevoir rien autre chose, sinon qu'elle avait un grand zèle pour le salut des infidèles. Elle avait un vif désir d'écrire à ce sujet au P. de la Haye; mais la crainte qu'elle avait du P. Salain l'en empêcha. Sur ces entrefaites, elle reçut la visite d'un autre Jésuite, le P. de Lidel. Elle s'ouvrit à lui, et ce Père lui conseilla d'écrire au P. de la Haye, qui la connaissait mieux que personne. Elle le fit, et la réponse de ce Père fut qu'elle devait se disposer à accomplir les desseins de Dieu sur elle, et qu'il espérait que ses bons désirs s'exécuteraient.

Quelque temps auparavant, elle avait appris que dom Raymond de Saint-Bernard, son ancien directeur, songeait aussi à passer au Canada. Ce religieux, en effet, prenait des me-

sures pour cela avec les Jésuites; mais sa congrégation s'opposa à son pieux dessein. La mère de l'Incarnation lui écrivit, lorsqu'il regardait encore son voyage au Canada comme une chose certaine. Il n'entra pas d'abord dans ses vues; et ce ne fut qu'après avoir examiné mûrement la chose, que, reconnaissant le doigt de Dieu dans le dessein qu'elle lui proposait, il lui manda qu'il ne pouvait se dispenser de l'approuver. Il travailla ensuite à lui procurer les moyens de le mettre à exécution. Mais toutes les mesures qu'il prit à cet effet manquèrent. La mère de l'Incarnation, de son côté, se trouva en butte à toutes les contradictions imaginables. Ceux qui avaient paru favorables à son dessein le désapprouvèrent ouvertement. Sa supérieure elle-même se déclara contre elle, et alla jusqu'à lui dire que, si Dieu lui accordait ce qu'elle lui demandait avec ardeur, ce serait pour punir sa témérité. Elle vit donc ainsi tout le monde réuni contre elle; mais son grand cœur ne perdit point courage en cette conjoncture. Elle écrivit à dom Raymond, pour le consoler et le fortifier.

Elle recevait elle-même des lettres des mis-

sionnaire
dispositio
donner
Jeune, s
surer de
après lui
projet, il
sompston
des empl
de ses for
joie que
partir; c
lonté de
qu'on pr
Ursulines
mière su
deux an
entendit
bout de
naturel,
En effet,
l'accomp
venue, e
allons vo

sionnaires du Canada, qui, connaissant ses dispositions, l'encourageaient à ne pas abandonner une si belle entreprise. Le P. Le Jeune, supérieur de la mission, voulant s'assurer de sa vertu, lui écrivit deux lettres, où, après lui avoir exagéré les difficultés de son projet, il ajouta qu'il n'y avait qu'une présomption intolérable qui pût la faire aspirer à des emplois si élevés au-dessus de son sexe et de ses forces. Elle reçut ces lettres avec la même joie que si elles lui eussent annoncé l'ordre de partir; car elle ne cherchait en tout que la volonté de Dieu. Peu de temps après, elle eut avis qu'on prenait des mesures pour faire venir des Ursulines au Canada, et qu'elle était la première sur laquelle on avait jeté les yeux. Mais deux années s'écoulèrent encore, sans qu'elle entendit parler de rien. Elle apprit enfin, au bout de la seconde année, par un instinct surnaturel, que le temps de son départ approchait. En effet, l'heure marquée par le Seigneur pour l'accomplissement de ce grand dessein était venue, et il s'exécuta de la manière que nous allons voir.

CHAPITRE IV

La mère de l'Incarnation passe au Canada.

M^{me} de la Peltrie, dont la vie sera racontée ailleurs, ayant pris des mesures pour établir les Ursulines au Canada, désira avoir avec elle la mère de l'Incarnation. On lui représenta que l'archevêque de Tours n'y consentirait jamais, et qu'il valait mieux prendre des Ursulines de Paris. Mais M^{me} de la Peltrie persista dans son dessein, encouragée surtout par le P. de la Haye. Elle partit donc pour Tours avec des lettres pour l'archevêque, afin de le prier de donner à la mission du Canada la mère de l'Incarnation, avec une compagne. Elle y arriva le 19 février 1639, accompagnée de M. de Bernières, qui ne la quittait point. Ils allèrent d'abord trouver le P. Grandami, recteur du collège de Tours, et le prièrent d'aller seul chez l'archevêque, pour le préparer à la demande qu'on lui devait faire. Il y consentit ; et à peine eut-il exposé la chose au prélat, que

celui-ci
qu'on p
ment, n
veuille
dessein
en trou
pour po
les chos
dit d'a
rieure
Peltrie

Le P
à un s
intimer
tourna
que la
dans le
lique s
té, et
une se
pagner
dri jus
Peltrie
tion et
vantag

celui-ci, surpris et charmé au delà de tout ce qu'on peut dire, l'interrompit et s'écria : *Comment, mon cher Père ! est-il donc vrai que Dieu veuille bien avoir de mes filles pour un si pieux dessein ! Je ne suis pas digne de cette grâce : mais en trouvera-t-on qui soient assez courageuses pour passer les mers ?* Le Père lui ayant dit où les choses en étaient, Monseigneur de Tours lui dit d'aller de sa part commander à la supérieure des Ursulines de recevoir M^{me} de la Peltrie comme lui-même.

Le Père recteur, qui ne s'était pas attendu à un succès si prompt, courut au monastère intimer l'ordre dont il était chargé. Puis il retourna le même jour chez le prélat, et l'assura que la mère de l'Incarnation était toujours dans les mêmes sentiments ; que l'esprit apostolique s'était répandu dans toute la communauté, et qu'il n'y avait pas dans toute la maison une seule fille qui ne brûlât du désir d'accompagner M^{me} de la Peltrie. L'archevêque, attendri jusqu'aux larmes, répondit que M^{me} de la Peltrie pouvait prendre la mère de l'Incarnation et celle des religieuses qui lui plairait davantage. La difficulté fut de choisir parmi les

sœurs, car l'Esprit de Dieu semblait être descendu sur la communauté tout entière, et y avait renouvelé les merveilles des premiers jours de l'Église. Toutes voulaient partir : elles environnaient M^{me} de la Peltrie, embrassaient ses genoux, se jetaient à son cou, et, baignées de larmes, la suppliaient de les emmener avec elle. Il n'y avait de tranquille dans la maison que la mère de l'Incarnation, accoutumée depuis longtemps à ne voir en tout que la volonté de Dieu, et la sœur Marie de Saint-Bernard, qui n'avait pas moins d'envie que les autres d'aller au Canada, mais qui, plus timide, et se croyant indigne d'une aussi sublime vocation, n'osait faire aucune démarche. Or, ce furent précisément ces deux religieuses qui furent choisies.

L'élection faite, on se disposa à partir pour Paris. La mère de l'Incarnation n'avait rien dit de son dessein à sa famille, jusqu'à la veille du départ, ne croyant pas que rien dût l'arrêter de ce côté-là. Elle s'était trompée. A la première nouvelle de son voyage, celle de ses sœurs chez qui elle avait demeuré chercha par tous les moyens à l'empêcher de partir. Elle s'adressa

à l'inten-
qu'elle
sœur. E-
eut rece-
avec un-
sition d-
déclara-
son fils
était à
placer -
avis qu-
et lui en-
ter. Ma-
carnati-
difficul-
avec le
Dieu la
avec pa-
l'issue
désirs.

L'ar-
précau-
assure-
à la m-
messe

à l'intendant, à l'archevêque, à tous ceux qu'elle croyait avoir quelque pouvoir sur sa sœur. Enfin, voyant que tout était inutile, elle eut recours à la justice, et alla trouver sa sœur avec un notaire, à qui elle fit dresser une opposition dans les formes à son voyage. Elle lui déclara en outre qu'elle ne s'occuperait plus de son fils. Puis elle écrivit à cet enfant, qui était à Orléans, où le P. de la Haye l'avait fait placer pour achever ses études, lui donnant avis que sa mère devait passer par cette ville, et lui enseigna ce qu'il devait faire pour l'arrêter. Mais l'âme généreuse de la mère de l'Incarnation ne se laissait pas abattre par de telles difficultés : son courage grandissait au contraire avec les obstacles. Elle savait d'ailleurs que Dieu la voulait au Canada, et elle attendait avec patience le dénouement d'une affaire dont l'issue ne pouvait être que favorable à ses désirs.

L'archevêque de Tours, après avoir pris les précautions que la prudence conseillait pour assurer le sort des deux religieuses qu'il cédait à la mission du Canada, fit célébrer chez lui la messe en leur présence, ne pouvant la dire lui-

même à cause de son grand âge, et y communia avec elles. Il retint ensuite toute la petite troupe à diner, et fit une belle exhortation aux deux sœurs sur les devoirs qu'elles allaient avoir à remplir. Dès qu'il eut cessé de parler, la mère de l'Incarnation le pria de leur recommander le voyage qu'elles allaient faire, afin qu'elles eussent le mérite de l'obéissance. Il y consentit, et leur parla d'une manière si touchante, que tous les assistants en furent attendris. Il voulut ensuite que les quatre religieuses chantassent le psaume *In exitu* et le *Magnificat*, ce qu'elles firent à deux chœurs, avec beaucoup de dévotion. Puis, il leur donna sa bénédiction, et les congédia avec des paroles pleines de bonté. Les religieuses retournèrent alors au couvent prendre congé de leurs sœurs, et partirent le même jour, 22 février 1639.

Dès que le jeune Martin sut que sa mère était à Orléans, il l'alla trouver à l'hôtel où elle était descendue, et, feignant d'ignorer son dessein, il lui témoigna sa surprise de la voir dans un hôtel, et lui demanda où elle allait. « A Paris, » lui dit-elle. — Mais n'irez-vous pas plus « loin? — Peut-être jusqu'en Normandie. »

Son fi
quer,
sa tan
bonne
attribu
les ser
le lut,
« que
« des
« Il y
« qui
« tem
« —
« pri
« l'av
« de
« vou
« de
« de
« cor
« fils
et l'a
coup
papier
sans

Son fils, voyant qu'elle ne voulait pas s'expliquer, tira de sa poche et lui remit la lettre que sa tante lui avait écrite, et la révocation en bonne forme d'une pension qu'elle lui avait attribuée sur tous ses biens, pour reconnaître les services de sa mère. Celle-ci prit le papier, le lut, et levant les yeux au ciel, s'écria : « Oh !
« que le démon a d'artifices pour traverser le
« dessein de Dieu ! » Puis, regardant son fils :
« Il y a huit ans, lui dit-elle, que je vous ai
« quitté pour me donner à Dieu : depuis ce
« temps vous a-t-il manqué quelque chose ?
« — Non, répondit l'enfant. — Eh bien ! re-
« prit-elle, le passé doit vous répondre de
« l'avenir. Quand je vous quittai pour l'amour
« de Celui qui m'en avait donné l'ordre, je
« vous donnai à lui, et le priai de vous servir
« de père. Vous voyez qu'il a été au delà même
« de nos espérances. Il continuera comme il a
« commencé. Montrez-vous seulement un digne
« fils du meilleur des pères... » Ces paroles,
et l'air dont elle les dit, changèrent tout d'un
coup les dispositions de son fils. Il brûla les
papiers qu'on lui avait envoyés, et s'abandonna
sans réserve à la divine Providence. Cet acte

fut pour lui dans la suite une source intarissable de grâces.

Une autre épreuve qui ne lui fut pas moins sensible l'attendait à Paris. Son fils, ayant témoigné au P. de la Haye le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, on le fit venir à Paris pour l'examiner. Mais on crut qu'il ne convenait point au but de la Compagnie, et on le renvoya, en cherchant toutefois à adoucir dans la forme ce que ce refus pouvait avoir de pénible pour sa mère. Il entra quelque temps après dans la congrégation de Saint-Maur, et il s'y distingua par son mérite et sa sainteté. La mère de l'Incarnation partit de Paris au commencement d'avril, et le 4 mai 1639 elle s'embarqua pour le Canada. Elles étaient six en tout, trois Ursulines, et trois religieuses Hospitalières. « Lorsque je mis le pied dans la chaloupe, écrit-elle, il me sembla entrer au paradis, puisque je commençais à risquer ma vie pour l'amour de Celui qui me l'a donnée. »

Le voyage dura trois mois, et ne fut pas sans danger. Ils rencontrèrent un énorme bloc de glace, détaché des glaciers de la mer du Nord, et qui semblait une ville flottante. Le naufrage

paraiss
séricor
des mis
solution
comme
lant me
habits,
ver la
un vo
quipag
tion m
voyage
leurs r

Elles
1639.
sortir
elles é
au ser
où l'o
au lie
bientô
zèle. C
petites
maison
nation

paraissait inévitable. Tout le monde criait miséricorde, et le P. Vimond, supérieur général des missions du Canada, avait déjà donné l'absolution générale. M^{me} de la Peltrie se tenait comme collée à la mère de l'Incarnation, voulant mourir avec elle ; et celle-ci arrangeait ses habits, ne pensant en cette extrémité qu'à sauver la pudeur. Enfin, le P. Vimond ayant fait un vœu à la sainte Vierge, au nom de tout l'équipage, le vaisseau fut sauvé par une protection miraculeuse de Dieu. Pendant tout le voyage, les religieuses gardèrent exactement leurs règles.

Elles arrivèrent enfin à Québec, le 1^{er} août 1639. La première chose qu'elles firent, au sortir du vaisseau, fut de baiser cette terre, où elles étaient venues pour consommer leur vie au service de Dieu. On les conduisit à l'église, où l'on chanta le *Te Deum*; puis on les mena au lieu qui leur était destiné. Elles eurent bientôt occasion d'exercer leur charité et leur zèle. Car la petite vérole s'étant mise parmi les petites sauvages qu'on leur avait confiées, la maison devint un hôpital. La mère de l'Incarnation reconnut très-bien le pays qui lui avait

été montré dans le songe mystérieux où Dieu lui avait donné les premiers germes de sa vocation pour le Canada. Malgré le zèle de ces ferventes religieuses, l'incommodité du logement, leur petit nombre, la saleté et la mauvaise odeur des sauvages, les auraient bientôt fait succomber, si on ne leur avait donné un logement plus spacieux, et s'il ne leur fût venu du secours de France. Les lettres de la mère de l'Incarnation excitèrent dans les maisons de Paris et de Tours une si grande ardeur, qu'en peu de temps il y eut à Québec une communauté assez nombreuse, dont elle fut élue supérieure. Au reste, pour enflammer le zèle des Ursulines de France, elle ne chercha point à dissimuler les difficultés de la mission qu'elle leur proposait. Elle savait par sa propre expérience que ce qui tente une âme religieuse, c'est surtout les croix, les périls et la souffrance. C'était là aussi l'appât qu'elle leur offrait pour les attirer au Canada.

Cependant, le premier renfort qu'on reçut de France fit retomber les pauvres religieuses dans le premier inconvénient qu'on avait évité d'abord. Le local, en effet, devint trop étroit,

et l'on ne comprenait pas comment elles pouvaient vivre ainsi les unes sur les autres, pêle-mêle avec les filles sauvages, qui les empoisonnaient par leur infection. La supérieure de cette petite communauté naissante trouva l'occasion de montrer sa prudence et sa sagesse. Les religieuses qu'on lui avait envoyées de France, quoiqu'elles fussent toutes Ursulines, appartenaient à deux congrégations différentes, de sorte qu'elles se distinguaient non-seulement par quelques points de la règle, mais encore par l'habit. Il fallut toute l'habileté et toute la discrétion de la mère de l'Incarnation pour éviter les chocs et les divisions que ces différences devaient naturellement produire, pour soumettre à une règle et à un costume uniques toutes les religieuses, et établir ainsi cette uniformité sans laquelle aucune communauté religieuse ne peut subsister. Rien ne peut donner l'idée de la vie fervente de ces saintes filles, qui rappelaient les merveilles de la Thébaïde. On respirait d'ailleurs dans tout le pays cet air de sainteté qui accompagne les Églises naissantes; et la mère de l'Incarnation disait qu'il n'était pas possible de ne point as-

pirer à une éminente perfection, lorsqu'on avait pour guides des saints qui retraçaient sur la terre la vie des apôtres.

CHAPITRE V

Des épreuves auxquelles la mère de l'Incarnation fut soumise.

Il semble que la servante de Dieu n'avait plus rien à désirer, puisqu'elle avait touché le but où tendaient depuis longtemps toutes ses espérances. Mais le but n'est pas sur la terre, et on n'y arrive que par les souffrances. Aussi Dieu ne les épargna point à cette âme privilégiée. Elles lui arrivèrent de tous côtés, et de la part de Dieu, et de la part des hommes. Elle devint suspecte à la communauté de Tours, à cause de la réunion des deux congrégations de son ordre. Son directeur s'indisposa contre elle. M^{me} de la Peltrie la quitta, et elle écrit elle-même à son ancienne supérieure que sa vie n'était qu'un tissu de croix, d'humiliations et

de mépris. Elle regardait en partie ces peines comme une suite de l'offre qu'elle avait faite à Dieu , de souffrir pour son fils , dans un temps où l'état de son âme donnait des inquiétudes , et pour une nièce qu'elle sut être dans un grand danger de se perdre , et qui depuis prit la place et le nom de sa tante dans le monastère des Ursulines, où elle mourut saintement. C'est à cette époque qu'elle écrivit une confession générale de tous les péchés de sa vie , qui montre bien la délicatesse de sa conscience : car aucune des fautes qu'elle s'y reproche ne dépasse les limites d'un léger péché véniel ; et cependant la vue de ses péchés était sans cesse présente à son esprit , et la jetait en des angoisses inexprimables.

A ces souffrances intérieures vinrent s'ajouter celles qu'elle ressentit à l'occasion de son fils. Dès qu'il se vit refusé par les Jésuites , il ne pensa plus qu'à son plaisir et à se pousser dans le monde. La servante de Dieu en fut instruite ; et à force de prières elle obtint de Dieu sa conversion. Dès qu'il eut fait profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, il s'établit entre lui et sa mère un com-

merce de lettres, qu'on ne peut lire sans être porté à la pratique de ce qu'il y a de plus grand dans la religion. On y trouve, avec tous les sentiments que peut inspirer la piété la plus tendre et la plus élevée, une connaissance intime des mystères de la foi, qu'elle n'avait pu puiser que dans ses entretiens familiers avec Dieu. Aussi les jansénistes, voyant en elle une femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, s'efforcèrent de l'attirer à leur parti. Mais sa vertu était trop bien établie sur le fondement de l'humilité et de la véritable abnégation, pour se laisser prendre au piège qu'on lui tendait. Pour couper court aux instances qu'on lui fit sur cela, elle ne fit point de réponse aux lettres qu'on lui en écrivit.

Cependant les six années de sa supériorité étant écoulées; elle sortit de charge, et elle commença à goûter le plaisir que les saints trouvent dans la dépendance. Vers le même temps, le Père J. Lalemant fut nommé supérieur des missions, et la servante de Dieu connut par inspiration que c'était là celui que Dieu lui avait destiné pour l'aider à consommer le grand ouvrage de sa sanctification, et pour

achever d'établir dans sa congrégation naissante une forme de vie réglée et durable. C'est en effet par là qu'il commença l'exercice de sa charge, qui, outre le soin des missions, le mettait encore à la tête de cette nouvelle Église. La mère de l'Incarnation se sentit fortement inspirée de s'engager par un vœu à chercher toujours la plus grande gloire de Dieu, et à faire tout ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Elle s'en ouvrit au Père Lalemant, son nouveau directeur, lequel, après avoir recommandé l'affaire à Dieu, lui permit de suivre son attrait. C'est là assurément un des témoignages les plus certains de la sainteté de cette femme extraordinaire. Car le Père Lalemant était très-expérimenté dans la conduite des âmes, et ce vœu supposant un degré sublime de perfection, il ne le lui eût pas laissé faire s'il ne l'eût crue capable de le remplir. La mère de l'Incarnation sentait encore parfois cette révolte des passions, fruit du péché originel; et c'était là ce qui l'empêchait de jouir d'une paix parfaite. Elle eut la pensée de s'adresser à la sainte Vierge, et à l'instant elle se trouva soulagée. Elle apprit quelque temps après qu'au moment même où

elle avait été délivrée de toutes ses peines, sa nièce, dont nous avons déjà parlé, et qui avait tant de part à ses souffrances, avait pris le voile chez les Ursulines de Tours.

Elle eut bientôt à souffrir de grandes croix à cause de la persécution des Iroquois. Les Pères de Brebœuf et Lalemant, ce dernier était le neveu de son directeur, furent brûlés, les Pères Garnier et Daniel massacrés, et tous les missionnaires des Hurons, avec le reste de ces pauvres néophytes, contraints de se réfugier à Québec. Les Pères qui avaient échappé au fer ou au feu des Iroquois avaient plus souffert que ceux qui étaient morts. Pour secourir et consoler ces pauvres sauvages que la persécution avait contraints de fuir, la servante de Dieu étudia la langue des Hurons; car jusque-là elle ne s'était appliquée qu'à celles des Algonkins et des Montagnais. Quelque temps après, le feu prit la nuit au couvent des Ursulines; et comme il n'est presque pas possible dans ces pays-là d'arrêter les incendies, à cause de la nature du bois dont on se sert pour les bâtiments, on ne put rien sauver. La mère de l'Incarnation sortit la dernière, accompagnée

seu
qui
visi
flan
les
com
feu
elle
sais
trib
c'ét
tate
d'e
de g
hos
eux
rec
fait
me
rep
pér
vou
cip
nat
ava

seulement d'une sœur qui ne voulut point la quitter : et ce ne fut que par une protection visible de Dieu qu'elles purent échapper aux flammes. L'incendie terminé, il s'éleva entre les religieuses un combat de charité : car, comme elles avaient été surprises la nuit par le feu, elles n'avaient rien pu emporter avec elles, et se trouvaient presque nues dans une saison très-rigoureuse. Il s'agissait de distribuer le peu de vêtements qui restaient ; et c'était à qui les cèderait aux autres. Les spectateurs étaient émus jusqu'aux larmes, et l'un d'eux se mit à crier : *Voilà de grandes folles ou de grandes saintes*. Les Jésuites et les religieuses hospitalières vinrent à leur secours. Les pauvres eux-mêmes voulurent y contribuer, tant la reconnaissance pour le bien qu'elles avaient fait était sincère et profonde. Plusieurs de leurs meilleurs amis conseillèrent aux Ursulines de repasser en France, et de ne pas s'exposer à périr de misère au Canada. Mais aucune n'y voulut consentir. Le couvent fut rebâti, principalement par les soins de la mère de l'Incarnation ; et quoique tout lui manquât, l'ouvrage avança si rapidement, que les ouvriers eux-

mêmes ne pouvaient s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de miraculeux.

CHAPITRE VI

Les dernières années de la mère de l'Incarnation. — Sa maladie et sa mort.

La mère de l'Incarnation fut élue pour la seconde fois supérieure de son monastère : et c'est à partir de cette époque que Dieu l'éleva jusqu'au plus haut degré de la vie mystique, et en fit comme une victime immolée continuellement à sa gloire. L'an 1664, elle fit une grande maladie que Dieu lui avait annoncée d'avance en un songe, où elle vit Notre-Seigneur attaché à la croix, et tout couvert de plaies. Sa maladie se compliquait d'un mal de foie et de coliques néphrétiques. Il se forma des pierres dans les reins, qui lui causèrent d'étranges douleurs. Les médecins voulurent essayer de les lui tirer, mais la seule pensée qu'on voulait mettre la main sur elle la fit frémir. Elle eut recours à la sainte Vierge : elle

lui fi
insta
un ce
autre
Ce
ladi
man
la ma
Elle
profi
« Je
« me
« s'a
« mé
« l'ac
« ôte
ses se
à auc
affair
prod
tionn
liter
soixa
elle
force

lui fit la prière de saint Bernard ; et au même instant il lui tomba une pierre grosse comme un œuf de pigeon , qui fut suivie de plusieurs autres plus petites.

Cependant la servante de Dieu , que ses maladies avaient considérablement épuisée , demandait à être déchargée du gouvernement de la maison ; mais on n'y voulut point consentir. Elle se soumit donc , et ne songea plus qu'à profiter des souffrances que le Ciel lui envoyait. « Je ne puis , écrivait-elle à son fils , me remettre de ma longue maladie ; mais la nature s'apprivoise aux souffrances. J'y ressens même de l'attachement ; et j'ai peur que mes lâchetés n'obligent la divine Bonté de me les ôter, ou du moins de les modérer. » Malgré ses souffrances continuelles , elle ne manquait à aucun point de la règle. Elle faisait toutes les affaires de son couvent , écrivait un nombre prodigieux de lettres , transcrivait de gros dictionnaires en langues sauvages , pour en faciliter l'étude à ses filles. En un mot , à l'âge de soixante-dix ans , et dans un corps tout brisé , elle faisait ce qui paraissait au-dessus des forces de la santé la plus robuste. Les délices

spirituelles dont le Seigneur l'avait comblée furent interrompues par une grande frayeur des jugements de Dieu. Elle supporta cette épreuve avec patience et humilité, comme elle avait fait de toutes les autres.

Elle perdit M^{me} de la Peltrie, et cette perte fut on ne peut plus sensible pour elle. Mais Dieu ne voulut pas la laisser longtemps après elle sur cette terre. Trois mois après la mort de cette sainte amie, elle fut attaquée de la maladie qui devait terminer son exil. Sur son lit de douleur, elle fut un objet d'admiration pour tous ceux qui pouvaient la voir. Elle reçut les sacrements avec une ferveur angélique. La communauté tout entière se mit en prière, afin de faire violence au Ciel pour la conservation d'une vie qui leur était si précieuse. Le P. Lalemant, se tournant vers la malade, lui ordonna de se joindre à ses filles, pour demander à Dieu sa guérison : elle fut quelque temps comme interdite. Puis, levant les mains et les yeux vers le ciel : « Je crois, dit-elle, que j'en mourrai ; toutefois, si c'est la volonté de Dieu que je vive encore, j'en suis contente. — C'est bon, ma Mère, reprit son confesseur,

mais
notre
vous
obéir
intér
si vo
petite
peine
instan
peu d
hors
Te D
revin
maiso
La
joie p
elle s
dredi
supér
quelq
tume
des do
deux
des o
malad

mais ce n'est pas assez : il faut vous mettre de notre côté, et faire tout votre possible pour vous conserver à votre communauté. » Il fallut obéir : la malade, fermant les yeux à ses propres intérêts, dit d'une voix distincte : « Mon Dieu, si vous jugez que je sois encore utile à cette petite communauté, je ne refuse point la peine : que votre volonté soit faite. » Au même instant, on s'aperçut qu'elle était mieux, et peu de temps après les médecins la déclarèrent hors de danger. On courut à l'église chanter le *Te Deum* : la malade y assista, et ses forces revinrent si bien, qu'elle allait aisément par la maison à l'aide de deux bâtons.

La nouvelle de sa convalescence fut une joie pour le pays tout entier. Tout le carême elle se porta assez bien, mais le soir du Vendredi saint, elle fut obligé de déclarer à la supérieure, car elle était sortie de charge quelque temps avant sa maladie, que les deux tumeurs qu'elle avait aux côtés lui causaient des douleurs extraordinaires. Le médecin trouva deux abcès formés, et y fit à plusieurs reprises des ouvertures très-douloureuses, mais que la malade supporta avec une admirable patience.

Un jour, néanmoins, qu'on mettait dans ses plaies le fer et le feu, elle parut frémir un peu, et cette sensibilité lui causa tant de confusion, qu'elle en fit une satisfaction publique, comme d'un scandale. Le huitième jour de la maladie, on l'avertit qu'il n'y avait plus d'espoir. Dès ce moment, elle parut prendre possession du ciel. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une douce contemplation. La supérieure la fit ressouvenir de son fils. Elle s'attendrit, et dit qu'au ciel, où elle espérait aller, elle l'aurait toujours dans le cœur. Elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une parfaite présence d'esprit; mais elle n'avait plus cet empressement d'aller s'unir à Dieu qu'elle avait montré trois mois auparavant. Elle ne voulait plus que l'accomplissement de sa volonté, et elle demeura jusqu'à la fin dans la disposition d'une victime qui attend le moment de son sacrifice.

Comme elle n'avait eu, depuis le commencement de sa vocation au Canada, qu'un seul désir, celui de procurer aux sauvages la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, elle demanda instamment à Dieu qu'il lui donnât pour purga-

toir
bar
fit
mai
et
fera
quin
elle
que
des
elle
« pu
Se s
enco
dire
dans
pend
la pa
tend
tena
sœur
refer
joie
pein
éclat

toire d'aller, après sa mort, exciter les nations barbares à embrasser la foi. Notre-Seigneur lui fit connaître que sa prière lui était agréable, mais que son purgatoire finirait avec ses jours, et qu'il consisterait dans le sacrifice qu'elle ferait de sa vie pour le salut des sauvages. Les quinze derniers jours qu'elle vécut, en effet, elle ne fut occupée que de ce sacrifice : de sorte que, ses religieuses la priant de leur faire part des mérites qu'elle amassait par sa patience, elle leur répondit : « Je n'ai plus rien dont je puisse disposer, tout est pour les sauvages. » Se sentant à l'extrémité, elle demanda à voir encore une fois ses petits sauvages, pour leur dire un dernier adieu, et, vers midi, elle entra dans une douce agonie. Elle ne perdit point cependant connaissance, mais seulement l'ouïe et la parole. Au bout de quelque temps, elle baisa tendrement son crucifix, ouvrit les yeux, qu'elle tenait fermés depuis longtemps, regarda ses sœurs comme pour prendre congé d'elles, les referma, jeta deux petits soupirs et expira. La joie qu'elle avait eue en mourant demeura peinte sur son visage, et fut accompagnée d'un éclat de beauté si vif, qu'il semblait que l'âme

communiquait au corps la gloire dont elle jouissait. Cette vue calma la douleur des religieuses. Celles qui l'ensevelirent furent grandement étonnées de lui trouver tout le corps ulcéré et écorché jusqu'aux os. Tout ce qui avait été à son usage fut enlevé en un instant, et celles qui ne purent y avoir part, tâchèrent de se dédommager en lui faisant toucher leurs chapelets et leurs médailles; en quoi il fallut aussi contenter la dévotion des personnes du dehors.

La mère de l'Incarnation était d'une taille haute, d'un port grave et majestueux, que tempérerait une douceur humble et modeste. Lorsqu'elle était encore dans le monde, tout son air avait quelque chose de si grand, qu'on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer. Ses traits étaient réguliers, mais c'était une beauté mâle, qui laissait voir toute la grandeur de son âme. Elle était forte et bien constituée, d'une humeur très-agréable; et, quoique la présence continuelle de Dieu lui donnât quelque chose de céleste, qui imprimait le respect, on ne se sentait jamais embarrassé avec elle.

SCÈ

De

La
vait
venu
celle-
longt
l'avis
que
1^{er} a
bailli

VIE

DE LA

SŒUR ÉTIENNETTE GUYOT

DITE DE SAINTE-CATHERINE

RELIGIEUSE URSULINE DE BEAUNE

CHAPITRE I

De son enfance et des grâces dont Dieu la prévint.

La sœur Étiennette de Sainte-Catherine pouvait bien dire que Notre-Seigneur s'était souvenu d'elle dès le sein de sa mère, puisque celle-ci, pendant qu'elle la portait, fut traitée longtemps comme hydropique, et prit, d'après l'avis des médecins, tant de remèdes violents, que son fruit en devait périr. Elle naquit le 1^{er} août 1626. Son père était procureur au bailliage d'Autun, et très-honnête homme. Il

donnait souvent de son bien pour accorder ses parties, et les empêcher de plaider. Dès qu'elle eut la connaissance du bien, elle s'appliqua à faire toutes ses actions pour la gloire de Dieu. Ses entretiens étaient pieux, et tout ce qu'elle demandait et donnait, c'était pour l'amour de Notre-Seigneur. Elle acquit un si grand pouvoir sur ses yeux, qu'elle les avait toujours baissés, sans jamais regarder personne en face. Son innocence était telle, qu'elle ne connaissait pas même le mal, et elle conserva toute sa vie cette heureuse ignorance.

A l'âge de cinq à six ans, ayant obtenu de sa mère la permission d'aller à la première messe, elle n'y manqua plus dans la suite. Sa piété n'étant pas encore satisfaite, elle se retirait dans un coin de la maison, au retour de l'église, et elle y prolongeait ses dévotions, souvent avec une grande abondance de larmes. Quand on lui demandait pourquoi elle pleurait tant, elle répondait : « C'est qu'on m'a dit que l'on offensait Dieu. Je ne sais comment cela se fait : pour moi, j'aimerais mieux être battue, et que Dieu ne fût point offensé. » Elle restait ainsi en prières jusqu'à ce qu'il fût temps de

lever l
éveille
et réci
des se
qu'elle
dit de
d'elle
lement
pour l
tion c
vent d
tablea
mand
fais ri
cité. J
cœur,
Dieu.

Ay
oncle
lui. R
cela e
la lib
passa
ger a
bué s

lever les autres petits enfants. Elle allait les éveiller, leur faisait faire le signe de la croix et réciter leurs prières. Elle aimait à s'occuper des services les plus bas. Un jour, pendant qu'elle balayait, elle entendit une voix qui lui dit de prendre courage, et que Dieu ferait d'elle quelque chose de grand. Elle en fut tellement effrayée, qu'elle courut trouver sa mère, pour lui dire ce qu'elle avait entendu. Sa dévotion croissait de jour en jour : elle restait souvent deux heures de suite immobile devant un tableau de la sainte Trinité. Comme on lui demandait un jour ce qu'elle y faisait : « Je ne fais rien que brûler, répondit-elle avec simplicité. Je sens un grand feu s'allumer dans mon cœur, et je le sens bien davantage quand je prie Dieu. »

Ayant perdu son père et sa mère, un de ses oncles, qui l'aimait tendrement, la prit chez lui. Elle y eut beaucoup à souffrir, mais malgré cela elle était heureuse, parce qu'on lui laissait la liberté de faire l'aumône aux pauvres. Elle passait quelquefois des jours entiers sans manger autre chose que du pain, leur ayant distribué sa nourriture. Une fois, comme elle por-

taut, par l'ordre de sa tante, une aumône secrète chez un pauvre, elle n'y trouva qu'un libertin, qui lui adressa plusieurs paroles inconvenantes. Mais Dieu vint à son secours, car elle se sentit prendre par le milieu du corps, et se trouva transportée en un moment à sept ou huit pas loin de cette maison, sans savoir qui l'en avait retirée. Dieu, qui aime tant l'innocence, se plaisait à prévenir de ses faveurs cette aimable enfant ; et plus d'une fois il multiplia entre ses mains le pain, l'argent ou les autres choses qu'elle donnait ; de telle sorte que ses parents l'établirent comme la petite économe de leur maison.

L'obéissance ne lui coûta jamais, si ce n'est une seule fois, que sa tante l'ayant envoyée en un village dépourvu d'église, elle se mit à pleurer si amèrement, que l'on fut obligé de la reconduire à la ville. Sa tante, en la voyant, lui dit : « Comment ! vous voulez être religieuse ? quand vous le serez, il ne faudra plus avoir de volonté. » Elle comprit si bien la justesse de cette observation, qu'elle se jeta aux pieds de sa tante, et la supplia de la renvoyer à la campagne ; et elle y demeura tout l'hiver sans

aucune
la ville
était, n
charge
long t
qu'il l

Quo
raison
partie
au plu
dont e
au fre
peur
rême,
qu'ell
croix.
instru
Jésuit
qu'ell
flam
un si
pouv
comm
senta
gnati

aucune inquiétude. Comme elle s'en revenait à la ville, un chariot chargé de blé, sur lequel elle était, renversa, et elle faillit être étouffée sous la charge. On l'en retira néanmoins après un assez long temps, ayant son chapelet à la main, sans qu'il lui fût arrivé aucun mal.

Quoiqu'elle n'eût jamais entendu parler d'oraison mentale, elle y consacrait cependant une partie de la nuit, au milieu d'une cour, même au plus fort de l'hiver; car les saintes ardeurs dont elle était embrasée la rendaient insensible au froid; puis elle se retirait doucement, de peur d'être aperçue. Tous les vendredis de carême, elle réunissait plusieurs petites filles, qu'elle menait prier et chanter devant une croix. Elle leur donnait ensuite d'excellentes instructions, qu'elle avait apprises des Pères Jésuites : elle était tellement pénétrée de ce qu'elle disait, que son visage en était tout enflammé; et tous ces enfants l'écoutaient dans un silence qui étonnait les passants. Elle ne pouvait souffrir la vue du péché, et si l'on commettait quelque mal en sa présence, elle se sentait à l'instant transportée de zèle et d'indignation; puis, l'abattement succédant à cette

sainte colère, elle paraissait comme morte. On la conduisit une fois dans une salle de bal. Mais, à peine y eut-elle mis le pied, qu'elle fut saisie d'une sorte de frayeur surnaturelle et d'un tremblement si violent, que tous les assistants en furent surpris. Ce fut bien autre chose encore quand les danseurs parurent, car elle se mit alors à pousser des cris si épouvantables, que tous en furent effrayés. Sur quoi un homme en colère la prit par le bras, et la jeta hors de la salle avec une telle force, qu'on craignit un instant qu'il ne l'eût tuée; mais, en la cherchant, on la trouva au coin d'une galerie, priant Dieu, sans qu'elle portât aucune trace de contusion. Cette opposition si précoce au monde et à ses plaisirs, et qui chez un enfant de son âge ne pouvait être que l'effet d'une grâce toute spéciale, la faisait surnommer la petite sainte.

Les Pères Jésuites prenaient plaisir à l'instruire des vérités de la foi, et son âme pure était insatiable du pain de la parole de Dieu. Déjà, quand elle priait, son esprit était suspendu, et ses sens privés de leurs opérations : ce qui fut remarqué une fois par ses petites com-

pagnes
la cro
l'empo
deux h

Le
accord
pa enc
bonne
n'ome
en ign
précéd
illumi
inond
angéli

Une
célest
Elle e
poir,
choses
que s
état, e
geait
la cr
quelq
forme

pagnes, lesquelles en furent si effrayées, que, la croyant morte, elles coururent le dire. On l'emporta sur un lit, où elle demeura plus de deux heures en extase.

Le P. Notaire, Jésuite, son confesseur, lui accorda la sainte communion, quoiqu'elle n'eût pas encore l'âge requis pour cela, à cause de ses bonnes dispositions. Il disait que déjà elle n'omettait en matière de vertu que ce qu'elle en ignorait. Elle ne se coucha point la nuit qui précéda sa première communion, et son visage, illuminé par le reflet des pieux sentiments qui inondaient son âme, brillait d'une beauté tout angélique.

Une fois qu'elle fut fortifiée de cet aliment céleste, Dieu permit au démon de l'attaquer. Elle eut à lutter contre des pensées de désespoir, s'imaginant que Dieu lui demandait des choses qu'elle ne connaissait point, et craignant que son ignorance ne fût coupable. Dans cet état, elle recourait à la sainte Trinité, s'aspergeait d'eau bénite, et se munissait du signe de la croix. Le malin esprit s'approchait d'elle quelquefois d'une manière visible, et sous des formes hideuses. Sa tante l'aperçut une fois

sous la forme d'un horrible chien, qui passa entre elle et sa nièce, laquelle le chassa avec de l'eau bénite, dont elle portait toujours sur elle à cet effet.

CHAPITRE II

De son noviciat chez les Ursulines de Beaune.

Étiennette, pressée du désir d'être religieuse, rencontra, comme il arrive presque toujours en ces circonstances, de grandes difficultés dans sa famille. Ayant enfin obtenu le consentement qu'elle avait longtemps sollicité en vain, elle entra chez les Ursulines de Beaune, à l'âge de quinze ans, le dimanche des Rameaux, l'an 1641, pour y moissonner les palmes qui croissent autour de la croix du Seigneur. Dès le jour de son entrée, elle suivit la règle en tous ses points, comme si elle eût passé toute sa vie au couvent. Elle saluait le saint Sacrement par mille génuflexions chaque jour. Elle ne trouvait rien de difficile, et elle faisait toutes ses actions pour honorer l'enfance de Notre-

Seigneur
grande
solu d
et l'hu
commu
grande
qui pa
et dan
l'enten
Jésus,
votre
avez a
sur vo
prie,
résisté
prit u
qu'elle
voyez
Enfan
clinan
s'anéa
« Abi
ne me
une le
vous

Seigneur. Se jugeant indigne de souffrir de grandes choses comme les saints, elle avait résolu de se faire petite, afin d'imiter la modestie et l'humilité de Jésus, lequel de son côté lui communiquait de la grâce de ses mystères une grande innocence et une admirable simplicité, qui paraissait dans toutes ses manières d'agir et dans ses colloques avec Jésus enfant. On l'entendit une fois qui lui disait : « Saint Enfant Jésus, j'ai mis aujourd'hui une couronne sur votre tête et un sceptre en votre main. Vous avez aujourd'hui remporté une grande victoire sur vos ennemis et les miens. Dites, je vous prie, si vous ne me saurez pas gré d'avoir résisté à leurs suggestions impies. » Puis, elle prit une image en relief de ce saint Enfant, qu'elle caressa. Et se tournant un peu : « Vous voyez, mon saint Ange, dit-elle, que ce divin Enfant ne me répond rien. » Après quoi, s'inclinant profondément, comme si elle eût voulu s'anéantir, elle dit dans un violent transport : « Abîme d'amour ! je suis heureuse que vous ne me disiez rien : vous me voulez donner une leçon par votre silence ; bénissez-moi, je vous en prie. »

Lorsque le temps de prendre l'habit fut arrivé pour elle, la plupart des sœurs étaient d'avis qu'on ne la reçût point, parce qu'elle était d'une santé très-faible. Elle alla donc se jeter au pied d'une image de la sainte Vierge, et lui dit : « Je ne vous quitterai pas que vous n'ayez changé le cœur de notre Mère et de toutes nos sœurs à mon égard. » Cependant son renvoi fut décidé. Cette nouvelle la jeta dans une désolation profonde; et rencontrant la supérieure, accompagnée de cinq ou six anciennes, elle se mit à genoux, et leur dit ces paroles entrecoupées de sanglots : « Chères mères, ayez pitié de moi ; recevez-moi comme vous recevriez un pauvre de Jésus-Christ, et en qualité de sœur converse ou de tourière. Ne me nourrissez pas comme les autres religieuses, ne me donnez que des restes, et faites du pain à part pour moi, je me trouverai encore trop heureuse. Pourvu que vous me fassiez la grâce d'être avec vous le reste de mes jours, il me suffit. » Les religieuses, touchées de son humilité, remirent son affaire en délibération ; mais la majorité lui était encore contraire. Pendant ce temps-là, prosternée aux pieds de sa chère

avoca
glots
n'ai p
à voi
ont p
nour
Elle
dit u
et qu
entra
vous
Daig
mère
d'un
ma p
faut
vie.
« Mo
de t
rait
Le
résol
et il
trois
qu'e

avocate, elle lui disait avec beaucoup de sanglots : « Hélas ! ayez compassion de moi , je n'ai personne à qui recourir qu'à votre Fils et à vous. Je vous conjure par les entrailles qui ont porté Jésus-Christ , et par le sein qui l'a nourri, de me garder en votre sainte maison. » Elle assura que dans sa désolation elle entendit une voix qui semblait sortir de l'image, et qui dit : « Mon Fils , je vous supplie par les entrailles qui vous ont porté , et par le sein qui vous a nourri, d'avoir pitié de cette orpheline. Daignez lui tenir lieu de père , et moi je serai sa mère. » Puis une autre voix , semblable à celle d'un petit enfant , répondit : « Je la prends sous ma protection ; servez-lui de mère ; il nous la faut assister jusqu'au dernier moment de sa vie. » Après quoi la première voix lui dit : « Mon Fils a touché le cœur de ta supérieure et de tes sœurs. » Elle comprit alors qu'elle serait reçue ; et ses larmes tarirent.

Le chapitre étant toujours partagé, il y fut résolu qu'on prendrait les suffrages en secret ; et il arriva que toutes les voix , à l'exception de trois , furent pour elle. Quand on lui annonça qu'elle était reçue , elle ne savait que dire ni

que faire pour exprimer sa joie, et elle fit paraître autant de reconnaissance qu'aurait pu faire un pauvre qu'on aurait tiré de la dernière misère pour l'élever à la première dignité du monde. Elle demanda la permission de remercier toute la communauté, et elle le fit avec une humilité qui ravit tout le monde; puis elle se donna la discipline en public, avec une ardeur qui excédait ses forces. Elle passa la nuit qui précéda sa vêtue en oraison, dans le noviciat, jusqu'à minuit; puis elle se rendit à l'église pour prier devant le saint Sacrement. Elle aperçut alors, sur l'autel de Notre-Dame, un petit enfant emmailloté, tout éclatant de lumière. Craignant que ce ne fût une illusion, elle retourna au noviciat pour y continuer ses prières le reste de la nuit.

Dès qu'elle eut été revêtue du saint habit de novice, elle tendit vers la perfection avec plus d'ardeur encore. Elle pria la supérieure de ne rien accorder de ce qu'on lui demanderait en sa faveur, ayant expérimenté, disait-elle, que dans les délaissements Dieu l'avait toujours protégée comme un bon père. On mit son obéissance aux plus dures épreuves : on la

priva
plus
trava
penda
dire u
tait,
se pla
quitta
cœur

La
la per
inspir
table.
la glo
tiers
comp
novic
le jou
mon
quefo
parat
l'état
de v
jeter
les p

priva, des mois entiers, de ses dévotions les plus chères, la tenant occupée tout le jour au travail ; mais son âme ne se troubla point, et pendant tout ce temps elle ne demanda pas à dire un seul *Ave Maria*. Lorsqu'on lui permettait, le soir, bien tard, de prier Dieu, elle ne se plaignait point de sa lassitude, mais elle quittait tout à l'instant, et allait répandre son cœur devant Dieu dans la prière.

La seconde année de son noviciat, elle obtint la permission de faire tout le bien que Dieu lui inspirerait, et d'approcher souvent de la sainte table. Elle parut dès lors consumée du zèle de la gloire de Dieu, et elle passait des jours entiers sans perdre sa divine présence. Rendant compte de ses communions à la maîtresse des novices, elle lui disait : « Je porte en moi, tout le jour que j'ai communiqué, un feu qui chauffe mon cœur de telle sorte, qu'il me semble quelquefois qu'il va sortir de sa place ; et je n'ose paraître, de peur que l'on ne s'aperçoive de l'état où je suis. Mon cœur bat parfois avec tant de véhémence, que je suis contrainte de me jeter à terre. » Elle pratiquait les mortifications les plus dures, passant des semaines entières

en été sans boire, portant des branches d'épines autour des reins et des bras, se donnant la discipline avec des orties et des ronces, semant son lit de bois piquants, mettant de l'aloès dans sa bouche, et du gravier dans ses souliers; mais faisant tout cela avec tant d'adresse, que personne ne le savait, excepté la supérieure, qui le lui permettait. Celle-ci lui demandant un jour pourquoi elle pratiquait tant d'austérités, elle lui répondit que c'était pour la gloire de Dieu, et par amour pour lui. Puis, pleurant abondamment: « Ma mère, dit-elle, je n'ai rien fait encore qui soit digne de son amour; » et elle lui déclara alors ses défauts, tels que son humilité les lui exagérait.

Elle parlait d'elle-même en toute occasion avec le plus profond mépris; mais sa conduite faisait bien voir que ses paroles étaient sincères. Elle se tenait pour la plus vile servante du monastère. Elle allait à l'infirmerie, aidait à faire les lits, nettoyait les ordures, et récréait les malades par des discours agréables et par son air gai; car elle était d'une humeur toujours égale, même dans ses plus grandes afflictions. Rien ne lui était plus insupportable que d'en-

tendre
duisait
titude
ni pré
qu'elle
de ce
interro
répond
rité n'

Pen
pour s
face c
scrutin
de ferv
allait
résolu
une fe
Dieu;
exame
volont
heur q
au po
Penda
profes
nuits à

tendre des nouvelles du monde. Son esprit conduisait son corps dans l'action avec une promptitude admirable, quoique sans empressement ni précipitation. Elle était si sage et si discrète, qu'elle semblait ne rien voir ni rien entendre de ce qui ne la concernait pas. Et si elle était interrogée en ce qui touche le prochain, elle répondait avec tant de prudence, que la charité n'en était jamais blessée.

Pendant le temps que l'on prit les suffrages pour sa profession, elle demeura prosternée la face contre terre. Dès qu'elle apprit que le scrutin lui avait été favorable, elle redoubla de ferveur pour se préparer au sacrifice qu'elle allait faire à Dieu de toute sa personne. Elle résolut de ne plus faire aucune action sans une ferme croyance que c'était la volonté de Dieu; et elle fit de ce point la matière de son examen particulier. Elle aimait tellement la volonté divine, que, parlant un jour du bonheur que l'on goûte à la faire, elle s'enflamma au point qu'elle en tomba en défaillance. Pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à sa profession, elle passa une grande partie des nuits à prier; et elle n'était presque jamais sans

quelque pratique de pénitence. La veille de ce jour, le plus beau de sa vie après celui de son baptême, elle fit publiquement amende honorable, la corde au cou, demanda pardon de ses fautes à la communauté, et prit la discipline d'une telle force, qu'elle semblait vouloir se déchirer le corps.

CHAPITRE III

De sa profession et des grâces extraordinaires qu'elle reçut de Dieu.

Le jour que la sœur Étiennette devait faire sa profession, elle se leva un peu après minuit, et descendit au chœur, d'où elle ne sortit qu'après la cérémonie. L'après-dîner, elle alla se jeter aux pieds de la supérieure, la suppliant de veiller sur elle, afin qu'elle pût profiter de la grâce inappréciable qu'elle venait de recevoir. Quelque temps après, étant allée prier devant une image de la Vierge, en un lieu où elle avait déjà reçu plusieurs grâces, comme elle lui protestait qu'elle la voulait mieux

servir
roles :
nécessa
de ta p
rents,
pour u
pensées
lement
savait
deux m
parce q
dire. L
venu p
de lui,
qu'elle
essais
deviner
on l'at
ce fut p
pour t
mais qu
avec dé
Plus
souffrir
qu'ayan

servir qu'auparavant, elle entendit ces paroles : « Je le veux aussi : tu auras les grâces nécessaires pour cela. Souviens-toi que le jour de ta profession il n'y avait aucun de tes parents, pour t'apprendre que tu dois oublier pour un temps ta parenté, afin de porter tes pensées au ciel. » A cet instant elle perdit tellement le souvenir de ses parents, qu'elle ne savait même pas si elle en avait. Cet état dura deux mois, sans que l'on sût ce que c'était, parce qu'elle n'avait pas alors la liberté de le dire. L'oncle qui lui avait servi de père étant venu pour la voir, on ne put la faire souvenir de lui, ni même lui faire comprendre ce qu'elle devait lui dire. On fit encore d'autres essais de ce genre ; et comme on ne pouvait deviner d'où lui venait ce défaut de mémoire, on l'attribua à sa stupidité ; et plus d'une fois ce fut pour elle une cause de mortifications, qui pour toute autre auraient été bien pénibles, mais que son cœur, avide de croix, savourait avec délices.

Plus tard, parlant un jour du bonheur de souffrir quelque chose pour Dieu, elle raconta qu'ayant une fois enduré de bon cœur un léger

mépris, elle avait aperçu à côté d'elle un enfant d'une beauté admirable, vêtu d'une robe blanche comme la neige. Après un second mépris, supporté de la même manière, cet enfant lui avait apparu de nouveau, mais plus grand que la première fois. Enfin, à un troisième mépris, elle le revit encore, mais beaucoup plus grand et plus beau que la seconde fois. « J'ai crû dans ton âme, lui dit-il, comme tu m'as vu croître à côté de toi. » Un jour, comme elle était en oraison, elle vit une colombe d'une blancheur éclatante, qui, se posant sur son épaule, imprima dans son âme des choses ineffables, et embrasa son cœur d'un feu divin. Elle écrivit, avec la permission de la supérieure, une partie des choses qui lui avaient été enseignées dans cette circonstance; mais on lui ordonna de brûler cet écrit dès qu'elle l'eut achevé, et elle le fit sans montrer aucune répugnance, après quoi elle n'en parla plus jamais.

Lorsqu'une âme arrive à un certain degré de sainteté, les tentations deviennent quelquefois plus fortes et plus vives : ou du moins la lutte, inévitable pour tous les enfants d'Adam tant qu'ils sont en cette vie, est transportée dans une

sphère
Ce n'es
qu'il le
qu'il y
parle s
nèbres
n'appel
sensible
perfecti
ne perm
de celui
aussi, p
croître
gers da
force qu
cet état
bataille
une lut
concert
aussi no
point po
ni ambi
périls d
tumées.
compre

sphère plus haute , et sur un terrain plus large. Ce n'est plus seulement contre la chair et le sang qu'il lui faut combattre , mais c'est contre ce qu'il y a de plus spirituel dans la malice, comme parle saint Paul , contre les puissances des ténèbres , qui , invisibles pour les âmes que Dieu n'appelle qu'à une vertu ordinaire , deviennent sensibles pour celles qu'il élève à une plus haute perfection. Car la sagesse et la bonté de Dieu ne permettent pas que la lutte dépasse les forces de celui qui doit la soutenir. Mais quelquefois aussi , par un dessein impénétrable , il laisse croître les forces de notre ennemi et nos dangers dans la même mesure que croît en nous la force qui nous vient de lui : de sorte que , dans cet état , l'âme devient comme un champ de bataille que Dieu et le démon se disputent dans une lutte terrible , dont le spectacle seul déconcerte souvent toutes nos pensées. Il veut aussi nous apprendre par là que nous ne devons point porter nos regards et nos désirs trop haut , ni ambitionner ces états extraordinaires , où les périls dépassent aussi les proportions accoutumées. Ceux qui ignorent cette vérité ne comprennent rien à la vie des saints , et sont

condamnés à prendre pour des fables, ou pour les rêves d'une imagination malade, les faits les plus certains et les plus avérés. La sœur Étienne était montée trop haut dans les voies spirituelles pour n'y pas rencontrer ces esprits malins, dont parle l'Apôtre, lesquels sont chargés d'attaquer les grandes âmes par les tentations les plus délicates et les plus subtiles, ou de fatiguer leur courage et leur patience par des luttes formidables.

La conduite extraordinaire de cette âme d'élite commença à paraître cinq à six mois après sa profession, l'an 1646. Le lundi de la Passion, le matin pendant l'oraison, elle entendit une voix épouvantable qui lui dit : « Tu me fais enrager, je te tordrai le corps comme une corde ; » et tout aussitôt on lui tordit une oreille avec une telle violence qu'il en coula du sang. Elle fut d'abord saisie d'un indicible effroi : mais cette première émotion une fois passée, son cœur généreux ne put s'empêcher de se réjouir à la vue des souffrances qu'elle aurait à endurer. Elle reçut ce jour-là de grandes grâces à la sainte communion, quoiqu'elle y fût aussi fortement tentée, et que le démon lui

appar
pêcher
signe
fiance
si fort
peau,
le dém
pensée
par un

La S
dans u
gieusee
petite p
elle ser
sembl
brasier
pesa su
fit cour
une vo
pour t
auras u
la mor
plus la
trouva
que so

apparût sous la forme d'un bouc , pour l'empêcher d'aller au chœur. Elle le chassa avec le signe de la croix , et des actes de foi et de confiance en Dieu. Quelquefois elle se sentait pincée si fort , que les marques en restaient sur sa peau , noires comme du charbon. D'autres fois le démon troublait son imagination par les pensées les plus abominables , qu'elle dissipait par une humilité profonde.

La Semaine sainte de la même année , priant dans un caveau situé sous le chœur des religieuses , elle demanda à Notre-Seigneur une petite part de ses douleurs. Au même instant , elle sentit un grand feu autour du cœur ; il lui sembla que tout son corps était dans un brasier ardent. Puis la main d'un homme lui pesa sur la tête avec une telle force , qu'elle lui fit courber le cou et tout le corps ; après quoi une voix lui dit : « Je suis Celui qui a souffert pour toi. Pour marque que je t'ai touchée , tu auras une douleur de tête qui te durera jusqu'à la mort. » Ces paroles achevées , elle ne sentit plus la pesanteur de cette main , mais elle se trouva saisie d'une douleur de tête si violente , que son front en était continuellement agité ,

ce qui s'apercevait facilement à cinq ou six pas devant elle. Les nerfs et les veines de son cou et de son visage se gonflaient d'une manière horrible. Cette douleur et ces accidents persistèrent jusqu'à la fin de sa vie ; et les médecins , les confesseurs et les religieuses du couvent en furent mille fois témoins. Plusieurs fois encore, Notre-Seigneur lui mit une main sur la tête, et l'autre sur le cœur, en la caressant avec tendresse ; et à chaque fois il en résulta un accroissement de douleurs pour elle. Dieu voulait lui faire comprendre par là que ses caresses, ce sont les souffrances ou les épreuves qu'il nous envoie, et que jamais il ne nous aime autant que lorsqu'il nous afflige. Cette sainte âme pouvait bien dire alors, comme l'épouse des Cantiques : *Sa main gauche est sur ma tête, et il m'embrasse avec la droite.*

Elle fut prise un soir, dans la même semaine, d'un transport d'amour si véhément, que son cœur, ne pouvant en soutenir la violence, se dilata, et força dans son mouvement trois côtes à s'élever au-dessus des autres, de la grosseur d'un œuf. Le médecin qui fut appelé déclara que sa poitrine devait en éclater. Une autre

fois,
l'exc
peu s
semb
sitôt
enten
amou
cela n
je per
Père ;
au né
daign
en vo
vous ;
casior
vos c
elles,
âme.
puis
Dieu
elle l
Le
moin
plus
dire

fois, dans un assaut semblable, on s'avisa de l'exciter à parler de Dieu pour soulager un peu sa peine, et évaporer ce feu intérieur qui semblait la vouloir consumer. Elle se mit aussitôt à crier d'une voix si éclatante, qu'elle fut entendue de tous les lieux du monastère. « O amour ! O amour ! que vous êtes peu aimé ! cela me fait mourir. Je suis hors de moi quand je pense que vous, qui faites les délices de votre Père ; vous qui, si le ciel et la terre retournaient au néant, seriez toujours ce que vous êtes, vous daignez m'aimer. Gouffre d'amour, perdez-moi en vous. Je ne sais ce que je pourrais faire pour vous ; mais c'est à vous de m'en donner les occasions. Oh ! si je pouvais faire entendre à toutes vos créatures les bontés que vous avez pour elles, je le ferais de toutes les forces de mon âme. » Elle parla ainsi durant une demi-heure, puis elle tomba en extase. Mais, craignant que Dieu ne renouvelât en elle ces sortes de grâces, elle le pria de les arrêter.

Les transports d'amour devinrent en effet moins fréquents et moins impétueux. Et au plus fort de ses ravissements, il suffisait de lui dire : *L'obéissance ne veut pas que vous laissiez*

occuper votre esprit ; et aussitôt elle devenait libre , et pouvait remplir ses fonctions ordinaires. « Mon amour, disait-elle en ces rencontres , je vous supplie de me laisser obéir. » Jamais on ne la vit agir par sa propre volonté , ni désobéir en quoi que ce fût. Elle s'était fait commander par ses supérieures de ne rien faire intérieurement ni extérieurement que par un principe d'obéissance, et elle leur demandait de temps en temps la confirmation de ce commandement, ne voulant pas même respirer autrement que par un principe de soumission. Dieu lui donna la force de pratiquer des actes d'obéissance tout à fait héroïques et extraordinaires : jusqu'à ce point , qu'ayant peine à garder les aliments qu'elle prenait les jours qu'elle avait communie , et la supérieure lui en ayant témoigné son mécontentement , il lui arriva plusieurs fois de se mettre à genoux , et de reprendre ce que son estomac venait de rejeter. Dieu récompensa son courage, en lui ôtant cette infirmité.

Un jour qu'elle méditait avec la communauté sur l'évangile du bon Pasteur, elle eut un ravissement. Et, l'oraison une fois achevée, elle

chanta
Mais a
son diu
si fort
ôter. E
heures
deman
venir à
sion de
sistant
les yeu
apporte
s'en tou
fût rév
genoux
elle se
rant to
ne lui
de mar
nuit, e
dans se
et sans
réveil,
autres
temps,

chanta néanmoins l'office avec les autres sœurs. Mais après l'office elle demeura debout, tenant son diurnal ouvert entre les mains, et le serrant si fort, qu'on eut beaucoup de peine à le lui ôter. Elle fut ainsi sans remuer jusqu'à trois heures de l'après-midi, qu'on lui ordonna de demander à Notre-Seigneur qu'il la laissât revenir à elle. Son visage prit alors une expression de douceur et de calme qui ravit tous les assistants. Mais ne pouvant encore parler ni ouvrir les yeux, elle fit entendre par signes qu'on lui apportât la clef du tabernacle. Elle la balsa, et s'en toucha les yeux : puis, comme si elle se fût réveillée d'un doux sommeil, elle se mit à genoux et adora le saint Sacrement ; après quoi elle se retira dans sa cellule, son esprit demeurant toujours tellement perdu en Dieu, qu'on ne lui put faire comprendre qu'elle avait besoin de manger, n'ayant rien pris tout le jour. La nuit, sa supérieure alla la voir plusieurs fois dans sa cellule, et la trouva toujours en extase et sans mouvement. Lorsque la cloche sonna le réveil, elle se leva, alla à l'oraison comme les autres, et s'y tint à genoux pendant tout le temps, selon sa coutume. Elle dit ensuite à

celle qui dirigeait sa conscience : « J'ai une grande crainte d'être trompée. L'état où je suis sera peut-être la cause de ma perte : car ces grâces demandent une coopération continuelle et une sublime perfection. Or je ne fais rien et me vois dans l'impuissance de faire aucun bien. » Après l'avoir un peu consolée, on lui demanda à quoi elle avait été occupée le jour précédent. « C'est ce qui fait ma peine, répondit-elle, car je me reconnais indigne de ce qui s'est passé en moi. Mon esprit fut élevé dans un lieu admirable où je vis trois personnes assises chacune sur un trône, et d'une si grande beauté, qu'elle me semblait incompréhensible à tout esprit humain. Je m'attachai à celui qui était au milieu des trois, parce qu'il m'attirait si puissamment, que tout ce qui était aux environs des trônes me paraissait petit. Mon ange me dit : Ces trois personnes sont la sainte Trinité. L'une d'elles se tourna vers celle qui était au milieu, et lui dit, en me montrant à elle : « Mon Père, voici cette brebis que j'ai été chercher : je vous l'ai amenée ; aimez-la, et faisons d'elle un vase sacré où nous versions nos grâces. » Puis me regardant, il me dit : « Ma fille,

vide-
pour
dèle ;
trône
moi
que j
prima
ensui
proch
bois-
tant
comm
que j
plus
je n'e
un fe
de bo
Pe
leme
falla
main
qu'il
allai
de p
à sa

vide-toi de toi-même, et n'aie d'amour que pour moi : je veux désormais te servir de modèle ; ouvre-moi ton cœur, j'y veux établir mon trône. Quand tu viendras te présenter devant moi pour prier, conçois une haute estime de ce que je suis. » Et à mesure qu'il me parlait il imprimait cette estime en mon âme. Il me dit ensuite : « Aime-moi, et marche après moi. Approche ta bouche de la plaie de mon cœur, et bois-y les divines liqueurs qui en découlent, tant que je te le permettrai. « Je me vis aussitôt comme collée à cette sainte plaie ; et à mesure que j'y buvais, je me sentais embrasée d'un feu plus ardent. Enfin le divin amour, voyant que je n'en pouvais plus, consumée que j'étais par un feu aussi actif, me fit quitter cette source de bontés. »

Pendant qu'elle faisait ce récit, elle était tellement enflammée de l'amour de Dieu, qu'il fallait lui presser fortement la poitrine avec la main ; car son cœur bondissait d'une telle force, qu'il soulevait son corps, et l'on eût dit qu'il allait se détacher de sa place. On lui ordonna de parler à son gré, pour donner un peu d'air à sa flamme ; car elle ne le faisait point ordi-

nairement, de peur de se trop soulager ; à moins qu'on ne lui en donnât l'ordre : de sorte que souvent, par l'effort qu'elle faisait pour se taire, elle jetait le sang par la bouche et par le nez ; et ses yeux eux-mêmes en étaient injectés. Elle se répandit cette fois en des exclamations d'amour, puis en des sentiments de compassion, à cause des tourments de son divin Époux, et elle finit par des élans de zèle pour le salut des pécheurs.

Pendant les quatre ans qu'elle vécut après sa profession, elle reçut tant de ces faveurs extraordinaires, qu'elles lui étaient devenues communes ; car il ne se passait presque aucun jour qu'elle n'en eût ; et souvent elle en recevait plusieurs dans une journée. Une religieuse du couvent de Beaune, qui était supérieure alors, écrivit la plupart des choses qui se passaient chez la sœur Étienne, à mesure qu'elles arrivaient. Elle dit pourtant que ses occupations lui en avaient fait beaucoup omettre, bien qu'elle en ait écrit de gros cahiers, pour l'édification particulière de sa communauté.

Des e

La
grâces
saintes
dans la
au sain
y avai
Cather
elle ex
terre,
demeu
l'amor
force,
bustes
prend
bouill
avec
même
munie

CHAPITRE IV

Des effets du saint Sacrement sur l'Âme et sur le corps
de la sœur Étienne.

La sainte Eucharistie étant la source des grâces, la sœur Étienne, comme toutes les saintes âmes, les y puisait abondamment, soit dans la sainte communion, soit dans les visites au saint Sacrement, soit enfin par les choses qui y avaient quelque rapport. Un jour de sainte Catherine de Sienne, après avoir communiqué, elle eut une extase où son corps fut renversé à terre, et il fallut l'emporter sur son lit. Elle y demeura quatre heures ; puis, transportée par l'amour divin, elle se mit à courir avec tant de force, que quatre des religieuses les plus robustes ne la purent retenir. Elle ne put rien prendre ce jour-là que quelques cuillerées de bouillon, sur les neuf heures du soir, et encore avec beaucoup de peine. Elle raconta que ce même jour elle avait vu dans l'hostie, en communiant, un petit enfant d'une incomparable

beauté, qui lui souriait; aussitôt elle s'était trouvée dans un lieu admirable, où sainte Catherine de Sienne, accompagnée d'un grand nombre de vierges, lui rendait de très-grands honneurs. Notre-Seigneur, de son côté, donnait à cette sainte des témoignages singuliers de son amour; et, comme elle demandait à y participer, il lui fut répondu par ces paroles : *Donne-moi ton cœur*. Puis ce divin Sauveur s'était mis devant elle, lui montrant ses cinq plaies, de chacune desquelles il sortait un soleil, dont les rayons tombant sur elle lui imprimaient aux pieds, aux mains et au côté des douleurs extrêmes, qu'elle n'aurait pu supporter sans un secours particulier de Dieu.

La fenêtre de la Communion, à la grille du chœur, lui semblait souvent comme une fournaise ardente; et, rien qu'à s'en approcher, elle se sentait tout embrasée. Un jour, après la communion, elle eut un ravissement qui dura jusqu'à six heures du soir; et pendant tout ce temps elle parut très-effrayée. Il fallait sans cesse lui essuyer la sueur du visage, et les draps de son lit en étaient tout trempés. A la fin, elle était tout haletante comme après un grand

travail
rer et a
elle rac
ses for
colère
conditi
qu'il ac
aux rel
leur ét
Fils de
son Pè
avait re
avait a
dont q
ciel. L
vision
que, pe
aux ch
frémis
présen
quelqu
Un j
sept h
manda
n'était

travail, et elle passa le reste de la nuit à pleurer et à prier pour les pécheurs. Le lendemain elle raconta, avec un tremblement qui épuisait ses forces, qu'elle avait vu Dieu juger dans sa colère un grand nombre d'hommes de toutes conditions. Elle avait entendu les reproches qu'il adressait aux ecclésiastiques criminels, et aux religieux qui avaient abusé des grâces de leur état. Tout paraissait désespéré; mais le Fils de Dieu avait apparu, montrant sa croix à son Père, et lui demandant que le sang qu'il avait répandu ne fût pas inutile. Sa médiation avait arraché à l'enfer plusieurs de ces âmes, dont quelques-unes étaient allées droit au ciel. L'impression qu'elle avait reçue de cette vision lui dura plus de huit jours; de sorte que, pendant tout ce temps, dès qu'elle pensait aux choses qu'elle avait vues, tout son corps frémissait, et l'on ne pouvait prononcer en sa présence le mot de péché sans qu'il lui arrivât quelque accident.

Un jour qu'elle était restée en extase depuis sept heures du matin jusqu'à dix, on lui demanda d'un air de reproche pourquoi elle n'était pas revenue à elle lorsque la messe

avait sonné; car ses ravissements ne duraient pas ordinairement pendant le saint sacrifice. Elle accepta humblement la remontrance qu'on lui faisait, et pria qu'on lui infligeât une pénitence, et qu'on la contraignit une autre fois à revenir à elle. Puis elle dit naïvement qu'elle avait été retenue par un enfant merveilleusement beau, qui tenait une de ses mains sur son cœur, et de l'autre la soutenait. La messe ayant sonné, elle l'avait supplié de la laisser; mais il lui avait répondu : « Quand ta supérieure te commande de revenir à toi, tu me fais plaisir de lui obéir; mais, comme elle ne te l'a pas commandé aujourd'hui, je veux que tu demeures. »

Notre-Seigneur lui apparaissait ordinairement sous la forme d'un petit enfant, l'attirant et l'attachant par ce moyen au mystère de sa sainte Enfance et aux grâces qui en découlent. Elle vit une fois, en communiant, un si grand nombre d'étincelles autour de la sainte hostie, qu'il lui sembla en la recevant que c'était un charbon enflammé, et tout le jour elle sentit des parfums si suaves, qu'il lui semblait que l'air fût tout embaumé autour d'elle. Le senti-

ment de
certitud
Table.
l'âme :
ter; je
paroles
sainte
encore
étaient
donne
plaire.
sait qu
Table,
une ma
blait y
des vo
de dis
ciel. »

Des

No
serva

ment de son indignité la mit un jour dans l'incertitude si elle devait approcher de la sainte Table. Notre-Seigneur lui dit alors au fond de l'âme : « Ma fille, ne refuse pas de me contenter ; je prends mes délices en ton cœur. » Ces paroles lui causèrent un ardent désir de la sainte communion ; mais , comme elle craignait encore pour quelques fautes légères qui lui étaient échappées, il lui dit : « Je te les pardonne ; ne fais rien désormais que pour me plaire. » Rendant compte de son état, elle disait que les jours où elle approchait de la sainte Table, elle sentait au canon de la messe comme une main qui lui remuait le cœur, et qui semblait y préparer une place : elle entendait aussi des voix qui criaient : « Vite, vite ; hâtez-vous de disposer le lieu où doit descendre le Roi du ciel. »

CHAPITRE V

Des instructions qu'elle recevait dans ses ravissements.

Notre-Seigneur s'était fait le maître de la servante de Dieu ; et , dans les entretiens fami-

liers qu'il avait avec elle, il lui donnait des leçons pour la conduite de sa vie. Un jour, pendant qu'il était corporellement en elle par la sainte communion, il lui dit ces paroles dans le fond le plus intime de l'âme : « Entre dans ton cabinet pour me prier en secret ; recueille-toi en toi-même, sans t'épancher sur les créatures, pour que tu puisses recevoir ce que je veux mettre en toi. Je te tiendrai toujours par la main, de peur que tu ne tombes. Aie confiance en mon amour. » Il lui dit un jour : « Pense et parle peu, mais fais beaucoup. » Elle lui demanda l'explication de ces paroles, et il lui dit alors avec amour : « Tu penseras peu aux choses de la terre, comme si tu n'y étais pas ; tu ne parleras que de moi et des moyens de m'aimer parfaitement. » Une autre fois, pendant qu'elle le priait, Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, quelque petite que soit la chose que tu demanderas, je veux que tu te prosternes la face contre terre. Je veux aussi que tu prennes un esprit d'enfant. L'enfant ne court point, car il craint de faire une chute. N'entreprends pas toutes les vertus à la fois, et crains de tomber. » Ces paroles calmèrent quelques

inqui
dans

No
elle
paru
après
le flag
der à
qu'il
main
jours
jours
nu-p
pénit
loin
soun
rieux
rait
une
veux
rai d
sitôt
les r
qu'il
son

inquiétudes qu'elle avait, touchant son progrès dans la perfection.

Notre-Seigneur se montra plusieurs fois à elle souffrant et couvert de plaies. Il lui apparut un jour comme sortant du prétoire, après sa flagellation, et lui dit que les pécheurs le flagellaient de nouveau, et qu'elle devait l'aider à apaiser le courroux de Dieu son Père : qu'il voulait pour cela qu'elle jeûnât six semaines de suite, et, dans chaque semaine, trois jours au pain et à l'eau ; qu'elle prit tous les jours la discipline, portât le cilice et marchât nu-pieds pendant tout ce temps. De toutes ces pénitences on ne lui en permit pas une ; mais loin de s'en affliger ou de s'en inquiéter, elle se soumit avec docilité aux ordres de ses supérieures. Le soir du même jour, comme elle adorait le saint Sacrement, elle sentit près d'elle une personne qui lui dit d'un ton sévère : « Je veux que tu fasses ce que je t'ai dit ; je te donnerai des forces pour l'accomplir. » Elle eut aussitôt des accidents qui paraissaient mortels ; et les remèdes que lui administra le médecin, quoi qu'ils fussent très-doux, ne firent qu'aggraver son mal. Elle perdit la parole, et on la crut à

l'agonie. Cet accès avait duré plus de trois heures, lorsqu'on s'avisa de lui dire qu'elle priât Dieu de la guérir, si c'était sa volonté qu'elle jeûnât, comme on le lui avait commandé, et qu'en ce cas on lui permettrait de jeûner pour sa gloire; elle se leva à l'instant de son lit, et s'en alla au chœur, comme s'il ne lui fût rien arrivé.

Depuis ce jour, elle ne put retenir pendant six semaines que les aliments dont on use aux jours d'abstinence; et les jours qu'elle devait jeûner au pain et à l'eau, comme aussi la veille de ses communions, son estomac ne pouvait rien garder que quatre ou cinq onces de pain et un peu d'eau. Elle ne faisait aucune difficulté de manger autre chose, quand on le lui ordonnait; mais elle le rejetait aussitôt après. Et quelquefois une voix lui disait: « J'ai pris plaisir à te voir manger au commandement de ta supérieure; c'est à moi maintenant d'accomplir en toi ma volonté. » Son estomac se dilatait alors, comme s'il eût dû éclater; et il fallait qu'on lui commandât de rendre les aliments qu'elle avait pris. Cela fait, elle les rejetait sans effort, et revenait à son état ordinaire. Quoi-

qu'elle
accide
pain,
prit d'
ce qu'e
jamais
trôler,

Il l
qui m
chât n
lui per
quinze
guée,
pénible
pénite
craint
lui ap
l'exho
donné
comm
ses au
le len
qu'ell
dit-il
donne

qu'elle sût bien souvent qu'elle éprouverait ces accidents, si elle mangeait autre chose que du pain, elle n'en disait rien, mais laissait par esprit d'obéissance ses supérieures lui ordonner ce qu'elles jugeaient à propos, ne se permettant jamais de prévenir leur volonté, ni de la contrôler, dès qu'elle lui était connue.

Il lui prit encore des douleurs aux jambes, qui marquèrent que Dieu voulait qu'elle marchât nu-pieds et couverte d'un cilice, ce qu'on lui permit après diverses épreuves. Au bout de quinze jours, comme elle se sentait très-fatiguée, et qu'elle était chargée d'un office fort pénible, on lui retrancha quelques-unes de ses pénitences, tant pour l'éprouver que dans la crainte de nuire à sa santé. Mais la sainte Vierge lui apparut le jour même avec un air triste, l'exhortant à faire ce que son fils lui avait ordonné pour la conversion des pécheurs. Et comme on ne la laissa pas malgré cela reprendre ses austérités, Notre-Seigneur se montra à elle le lendemain portant une croix si pesante, qu'elle semblait l'accabler. « Aide-moi, lui dit-il, je t'en prie, à porter cette croix ; » lui donnant à entendre qu'elle devait reprendre

ses pénitences, et qu'il était assez puissant pour lui donner des forces. Elle alla trouver la supérieure, et la supplia avec larmes de la laisser faire la volonté de Dieu. Ayant obtenu ce qu'elle désirait, son visage devint tout joyeux; et malgré ses pénitences, jointes au travail pénible de sa charge, quoiqu'elle ne dormît tout au plus que deux heures chaque nuit, et qu'elle fit trois heures d'oraison par jour, sa santé n'en fut point altérée.

Ayant commis un jour une faute légère contre la charité, elle eut une vision dans laquelle Notre-Seigneur lui dit d'un air indigné : « Prends garde à toi, ma fille, garde-toi de tomber sous mon courroux. » A ces mots, la crainte lui glaça le cœur; et Notre-Seigneur lui dit alors d'un visage plus doux : « Je te promets de t'assister jusqu'au dernier moment de ta vie : coopère à ma grâce; aime ce que j'aime; honore tes sœurs comme mes temples; fais le bien qui se présente à toi, et fuis l'occasion de mal faire. » Quand elle fut revenue de cette extase, elle s'écria d'une voix très-haute : « O amour! ô amour! que vous êtes peu aimé! que n'est-il en mon pouvoir de former de toutes

les gou
vous ai
tous m
des cœ

Tout
dence
si l'esp
nait de
disting
nature
elle. Se
ranties
l'humil
distinc
la vie s
Dieu.
une fi
Seigne
couvra
parfait
plus in
jusqu'
craint
opérat
tion. I

les gouttes de mon sang des séraphins pour vous aimer et vous remercier ! Je voudrais que tous mes os , mes nerfs et mes cheveux fussent des cœurs enflammés de votre amour. »

Toutes les précautions que suggère la prudence chrétienne furent prises pour discerner si l'esprit qui dirigeait la sœur Étiennelette venait de Dieu ; et tous les signes par où l'on peut distinguer cet esprit de celui qui vient de la nature ou du démon se trouvèrent réunis en elle. Son obéissance donnait déjà toutes les garanties que l'on peut désirer en ce genre : car l'humilité et l'obéissance sont les deux signes distinctifs auxquels , selon tous les maîtres de la vie spirituelle , on reconnaît les opérations de Dieu. Mais la sœur Étiennelette avait outre cela une fidélité parfaite aux grâces dont Notre-Seigneur ne cessait de la combler. Elle découvrait avec une candeur et une sincérité parfaite à ses supérieures les mouvements les plus intimes de son cœur , et poussait presque jusqu'à l'excès la défiance d'elle-même , et la crainte d'être trompée en prenant pour des opérations divines les illusions de son imagination. Elle ne demandait rien tant que d'être re-

prise et humilié de toute manière. Et comme on ne manquait pas de le faire, pour s'assurer si les voies où elle marchait étaient bien de Dieu, elle en témoignait une joie extrême, et se plaignait au contraire lorsqu'elle croyait qu'on avait pour elle quelques ménagements.

Une nuit, comme elle se disposait à la sainte communion, le démon lui apparut sous la forme de la supérieure du couvent, et lui défendit de communier le lendemain, à cause de son indignité, ajoutant à cela des choses capables de la troubler, et de la pousser au désespoir. Croyant de bonne foi que c'était la supérieure, elle passa le reste de la nuit dans la désolation et dans les larmes. On lui demanda après la messe pourquoi elle n'avait pas communiqué. Elle répondit que c'était par obéissance, et raconta ce qui s'était passé la nuit, suppliant la supérieure de la mortifier souvent. « Le mépris m'est odieux, disait-elle; mes sens y répugnent de tout leur pouvoir, mais il fait grand bien à mon âme. Quand vous m'y avez exercée, j'entendais quelquefois le démon me dire : Regarde comme on te traite; tu es bien simple de ne dire mot : on te fera bien d'autres choses encore,

et les d
tout ab
de ces
volont
momen
noncer
secour
lonté,
roles,
prient
pour l
mais p
du dér
nières
pouva
lui av
lui en
frir. E
désir

et les épreuves qu'on te prépare te forceront de tout abandonner. » Une fois, étant importunée de ces suggestions, son esprit s'obscurcit et sa volonté se refroidit, de sorte qu'elle eut un moment d'hésitation, et fut sur le point de renoncer à la vertu. Mais son ange tutélaire la secourut en lui disant : « Donne à Dieu ta volonté, il ne te demande que cela » A ces paroles, elle reprit courage et se jeta à genoux, priant la Bonté divine d'avoir pitié d'elle, non pour la délivrer des peines qu'elle endurait, mais pour l'empêcher de succomber aux pièges du démon. Dieu lui donna alors de si belles lumières sur le mérite des souffrances, qu'elle ne pouvait exprimer les choses merveilleuses qu'il lui avait apprises : elle disait seulement qu'il lui en était resté une continuelle envie de souffrir. Elle priait la supérieure de contenter son désir en la mortifiant en toute occasion.

CHAPITRE VI

Des souffrances de son corps et de son âme.

On a pu voir jusqu'ici que les grâces extraordinaires de la sœur Étienne ne consistaient pas seulement en douceurs spirituelles, mais que Dieu la menait, comme il fait toujours pour ses élus, par la voie des croix et des larmes, permettant au démon de l'attaquer dans son âme et dans son corps, et d'exercer sa patience par des peines de toutes sortes. Les médecins du couvent déclarèrent que les maux dont elle souffrait avaient un caractère surnaturel; car sa constitution était excellente, et son tempérament robuste; et, malgré cela, elle ressentait à chaque instant des douleurs intolérables dans son corps, et semblait presque chaque jour réduite à l'extrémité. Ses maux disparaissaient instantanément, lorsqu'il fallait, par exemple, remplir quelque point de la règle, ou lorsque ses supérieures lui commandaient de se trouver mieux, ou de se lever.

Ses grandes douleurs la prenaient ordinaire-

ment p
Notre-S
son corp
elle se s
pieds. I
son san
un épou
épouse
ce mom
leurs. S
qu'elle
en son
l'autre
la laisse
sans m
qui lui
Ses ner
agités p
il lui s
des alè
vomisse
maux
cerveau
maux d
sembla

ment pendant ou après ses extases. Un jour, Notre-Seigneur lui dit qu'il voulait graver sur son corps l'empreinte de ses plaies sacrées, et elle se sentit à l'instant brûler les mains et les pieds. Il lui dit une autre fois, en la baignant de son sang précieux, qu'il voulait être pour elle un époux de sang, et qu'elle serait aussi une épouse de sang pour lui. Elle lui demanda en ce moment la grâce de n'être jamais sans douleurs. Sa prière fut exaucée, et il lui promit qu'elle aurait toujours quelque chose à souffrir en son âme et dans son corps, ou dans l'un et l'autre à la fois. Elle avait des défaillances qui la laissaient des heures entières sans pouls et sans mouvement, des convulsions horribles, qui lui faisaient craquer les os et les dents. Ses nerfs se rétrécissaient, ses membres étaient agités par des douleurs aiguës et subites, et il lui semblait alors qu'on les lui perçait avec des alènes, ou qu'on les lui brisait. Tantôt elle vomissait jusqu'au sang; tantôt elle avait des maux de tête si violents, qu'on entendait son cerveau craquer à plus de dix pas; tantôt des maux de cœur et d'entrailles si poignants, qu'il semblait qu'on les lui arrachait.

Le démon, outre cela, l'attaquait en toute manière, et sous toutes les formes. Tantôt il se présentait à elle sous la forme d'un lion, ou de quelque autre bête, et se jetait sur elle comme pour la dévorer; tantôt il assiégeait son imagination de fantômes abominables. Puis, changeant de batterie, il l'excitait à la vaine gloire, ou essayait de la tromper par de fausses visions. Renouvelant à son égard, comme il l'a fait souvent pour d'autres, la tentation de notre Seigneur Jésus-Christ, il lui proposa plus d'une fois de se précipiter par une fenêtre, ou de se jeter dans un puits, l'assurant qu'il ne lui en arriverait aucun mal, et que l'on viendrait à son secours. Mais, dans ces circonstances, elle avait recours aux armes que fournit la foi, et repoussait par le signe de la croix les suggestions du malin esprit. Notre-Seigneur, lui apparaissant un jour sous la forme d'un enfant, lui dit qu'il la rendrait semblable à Job : et l'accomplissement de cette promesse ne se fit pas attendre; car bientôt ses souffrances corporelles et spirituelles augmentèrent. Elle était persuadée alors que Dieu voulait lui faire expier par là quelques fautes ou quelques négligences; car il lui avait

dit qu'il lui
dettes
dans l

Ses
secours
ques p
agonis
quefois
lui car
la dam
de son
n'eût
7 juill
niers s
tère, e
à la s
notre
a fait
Mais,
ne fai
comm
lemen
a laiss
nier n
Dieu

dit qu'il lui ferait payer en ce monde toutes ses dettes, pour qu'il ne lui restât plus rien à payer dans l'autre vie.

Ses souffrances avaient encore pour but de secourir le prochain, de venir en aide à quelques pécheurs rebelles à la grâce, ou à quelques agonisants, ou enfin aux fidèles défunts. Quelquefois aussi elles venaient de la peine que lui causait la perte d'une âme dont elle voyait la damnation. Il mourait très-peu de religieuses de son Ordre, dans le diocèse d'Autun, qu'elle n'eût connaissance de l'état de leur âme. Le 7 juillet 1646, comme on administrait les derniers sacrements à une sœur du même monastère, elle eut une extase, après laquelle elle dit à la supérieure : « J'ai vu l'ange gardien de notre sœur présenter à Dieu tout le bien qu'elle a fait. Toute sa vie a été sévèrement examinée. Mais, hélas ! ce qui m'a étonné, c'est que l'on ne faisait point d'état des péchés qu'elle avait commis dans le monde, et que l'on pesait seulement ceux où elle est tombée en religion. On a laissé la conclusion indécise jusqu'à son dernier moment. » Le même jour elle vit le Fils de Dieu qui présentait sa passion à son Père en

faveur de cette âme , et une grande multitude de saints prosternés et demandant miséricorde pour elle. Notre-Seigneur dit à la sœur Étienne : « Je veux que tu souffres , afin que ta sœur , mon épouse , se rende digne de recevoir une grâce dont elle a besoin pour rendre son âme entre mes mains. »

Elle ressentit aussitôt , en effet , des douleurs horribles par tout le corps , pendant treize jours , presque sans relâche , jusqu'à la mort de la malade. Le jour de son décès , elle entra le soir en agonie avec elle : elle perdit la parole , si ce n'est pour avertir des tentations que devait éprouver la sœur agonisante , afin que l'on priât pour elle. A voir l'une on pouvait juger de l'état de l'autre , car à mesure que celle-ci était plus près de son trépas , celle-là souffrait davantage. Enfin , la malade étant morte , le 20 juillet , à trois heures de l'après-midi , la sœur Étienne s'écria : « Son jugement est fait. » Elle versa en même temps une grande abondance de larmes ; et au bout d'un quart d'heure , elle revint à son état naturel , et reprit son travail comme s'il ne lui fût rien arrivé. Elle raconta ensuite , en parlant de la défunte , que c'était un

specta
qu'il
mais
lite e
tété.
exem
dire,
c'est
mains
faiten
giner
moi. »

Per
célébr
des d
défail
bits.
franc
faire
jour d
autre
sieur
de ce
que j
et de

spectacle horrible de voir le démon près d'elle ; qu'il avait cherché à la tenter par la vanité, mais qu'elle avait été secourue par une Carmélite et deux Ursulines mortes en odeur de sainteté. Quoique la défunte eût été une religieuse exemplaire, la sœur Étiennette l'entendit lui dire, une demi-heure après sa mort : « Ma sœur, c'est une chose épouvantable de tomber entre les mains de Dieu, quand on n'a pas rempli parfaitement son devoir : vous ne sauriez vous imaginer ce que je souffre ; ayez compassion de moi. »

Pendant les trois premières messes que l'on célébra pour le repos de son âme, elle souffrit des douleurs cruelles, qui la firent tomber en défaillance, et transpercèrent de sueur ses habits. On lui demanda d'où lui venaient ces souffrances. « C'est, dit-elle, pour aider cette âme à faire son purgatoire, afin qu'elle aille au ciel le jour de l'Assomption, en compagnie de plusieurs autres. » La défunte lui apparut encore plusieurs fois. « Je souffre, lui dit-elle dans une de ces apparitions, je souffre pour des défauts que je ne connaissais pas, mais que je pouvais et devais connaître. Je vous prie d'engager nos

sœurs à honorer les sept paroles que le Fils de Dieu proféra sur la croix, afin de hâter le moment de sa délivrance. » Le 3 août, elle lui dit qu'elle ne souffrait plus que la privation de Dieu, et la pria de faire en sorte que la supérieure commandât aux sœurs de gagner les indulgences pour elle. « Car, dit-elle, une petite action faite par obéissance surpasse tout ce que l'on pourrait faire par sa volonté propre. » Elle lui nomma de plus trois religieuses qui commettaient quelques fautes au chœur, par suite de l'exemple qu'elle leur avait donné, la priant de les en avertir, et de leur faire savoir qu'elle en avait beaucoup souffert.

Le jour de l'Assomption, après qu'elle eut communiqué, elle tomba comme évanouie, et semblait à chaque instant près de rendre le dernier soupir, jusqu'à l'élévation de la grand-messe, qu'elle reprit son état naturel, en gardant néanmoins une grande faiblesse, par suite des souffrances qu'elle avait endurées. Rendant compte de ce qu'elle avait vu pendant ce temps, elle dit que la sœur Jeanne de l'Incarnation, c'était le nom de la défunte, lui avait fait savoir que, depuis les premières vêpres de la fête, la

sainte
purgat
lieu, en
ce jour
par tro
le bien
je m'e
heure
mour
bien a
elle dis
le jour
dans l
de Di
munat
ouvert

Cel
contir
de la

sainte Vierge avait tiré beaucoup d'âmes du purgatoire, les laissant toutefois en un certain lieu, en attendant que toutes les communions de ce jour-là fussent faites. Puis elle lui dit adieu par trois fois, en ajoutant ces paroles : « Faites le bien, ma sœur, pendant que vous le pouvez : je m'estimerais heureuse d'être encore une heure dans le monde, afin de croître dans l'amour de la divine Majesté. Ah ! que je ferais le bien autrement que je ne l'ai fait ! » Cela dit, elle disparut, et ne revint plus qu'un an après, le jour qu'on faisait son service anniversaire dans le couvent, pour annoncer à la servante de Dieu que ses prières et celles de la communauté avaient été efficaces, et lui avaient ouvert l'entrée du ciel.

CHAPITRE VII

Mort de la sœur Étienne.

Celui qui aime à converser avec les saints continua jusqu'à la mort de notre chère sœur de la favoriser de diverses grâces extraordi-

naires , de visions et d'extases , où il lui donnait comme un avant-goût du ciel. Dans ses ravissements , elle voyait souvent Notre-Dame , les anges et les saints. La sainte Vierge lui apparut une fois avec un visage triste et baigné de larmes. « Si tu savais , lui dit-elle , combien mon Fils est peu aimé , tu agirais autrement que tu ne le fais : aide-moi à demander miséricorde à Dieu pour les pécheurs. » Quelques péchés très-graves , qui avaient été commis par des personnes considérables , lui furent alors révélés , et elle en ressentit un jour entier des douleurs excessives. « Je permets , lui dit Notre-Seigneur , que tu souffres pour obtenir de moi la conversion des personnes que je t'ai fait connaître. » On l'entendit plusieurs fois s'entretenir pendant ses extases avec son ange gardien , ou avec ceux d'autres personnes , et particulièrement celui de la supérieure , auquel elle avait beaucoup de dévotion.

Un jour , la veille de la Chandeleur , ayant eu un ravissement , elle se mit à chanter et à jouer des mains , comme si elle eût touché des instruments. Quelques religieuses sachant la musique comprirent très-bien qu'elle accordait sa voix

à l'air
aussi
quoiqu
qu'ell
raissa
viole ,
instru
visage
une a
tait d
venue
quell
triom
puis
Son a
était
lui d
franc
sans
que
grâce
mêm
EL
théle
tété ,

à l'air qu'elle semblait jouer, et elle chantait aussi bien que si elle eût appris la musique, quoiqu'elle n'eût jamais pris une leçon, et qu'elle ne connût pas même les notes. Elle paraissait jouer, tantôt du flageolet, tantôt de la viole, puis de l'orgue, et de quelques autres instruments inusités. Pendant ce temps, son visage était enflammé, ses yeux exprimaient une admiration profonde, et son cœur palpitait d'une manière étrange. Lorsqu'elle fut revenue de son extase, elle s'écria : « Mon Dieu ! quelle grande solennité l'on fait dans l'Église triomphante pour la Présentation ! Je ne m'en puis expliquer, car ce que j'ai vu est ineffable. » Son ange gardien lui apparut un jour qu'elle était retenue au lit par une indisposition, et lui dit : « Vous voulez être patiente sans souffrance, pauvre sans nécessités, et vertueuse sans travail. Si vous connaissiez la couronne que vous aurez, vous seriez plus fidèle aux grâces de votre époux : cette couronne est Dieu même. »

Elle vit ensuite la mère Anne de Saint-Barthélemy, Carmélite, morte en odeur de sainteté, qui l'exhorta à la patience, et lui dit que

l'ordre du Mont-Carmel était bien agréable à Dieu, mais que celui de Sainte-Ursule l'était davantage encore, à cause des âmes qu'il lui donnait. « La mère Marie de la Trinité, de notre Ordre, ajouta-t-elle, possède une gloire particulière, pour le soin qu'elle a eu de notre sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Si elle a été récompensée pour une âme qu'elle a secourue, que doivent attendre les Ursulines, qui font du bien à tant d'âmes ! Je connais des religieuses de votre Ordre qui ont été assistées à leur mort par un grand nombre d'âmes déjà glorifiées, et qu'elles avaient formées à la vertu. »

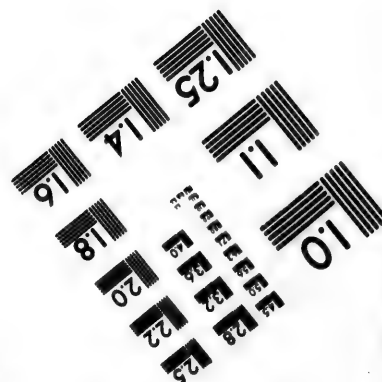
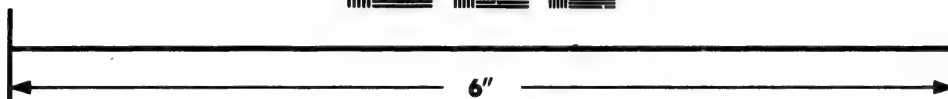
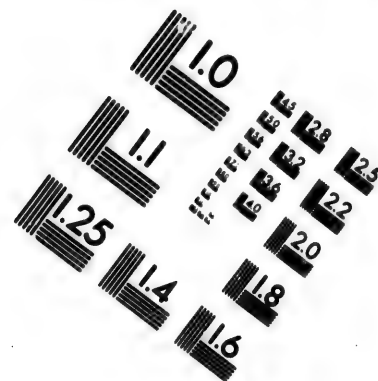
Un jour, à la fête de sainte Ursule, son esprit fut élevé au ciel, pour y contempler la gloire de cette sainte et de ses compagnes, laquelle lui fut représentée par divers symboles merveilleux. Ainsi notre chère sœur, par la faveur de son divin époux, était souvent transportée dans l'autre monde, en paradis, en purgatoire, et même en enfer, où les tourments et les péchés de quelques âmes lui furent montrés plusieurs fois. Et pour ce monde, on ne saurait dire combien de fois elle a vu des choses cachées, qui se passaient loin d'elle, et qu'elle

ne pou
Mais
sait av
une â
ses ra
deux l
mand
de dir
On lui
vages.
mis d
donna
prit c
facile
suspe
On
d'app
nette
famil
à dou
leur
ceux
nom
vèle
aucu

ne pouvait connaître par les voies ordinaires. Mais toujours les révélations que Dieu lui faisait avaient pour but de la porter à secourir une âme en danger de se perdre. Dans un de ses ravissements, elle se mit à parler pendant deux heures un langage inconnu. On lui commanda d'expliquer en français ce qu'elle venait de dire, et elle récita le symbole des apôtres. On lui demanda à qui elle parlait : « A des vages, » répondit-elle. Et dès qu'on lui eut permis de continuer les instructions qu'elle leur donnait avant qu'on l'eût interrompue, elle reprit ce premier langage, et elle en usait très-facilement, quand elle avait les autres sens suspendus.

On s'étonnera peut-être de ce grand nombre d'apparitions et de visions dont la sœur Étienne fut favorisée. Quelques-uns même, peu familiarisés aux choses surnaturelles, et portés à douter de tous les faits extraordinaires qu'on leur raconte en ce genre, pourront ne voir dans ceux que nous avons racontés ici que des phénomènes de la même nature que ceux que révèle chaque jour le magnétisme. Il y a sans aucun doute beaucoup d'analogie entre ces der-





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
E 28
E 25
E 22
E 20
E 18
E 16

11
10
E 28
E 25
E 22
E 20
E 18
E 16

niers et plusieurs de ceux que nous avons constatés dans la vie de la sœur Étienne. Mais cette analogie n'a rien d'étonnant pour ceux qui ont étudié la mystique, et elle n'ôte rien à la valeur des faits surnaturels que nous avons rapportés, et que l'on retrouve en abondance dans la vie de la plupart des saints. On peut très-bien considérer, si l'on veut, l'extase et les autres états qui s'y rapportent, comme une sorte de magnétisme; mais, en ce cas, le magnétiseur c'est Dieu, et le fluide c'est sa grâce. Tous ces faits, au reste, ne paraissent point impossibles au philosophe qui a fait une étude approfondie de l'âme; mais, pour ceux qui ont pratiqué la vie spirituelle, et qui ont goûté, ne fût-ce que pendant quelque temps, le don de Dieu, ils ajoutent foi sans difficulté à tous les faits de ce genre, dès qu'ils leur sont suffisamment attestés : car ils savent que la vertu portée à un certain degré, et surtout l'habitude pour l'âme de se recueillir en son fond et de converser avec Dieu, amènent comme naturellement ce commerce familial avec le monde invisible. Et si nous avons tant de peine à croire les faits les mieux prouvés en cette matière, c'est que,

préoc
d'ici-l
plutôt
nous
cette
se rel
qui en
si gra
ment
à l'ét
qui é
une p
seul l
d'un
impui
pour
autre
somm
puisq
lui-m
La
le ciel
pour
deux
qui n

préoccupés comme nous le sommes des intérêts d'ici-bas, vivant tout en dehors, répandus, ou plutôt éparpillés parmi les choses visibles, nous ne comprenons point jusqu'où peut aller cette puissance que Dieu a donnée à l'âme de se retirer en soi, ni la force de concentration qui en résulte. Et quand cette puissance, déjà si grande par elle-même, mais malheureusement si peu exercée, est élevée par la grâce à l'état surnaturel, elle produit des résultats qui échappent à notre faible raison. C'est là une preuve de plus que le christianisme a seul le secret de la force de l'homme. Et si, d'un côté, il nous rappelle sans cesse notre impuissance quand nous nous séparons de Dieu pour nous appuyer sur nous, il ne cesse, d'un autre côté, de nous représenter combien nous sommes forts quand nous agissons avec lui, puisque alors nous sommes forts de sa force à lui-même.

La sœur Étienne était un fruit mûr pour le ciel; Dieu se prépara donc à le cueillir: et, pour achever de purifier son âme, il lui envoya, deux ans avant sa mort, une maladie cruelle, qui ne lui laissa presque aucun repos pendant

tout ce temps. Trois mois environ avant son trépas, Notre-Seigneur lui apparut couvert de sang ; puis il en prit quelques gouttes, qu'il lui mit sur le cœur, en lui disant que désormais elle souffrirait beaucoup plus dans son âme et dans son corps qu'elle n'avait fait jusque-là. Ses peines augmentèrent en effet depuis cette vision, et elle dépérissait visiblement chaque jour. Mais elle disait toujours que ce qu'elle souffrait était peu en comparaison de ce que ses péchés méritaient, et elle ne quitta aucune de ses prières d'obligation ou de dévotion. Elle but pendant quelque temps de l'eau de coloquinte, comme si c'eût été une liqueur exquise ; car elle savait que Notre-Seigneur lui accordait la conversion de quelques pécheurs à chaque fois qu'elle en buvait. Quand elle sut qu'il n'y avait plus pour elle d'espoir de guérison, elle en fut ravie de joie. Elle aurait aimé que toutes les misères du monde vinssent fondre sur elle, pour lui donner occasion de satisfaire à la justice divine. L'impression qu'elle ressentit en cette circonstance fut si forte, qu'elle réagit sur son corps, de sorte qu'elle perdit la parole et pensa rendre l'âme

On
de son
le pou
violen
attend
cet ac
pauvre
choses
sans m
plus c
que p
de ce
sèrent
alimen
et elle
chose
peu de
mais
lemen
cilem
rejeta
en se
de sa
« Cou
lit. »

On lui fit prendre un peu de consommé , afin de soutenir ses forces ; mais son estomac ne le pouvant supporter se souleva avec une telle violence, qu'on ne pouvait la regarder sans attendrissement. On lui demanda la cause de cet accident. « C'est, dit-elle, que je suis une pauvre, à qui il ne convient pas d'user de choses aussi bonnes. Dieu veut que je souffre sans me permettre d'autre soulagement que les plus communs : et encore n'en dois-je prendre que peu. » On lui promit de ne plus lui offrir de ce bouillon , et ses grandes douleurs cessèrent à l'instant. On lui donna donc les mêmes aliments qui étaient servis à la communauté , et elle y avait plus de goût qu'à toute autre chose. On voulut un jour lui faire prendre un peu de conserve de roses, pour apaiser sa toux , mais elle faillit étouffer : car son corps était tellement gouverné par l'âme , et en suivait si docilement les impressions, que tout ce qu'elle rejetait il le repoussait aussi. Elle vit un jour, en se couchant, le chevet de son lit tout aspergé de sang, et entendit une voix qui lui disait : « Couche-toi sur la croix , je viens de bénir ton lit. » Cette faveur augmenta son ardeur pour la

souffrance. Elle communiait trois ou quatre fois la semaine, et, bien qu'elle fût si languissante, qu'il fallait la porter à la sainte table, dès qu'elle approchait de la grille de la communion, tous ses maux cessaient; et après la communion elle paraissait être d'une santé parfaite. Pendant les huit derniers mois de sa vie, cette faveur lui fut accordée toutes les fois qu'elle communia, à l'exception d'une seule fois.

Il se forma un abcès au côté, qui la tint pendant quinze jours comme en agonie. Dieu lui ayant donné quelques instants de répit, elle en profita pour demander les derniers sacrements. Pendant qu'on se préparait à les lui donner, elle eut une vision : son visage s'enflamma; elle se souleva avec vigueur sur son lit : puis s'inclinant et étendant les bras : « Soyez le bienvenu, s'écria-t-elle; c'est à cette heure que vous venez me visiter. O mon Dieu ! ô mon amour ! que vous avez de bonté pour une pauvre créature ! » Quand elle entendit le son de la cloche qui lui annonçait la venue de son bien-aimé, son cœur fut pris d'une telle jubilation, qu'il fallut lui commander de la modérer un

peu. Elle
géliqu
trème-
que D
temps
huit h
coup d
de troi

Mai
très-v
en ten
marqu
Dieu.
saint
et elle
son di
une ex
de la
« Mon
bonté
nant v
de cr
me p
amou
aimer

peu. Elle communia avec une ferveur tout angélique. On lui administra aussitôt après l'extrême-onction : et ce sacrement, opérant l'effet que Dieu y a attaché, lui rendit pour quelque temps ses forces ; si bien que le même jour, à huit heures du soir, elle sortit du lit sans beaucoup de difficulté, et semblait avoir encore plus de trois mois à vivre.

Mais vers minuit, elle fut prise d'un accès très-violent qui lui dura trois jours. De temps en temps elle prononçait quelques mots qui marquaient que son esprit était tout occupé de Dieu. Elle eut le bonheur de recevoir encore le saint Sacrement douze heures avant sa mort ; et elle voulut se lever, pour aller au-devant de son divin époux. Après l'avoir reçu, elle eut une extase, où il semblait qu'elle jouissait déjà de la béatitude. Puis, revenant à soi, elle dit : « Mon Seigneur, soyez le bienvenu : votre bonté ne m'a jamais abandonnée ; et maintenant vous daignez venir à moi pour me soutenir, de crainte que je ne tombe ; car sans vous je me précipiterais dans l'ombre de la mort. O amour ! ô Dieu d'amour ! qu'il fait bon vous aimer ! Je meurs fille de Dieu, de l'Église, de

notre bienheureux Père saint Augustin , et de notre bienheureuse Mère sainte Ursule. » Elle demanda le papier où étaient écrits ses vœux , et le livre des règles de son institut , et dit en les prenant : « Je vous remercie infiniment , mon Dieu , de ce que vous m'avez fait la grâce de vivre dans votre crainte et votre saint amour. »

Elle passa ainsi la dernière nuit de sa vie en des souffrances extraordinaires , supportées avec une admirable paix , et avec la présence continuelle de Dieu. A sept heures du matin , elle empira notablement , et son âme paraissait souffrir aussi. Son confesseur lui demanda ce qu'elle avait ; et , comme elle ne pouvait parler , elle fit quelques signes pour lui répondre. Il lui dit de demander à Notre-Seigneur la grâce de pouvoir parler , pour répondre à sa demande , et mourir ainsi dans l'obéissance. Elle lui dit aussitôt ce qui l'inquiétait , et s'entretint avec lui près d'une demi-heure. Vers midi , elle perdit de nouveau la parole , mais garda l'usage des autres sens. Elle paraissait toujours fort joyeuse , malgré les douleurs qu'elle endurait. Son âme enfin quitta son corps consumé de

douleur
le 8 ju
trois an

A pe
de Beau
chapele
pour le
prit d'a
connue
bout de
étaient
express
jours a
corps d
sans au
par la
monast
siastiqu
par M.
Étienne
temps
et l'av
C'était
avec M
Saint-S

douleurs et d'amour, à une heure après midi, le 8 juin 1649. Elle n'avait encore que vingt-trois ans, et huit ans de religion.

A peine son trépas fut-il connu dans la ville de Beaune, que l'on apporta de toutes parts des chapelets, des médailles et d'autres objets, pour les faire toucher à son corps, ce qui surprit d'autant plus les Ursulines, qu'elle n'était connue de personne. Lorsqu'on l'enterra au bout de vingt-quatre heures, tous ses membres étaient encore souples, et son visage avait une expression de douceur indéfinissable. Trois jours après son enterrement, on trouva son corps dans le même état qu'il y avait été mis, et sans aucune mauvaise odeur. Ce fait est attesté par la supérieure et plusieurs religieuses du monastère, comme aussi par plusieurs ecclésiastiques très-recommandables, et entre autres par M. Regnault, lequel avait connu la sœur Étiennelette mieux que personne, ayant été longtemps confesseur extraordinaire du couvent, et l'avait vue plusieurs fois dans ses extases. C'était un prêtre d'une haute vertu, et très-lié avec M. Olier, fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice.

VIE
DE LA
MÈRE CLÉMENTE RANQUET

DITE DE LA PRÉSENTATION

RELIGIEUSE URSULINE DE LYON

CHAPITRE I

Sa bonne éducation et son entrée chez les Ursulines.

Clémence Ranquet naquit à Lyon vers la fin du xvi^e siècle. Son père était un des plus riches marchands de la ville. Cette enfant fut le fruit des prières de ses parents ; et dès le berceau elle montra la douceur de son naturel , car on ne l'entendit jamais crier. Elle avait un tel goût pour les images pieuses , que pour la satisfaire on était obligé de lui en laisser toujours entre les mains ; et dès qu'on les lui pré-

sentait ,
pour les
nonça f
maison
et des p
dès qu'
caresses
la messe
l'église,
crifice,
ce que
l'église,
Son plu
ou des
Dieu. E
son âge
sœurs ,
qui que
connaiss
le reste
apprit l
l'épinet
facilité,
désirait
Lors

sentait, elle les portait à sa bouche, comme pour les baiser. Les premiers noms qu'elle prononça furent ceux de Jésus et de Marie; la maison de ses parents était l'asile des religieux et des pèlerins, et cette petite accourait à eux dès qu'ils entraient, leur faisant de grandes caresses. A l'âge de trois ans, entendant sonner la messe, elle tressaillit de joie. On la porta à l'église; et pendant tout le temps du saint sacrifice, elle fut occupée à regarder l'autel, ou ce que sa mère faisait, au lieu de courir dans l'église, à la manière des autres petits enfants. Son plus grand plaisir était de faire des autels ou des oratoires, et de s'y cacher pour prier Dieu. Elle ne prenait aucun plaisir aux jeux de son âge, ne se disputa jamais avec ses frères et sœurs, et n'usa jamais de dissimulation envers qui que ce fût. Son esprit, fermé seulement à la connaissance du mal, était pénétrant pour tout le reste, et ouvert à toute sorte de bien. Elle apprit la broderie, la musique, et à jouer de l'épinette, y réussissant avec une merveilleuse facilité, aussi bien qu'aux autres choses qu'on désirait d'elle.

Lorsqu'elle eut atteint sa huitième année,

elle sentit en son cœur un vif désir de communier, et on l'admit à la sainte table avant l'âge fixé par la coutume, parce qu'on reconnut que la maturité de son jugement devançait en elle le temps ordinaire. Clémence et sa sœur Catherine furent les premières pensionnaires des Ursulines congrégées de Lyon, leur père ayant été un des principaux promoteurs de cet établissement. Dieu, qui les regardait dès lors d'un œil d'élection et d'amour, pour en faire bientôt des astres étincelants dans la compagnie de Sainte-Ursule, afin d'éclairer et de fortifier par leurs douces influences l'Auvergne et le Dauphiné, leur donna pour les former à la vertu les mères Françoise de Bermond et Renée Thomas, qui étaient déjà de beaux luminaires en cette maison de Dieu, que l'on commençait à édifier. La petite Clémence y entra donc à l'âge de onze ans, et prit bientôt la résolution d'y consacrer sa vie au service de Dieu ; mais son père, qui avait pour elle une grande tendresse, l'en retira au bout de quelque temps. Elle n'eut point chez lui de plus grand plaisir que de se retirer dans sa chambre, et d'y pratiquer les exercices qu'elle avait appris chez les Ursu-

lines ;
tude, i
exprès
une p
avec l
tisia la

Cep
à Dieu
de son
les Ur
recond
après,
avec q
voies d
fit les
tion, à
nastèr
y fit la
la Pré
tulant
dressa
bénédi
avait p
Il l'int
sur la

lines; et pour la faire sortir de sa chère solitude, il fallait sonner une clochette qui était tout exprès à sa porte. Sa mère lui confia néanmoins une partie du soin de la maison, et l'habileté avec laquelle elle s'acquitta de sa charge justifia la confiance qu'on avait eue en elle.

Cependant la mère de Bermond demandait à Dieu cette chère fille; et celle-ci persévérant de son côté dans le désir de retourner chez les Ursulines, ses parents se décidèrent à l'y reconduire : elle y prit l'habit peu de temps après, à l'âge de quinze ans. On ne saurait dire avec quelle ferveur elle se mit à courir dans les voies de la perfection. A la fin du noviciat, elle fit les vœux simples, se donnant à la congrégation, à la manière des autres. Dès que le monastère des Ursulines de Lyon fut établi, elle y fit la profession solennelle, et prit le nom de la Présentation. On lui confia le soin des postulantes, puis la direction des novices, qu'elle dressa si bien, que sa mémoire fut longtemps en bénédiction dans le monastère. L'archevêque avait pour elle une affection toute particulière. Il l'interrogeait avec une bonté toute paternelle sur la manière dont elle faisait l'oraison, et

dont elle gouvernait ses novices, entrant ainsi dans tous les besoins de son âme, et lui témoignant le plus tendre intérêt. Elle lui répondit avec tant d'humilité et de sagesse en même temps, que ce grand prélat en était dans l'admiration.

Un an après l'établissement du monastère de Lyon, plusieurs réunions de filles pieuses désirèrent aussi embrasser la vie religieuse. Il y avait déjà depuis quelque temps en Auvergne un certain nombre de filles qui avaient embrassé l'institut des Ursulines, mais sans être retenues par le vœu de stabilité, n'étant point autorisées du saint-siège. L'évêque de Clermont pensa à réunir celles de son diocèse à la maison de Lyon. Il choisit pour l'exécution de son dessein le P. Charles de Craffort, supérieur de l'Oratoire de Clermont, qui alla de sa part demander à l'archevêque de Lyon quelques professes pour communiquer leurs règles aux Ursulines de Clermont, et les établir en vraies religieuses. Cette demande lui fut accordée; et la supérieure de Lyon lui offrit la sœur Clémence. Le P. de Craffort la trouva d'abord fort jeune : mais il fut ensuite si édifié de sa sagesse,

qu'il ac
vêque,
d'estim
de son
munau
Lyon d
mence
ne vou
sance,
de ses
pencha
vigne o
travail
comme

Elle va

Le t
pour ti
vé, l'év
et envo

qu'il accepta l'offre qu'on lui en fit ; et l'archevêque , en la lui donnant , marqua beaucoup d'estime de sa piété. Pendant que l'on traitait de son départ pour l'Auvergne , une autre communauté , établie à Mâcon , envoya demander à Lyon des religieuses. On donna à la sœur Clémence le choix entre Mâcon et Clermont. Mais , ne voulant point perdre le mérite de l'obéissance , elle s'en remit entièrement à la volonté de ses supérieures , sans cacher néanmoins son penchant pour l'Auvergne. C'était aussi la vigne où le Père de famille l'appelait pour y travailler , et y produire des fruits abondants , comme nous allons le voir.

CHAPITRE II

Elle va fonder le monastère de Clermont en Auvergne.

Le temps destiné par la divine Providence pour tirer de Lyon la sœur Ranquet étant arrivé , l'évêque de Clermont renouvela sa demande , et envoya son promoteur chercher à Lyon les

Ursulines professes qui lui avaient été promises. La mère de Bermond avertit cette chère sœur de se donner à Dieu pour accomplir son œuvre; et lui ayant choisi une compagne, elle leur fit commencer dès l'heure même une retraite, afin qu'elles pussent se disposer dans la solitude et la prière à la nouvelle vie qu'elles allaient embrasser. Il régnait dans la communauté tout entière une telle ferveur et une si admirable simplicité, que, malgré tout le mouvement que l'on s'y donnait pour préparer le départ des deux religieuses, pas une de celles qui restaient ne demanda qui s'en allait, ni en quel lieu. Et comme la mère Clémence, étant alors assistante et maîtresse des novices, devait être doublement regrettée, la supérieure, pour adoucir la peine de ses filles, les mit toutes en retraite deux jours avant le départ. Mais, malgré toutes ces précautions, la nature reprit ses droits; et, lorsque l'heure de la séparation fut venue, toutes ces bonnes filles se mirent à fondre en larmes, à l'exception de la mère Clémence et de sa sœur Catherine, qu'elle laissait à Lyon, quoiqu'elles fussent unies ensemble par le double lien de la nature et de la

grâce,
jusque

La r
na aux
deman
Dieu l
treize
l'embr
la sain
du mo
parent
et ils
qu'elle
en ces
l'accor
destie
Elle a
mois
dans s
dictio
maiso
gious
comm
Elle
dans

grâce, et qu'elles ne se fussent jamais quittées jusque-là.

La mère Rangier, avant de partir, se prosterna aux pieds de la mère de Bermond, pour lui demander les avis nécessaires à l'emploi où Dieu l'appelait. Elle les lui donna par écrit, en treize petits articles bien importants. Puis, l'embrassant, elle lui recommanda de regarder la sainte Vierge comme sa supérieure, et celle du monastère dont elle aurait la conduite. Ses parents la reçurent à la porte conventuelle, et ils reconnurent aussi bien que les autres qu'elle était au-dessus des émotions ordinaires en ces sortes de conjonctures. Tous ceux qui l'accompagnaient furent charmés de sa modestie et de sa régularité pendant le chemin. Elle arriva à Clermont le 27 mai 1621, quinze mois après sa profession. L'évêque la reçut dans sa cathédrale, et lui ayant donné sa bénédiction, il voulut la conduire lui-même à la maison des Ursulines, où il ordonna aux religieuses de lui rendre honneur et obéissance, comme à leur supérieure.

Elle prit quinze jours de repos avant d'entrer dans l'exercice de sa charge, et s'appliqua.

pendant ce temps, à bien connaître l'état de la maison qu'elle allait diriger. Puis le P. de Craffort, supérieur du couvent, lui remit le spirituel et le temporel, faisant une exhortation publique à la communauté, laquelle était composée alors de vingt filles, dont six, au plus, avaient fait profession entre les mains de l'évêque de Clermont.

La maison était en très-mauvais état sous le rapport matériel, lorsque cette chère mère y entra. Elle n'avait que vingt-deux ans ; mais, se voyant obligée par sa charge à perfectionner ce qui était à peine ébauché, elle s'y prit avec tant d'habileté, que la femme la plus expérimentée n'aurait pu mieux faire. Elle s'appliqua d'abord à sonder l'esprit de chacune de ses filles, et elle leur témoigna tant de bienveillance et d'affection, qu'elle eut bientôt gagné le cœur de la plupart d'entre elles. Les résultats de son administration ne tardèrent pas à paraître, et en très-peu de temps l'état du monastère s'améliora d'une manière sensible. Elle exigea de toutes les novices qu'elles fissent une année de noviciat sous sa conduite, quoiqu'il y en eût parmi elles quelques-unes qui eussent

porté
voya
pour
coup
celles
nèren
elles
d'autr
être s
rieure
tels,
lever
notre
jonct
garda
lieu d
au de
Le
sensi
qu'il
blia
de l
qu'il
des
ans

porté l'habit quatre ou cinq ans. Elle en renvoya plusieurs qu'elle ne jugeait pas propres pour son institut, et elle s'attira par là beaucoup de peines et de difficultés. Les parents de celles qu'elle avait congédiées ne lui pardonnèrent point cette mesure. Plusieurs parmi elles avaient laissé au couvent des sœurs ou d'autres parentes, qui, ne pouvant souffrir d'en être séparées, prirent contre la nouvelle supérieure des sentiments d'aigreur et d'amertume tels, que l'une d'entre elles fut assez osée pour lever la main contre elle et la frapper. Mais notre chère mère ne donna pas en cette conjoncture le moindre signe d'impatience, et elle garda toujours le calme le plus parfait au milieu des injures et des affronts qu'on lui fit, soit au dedans, soit au dehors du monastère.

Le diable l'attaquant par l'endroit le plus sensible, enveloppa ses amis dans les calomnies qu'il semait contre elle; de sorte que l'on publia les bruits les plus fâcheux sur les Pères de l'Oratoire. La chose en vint à ce point, qu'ils crurent devoir renoncer à la direction des Ursulines, et s'abstinrent pendant neuf ans de les visiter. La mère Ranquet se trou-

vait donc privée de tout appui, dans un pays qu'elle ne connaissait point, et où elle n'était que depuis trois mois. Cependant, quoique jeune et sans expérience, elle ne perdit pas courage : et elle se conduisit avec tant de prudence et de discrétion, que l'opinion publique, longtemps prévenue contre elle, lui redevint favorable, au moment où l'on s'y attendait le moins.

Un des caractères distinctifs de toute communauté, c'est de tenir à ses pratiques et à ses usages, et d'opposer une résistance énergique à tous les changements qu'on essaie d'y introduire. Cette disposition est excellente en elle-même ; car elle préserve les communautés religieuses de cet esprit d'innovation, qui est souvent dans les autres sociétés un principe d'anarchie et de ruine. Mais comme toutes les choses humaines, cette fidélité au passé a besoin d'être maintenue dans de justes bornes ; et la crainte du changement ne doit pas aller jusqu'à rendre tout perfectionnement impossible. La mère Ranquet, en arrivant à Clermont, trouva dans le monastère qu'elle devait diriger des pratiques et des usages particu-

liers, c
détruit
de Die
but, m
et suav
choses
pouvai
sion. E
ses rel
tumés,
comme
cœur,
autorit
servir
munau
les sou
cendan
rait ; e
ses ve
femme

La
allait
nomb
solut
moins

liers, qu'il eût été imprudent de chercher à détruire tout d'un coup. Pénétrée de l'esprit de Dieu, qui tend énergiquement vers son but, mais dispose les moyens avec douceur et suavité, elle ne voulut point brusquer les choses, ni emporter par la force ce qu'elle pouvait obtenir plus sûrement par la persuasion. Elle laissa donc pendant quelque temps ses religieuses continuer les exercices accoutumés, et s'astreignit elle-même à les pratiquer comme elles; jusqu'à ce qu'ayant gagné leur cœur, elle n'eut plus besoin d'employer son autorité pour les abolir : bien digne en cela de servir de modèle à tous les supérieurs de communauté dans les mêmes conjonctures. Toutes les sœurs, ravies de sa charité et de sa condescendance, firent d'elles-mêmes ce qu'elle désirait; et dans l'admiration que leur causaient ses vertus, elles disaient : *Ce n'est pas une femme, c'est un ange.*

La mère Ranquet, voyant que la maison allait être bientôt trop petite, à cause du grand nombre de religieuses qui se présentaient, résolut de bâtir contre l'avis de plusieurs, qui, moins confiants dans la Providence, et tenant

trop compte peut-être des conseils de la prudence humaine, croyaient qu'il n'était pas sage de se jeter sans ressources en des dépenses aussi considérables. Mais Dieu, qui ne confond jamais ceux qui espèrent en lui, bénit la confiance de notre chère mère, de sorte qu'au bout de peu de temps les bâtiments furent achevés, et que ceux qui avaient été les plus opposés à son entreprise ne purent s'empêcher d'y reconnaître une protection visible de la Providence. Toutes les sœurs voulurent contribuer autant qu'elles le pouvaient à la construction du monastère; et c'était merveille de voir le zèle avec lequel elles y travaillaient, servant, à l'exemple de leur supérieure, les ouvriers, en silence et dans un profond recueillement.

A peine le couvent fut-il achevé, que la mère Ranquet faillit leur être enlevée par une maladie très-grave, dont la guérison subite parut manifestement l'effet des prières de la communauté. Mais, une fois rétablie, elle fut demandée par les Ursulines de Lyon. L'évêque de Clermont, désolé à cette nouvelle, se rendit en toute hâte au monastère, et demanda à la

mère
ses dés
indiffé
retenir
été en

L'an
gée de
vaient
sèrent
la mèr
plus é
poste.
Elle n
chose
de ren
se dé
avait
dait u
de Sa
voul
une p
quel
pour
Ranq
saint

mère Ranquet quelles étaient ses intentions ou ses désirs. Reconnaissant en elle une parfaite indifférence, il ne fit point difficulté de la retenir, et de rompre l'obédience qui lui avait été envoyée de Lyon.

L'année 1629, la ville de Clermont fut affligée de la peste ; et tous les habitants qui pouvaient chercher ailleurs un appui s'empresèrent de la quitter pour éviter le fléau. Mais la mère Ranquet, dirigée par des motifs bien plus élevés, jugea qu'elle devait rester à son poste, et s'abandonner à la volonté de Dieu. Elle n'eut pas de peine à persuader la même chose à ses filles. Elles se contentèrent donc de rendre les pensionnaires à leurs parents, et se décidèrent à rester dans le lieu où Dieu les avait placées. Le monastère de Clermont répandait une telle odeur de vertu, que la prieure de Saint-Genest, de l'ordre de Saint-Benoît, voulant réformer le sien, demanda comme une grâce la permission de venir y demeurer quelque temps avec neuf de ses religieuses, pour y prendre, sous la conduite de la mère Ranquet, une forme de vie en rapport avec la sainteté de sa profession. Elle y demeura trois

mois, et y profita si bien, qu'après en être sortie, elle réforma son prieuré, et conserva toujours une grande reconnaissance envers les Ursulines de Clermont.

CHAPITRE III

Elle fonde un établissement à Thiers, et un autre à Montferrant.

L'évêque de Clermont, pour retenir la mère de Ranquet en Auvergne, l'envoya fonder une maison à Thiers avec neuf compagnes, et lui dit à son départ : « Adieu, ma mère, faites aussi bien à Thiers que vous avez fait à Clermont. Ce qui me fâche, c'est qu'en vous éloignant de moi, vous vous approchez de Lyon, et je crains de vous perdre. Mais puisque Dieu vous appelle à Thiers, allez-y travailler avec la bénédiction de Dieu. » Elle avait été douze ans supérieure de la maison de Clermont, et y avait donné l'habit à cinquante religieuses, sans compter les vingt qu'elle y avait trouvées. Il

y avait
Thiers
plies.
ment
trouve
toire
sainte
dans l
sacrer
les An
d'une
avec

Ay
prit
pour
cher
filles
les y
tout
que
et p
qu'e
de l
à T
son

y avait à peine quarante jours qu'elle était à Thiers, que toutes les classes étaient déjà remplies. Cette abondante moisson réjouit grandement les bonnes sœurs. La mère Ranquet ayant trouvé dans le jardin du couvent un petit oratoire où étaient représentés les mystères de la sainte enfance de Notre-Seigneur, fut confirmée dans le dessein qu'elle avait déjà formé de consacrer la maison à Jésus enfant, et de porter les âmes qui y seraient appelées, à l'honorer d'une manière toute spéciale, comme elle le fit avec beaucoup de succès.

Ayant demeuré cinq ans à Thiers, elle apprit que la ville de Montferrant la demandait pour venir fonder un couvent d'Ursulines. Elle chercha à adoucir pour le cœur de ses chères filles la peine que leur causait son départ, en les y préparant de longue main; mais, malgré toutes ses précautions, elle ne put empêcher que cette séparation ne fût très-douloureuse, et pour celles qui partaient, et pour celles qu'elle laissait. Pour les consoler, elle promit de les revoir, et leur dit : « Mes cendres seront à Thiers, et je laisse mon cœur dans cette maison, que j'aimerai toujours et à qui je désirerai

toujours de rendre service. » Elle partit de Thiers avec quatre professes qu'elle y avait amenées, et s'arrêta quinze jours à Clermont, où on lui choisit encore six compagnes ; de sorte qu'elles arrivèrent au nombre de neuf à Montferrant. Elles descendirent au monastère de la Visitation, où elles furent reçues avec tous les témoignages d'une sincère amitié ; et le lendemain elles entrèrent dans la maison qui leur était destinée.

La mère Ranquet fut aussi heureuse à Montferrant qu'elle l'avait été à Thiers et à Clermont. Mais ses travaux continuels lui causèrent des hémorragies et des fièvres qui affaiblirent considérablement sa santé, et mirent ses jours en péril. Quoique malade, son esprit conserva toujours sa vigueur, et de son lit elle gouvernait sa communauté comme si elle eût été bien portante. Son autorité était tellement aimée et respectée, que ses moindres désirs étaient ponctuellement observés. Craignant néanmoins de ne pouvoir remplir les devoirs de sa charge, elle demanda plusieurs fois à en être délivrée ; et ses supérieurs, craignant de leur côté qu'elle ne succombât à l'excès du travail ; résolurent

de la ti
rait mi
la co
fut une
contrain
changer
les relig
pressan
trois jo
toutes
proster
croix,
retraite
pieds d
larmes
Mère,
la leur
Elle co
gouver
choses
son m
cédaie
dératio
conser
consid

de la tirer de Montferrant, pensant qu'elle se-
rait mieux en changeant d'air. Mais dès que
la communauté eut appris cette nouvelle, ce
fut une désolation générale ; et l'on résolut de
contraindre Dieu, à force de supplications, à
changer les dispositions des supérieurs. Toutes
les religieuses qui n'avaient pas des offices bien
pressants obtinrent la permission de passer
trois jours en retraite, et de mettre en usage
toutes sortes de pénitences. On les voyait prier
prosternées en terre, ou les bras étendus en
croix, avec une ardeur merveilleuse. Enfin, la
retraite finie, elles allèrent toutes se jeter aux
pieds du supérieur, et, lui représentant avec
larmes le besoin qu'elles avaient de leur digne
Mère, elles le prièrent avec tant d'instances de
la leur laisser, qu'il se rendit à leurs désirs.
Elle continua donc, quoique malade, de les
gouverner. Elle cherchait par-dessus toutes
choses à entretenir la paix et l'union dans
son monastère ; et tous les intérêts temporels
cédaient dans son esprit devant cette consi-
dération. C'est pour cela qu'elle aima mieux
consentir à payer annuellement une somme
considérable à la dame fondatrice du couvent,

que de l'y garder en risquant la paix qu'elle y voulait maintenir.

Son second triennat étant expiré, elle resta encore une année à Montferrant. Les Ursulines de Thiers, sachant qu'elle n'était plus en charge, ne manquèrent pas de la redemander; mais le supérieur leur répondit qu'elle avait besoin de repos. L'archevêque de Lyon envoya dans le même temps un Père Minime la voir de sa part, et s'informer si elle ne pourrait pas encore être supérieure, ayant dessein de la rappeler à Lyon. La mère Ranquet, qui ne souhaitait rien tant que de finir ses jours dans l'obéissance, lui déclara qu'elle était désormais incapable de soutenir aucune charge, lui alléguant tant de raisons, qu'elle ne fut plus pressée de ce côté. Cependant les Ursulines de Clermont l'élurent supérieure, sans avoir égard à ses infirmités, dont elle les avait cependant informées en détail. Lorsqu'elle apprit la nouvelle de son élection, elle était auprès du lit de la supérieure de Montferrant, alors malade. Et, bien que ce lui fût un coup presque mortel, en l'état où elle se trouvait, elle ne fit point paraître sa peine; mais, s'oubliant elle-même, elle se mit

à con
ensui
Elle
qui l
ses p
dont

L'e
ment
qu'el
elle n
Elle f
cipale
étaier
mois
comm
ville
jour.
ment
lines
au P
rend
libre
Saint
il lui
dispo

à consoler la supérieure. « Ma mère, lui dit-elle ensuite, permettez-moi de m'offrir à Dieu. » Elle se mit à genoux pour lui sacrifier le peu qui lui restait de vie, et s'efforça d'inspirer à ses pauvres filles le courage et la résignation dont elles avaient besoin.

L'effort qu'elle fit en cette circonstance augmenta ses maux, pendant les quinze jours qu'elle demeura encore à Montferrant; mais elle ne voulut pas pour cela différer son départ. Elle fut conduite à Clermont par les trois principales officières du couvent de cette ville, qui étaient venues la chercher, et elle y rentra au mois de mai 1645, au grand contentement de la communauté tout entière, et des personnes de la ville qui l'avaient connue dans son premier séjour. A la fin des trois années de son gouvernement, on élut une autre supérieure. Les Ursulines de Thiers l'ayant su, écrivirent sans délai au Père de Craffort pour le supplier de la leur rendre. Il lui montra cette lettre, la laissant libre de choisir, parmi toutes les maisons de Sainte-Ursule du diocèse de Clermont, celle où il lui plairait de demeurer. Elle s'en remit à sa disposition, pour ne pas perdre le mérite de

l'obéissance ; mais, pressée de dire celle qu'elle préférait, elle répondit que c'était la maison de Thiers. Elle le fit pour condescendre aux désirs des religieuses de ce monastère, et pour remplir la promesse qu'elle avait faite d'y retourner un jour ; car pour elle, tous les lieux lui étaient indifférents. Ce fut une grande joie pour la communauté de Thiers, qui, depuis dix ans qu'elle en était sortie, ne cessait de demander à Dieu son retour.

Les Ursulines de Montferrant, qui désiraient la posséder aussi, demandèrent à la retenir en passant au moins un mois ; mais on ne leur accorda que quinze jours, pendant lesquels elles pleurèrent cent fois, et de joie de la revoir, et tout ensemble de douleur de la perdre si tôt. Elles firent encore un dernier effort auprès de l'évêque de Clermont pour la garder ; mais tout fut inutile. Son arrivée à Thiers fut une fête non-seulement pour le monastère, mais encore pour toute la ville, où elle avait laissé de si doux souvenirs. La communauté la reçut à la porte, et la conduisit au chœur, où l'on chanta le *Te Deum* ; après quoi ses filles la saluèrent avec une jubilation inexprimable.

La
sous
verne
rieur
toute
de so
mont
la su
possi
choses
Cepen
comm
une g
dégou
qu'el
rieur
affair
n'éta
recon
comb
refus
Étan
comm
dit à
parce

La supérieure se rangea avec la communauté sous son obéissance ; mais elle refusa le gouvernement jusqu'à la première visite du supérieur ; et il lui fallut alors le prendre, malgré toutes ses excuses. Elle ne se servit pourtant de son autorité qu'avec une grande réserve, montrant toujours beaucoup de déférence pour la supérieure, lui témoignant tout l'honneur possible, lui rendant un compte fidèle de toutes choses, et agissant en tout comme son aide. Cependant, le temps de l'élection approchant, comme elle craignait d'être élue, elle affecta une grande sévérité dans ses manières, pour dégoûter les esprits de sa conduite. Elle disait qu'elle ne convenait plus à la charge de supérieure, ni pour le corps, que les maladies avaient affaibli, ni pour l'esprit, parce que ses maximes n'étaient plus du temps. Mais, plus elle se reconnaissait incapable, plus elle découvrait combien elle était digne de la charge qu'elle refusait. En effet elle fut élue à l'unanimité. Étant conduite à la place de la supérieure, comme toutes les sœurs venaient la saluer, elle dit à une d'entre elles de ne pas tant se réjouir, parce qu'elle n'avait de mère pour guère plus

d'un an. Cette parole ne fit alors aucune impression ; mais elle fut justifiée par l'événement , car elle mourut quinze mois après son élection.

CHAPITRE IV

Des épreuves que la mère Ranquet eut à supporter.

La mère Ranquet essuya toutes les peines et les contradictions attachées à la vie religieuse, et particulièrement aux charges qu'elle eut à remplir. Mais elle en désirait de plus grandes encore, et qui pussent l'humilier. Elle les demanda à Notre-Seigneur, et les obtint. Dans le pressentiment qu'elle en avait, elle se plaisait à planter de petites croix en divers lieux de la maison ; puis elle allait les révéler tous les jours, et conviait ses sœurs à l'accompagner. Ayant été élue supérieure d'un monastère, en Auvergne, elle y fut reçue avec un applaudissement général. Toutefois, en y allant, elle dit à une religieuse : « Je m'en vais être supérieure en tel lieu ; vous l'avez beaucoup désiré ; mais soyez sûre que je ne ferai qu'y souffrir, et que

j'en so
En eff
queme
seur e
pour
rigue
infirm
fut m
sorte
sans e
rien p
estim
la pat
tous l
les au
pour
les ét
Dieu.
Ce
crète
maise
et de
n'en
qu'on
nous

j'en sortirai à votre confusion et à la mienne. » En effet, après un an d'exercice, elle fut publiquement déposée, à la sollicitation du confesseur et d'autres personnes, qui la firent passer pour incapable, la traitant avec beaucoup de rigueur et de mépris, jusqu'à lui reprocher ses infirmités. Elle se soumit à la direction qui lui fut marquée, avec la docilité d'une novice, de sorte qu'elle ne faisait pas la moindre chose sans en demander la permission. Et, pour ne rien perdre d'un temps aussi précieux en son estime, elle s'exerçait à l'oraison, au silence, à la patience et aux œuvres les plus basses, allait tous les jours tirer de l'eau pour la cuisine et les autres lieux, et aidait à faire les bouquets pour l'église, pendant que son esprit honorait les états de mépris et d'humiliation du Fils de Dieu.

Cependant on tenait sa déposition très-secrète, de peur qu'elle ne fût connue des autres maisons; et, quoiqu'elle eût la liberté d'écrire et de recevoir des lettres sans les montrer, elle n'en dit jamais un mot à personne; de sorte qu'on ne l'aurait jamais su sans l'occasion que nous allons rapporter. Une religieuse du mo-

nastère ayant dit un jour, sans y penser, à la tourière d'un autre couvent, et en présence de la mère Ranquet, qu'elle allait monter chez la supérieure, cette tourière, qui déjà soupçonnait quelque chose, demanda si ce n'était pas la mère Ranquet qui était supérieure de la maison. Les deux religieuses, ne pouvant trouver d'issue, et ne voulant pas manquer à la vérité, lui avouèrent simplement ce qui en était, en la conjurant de n'en rien dire. Cette fille, qui avait l'esprit assez fin, rapporta la chose au couvent où elle servait, et de là la nouvelle s'en répandit aux autres maisons de la province, qui en furent on ne peut plus étonnées. Le supérieur qui l'avait déposée, voulant justifier sa conduite, l'obligea d'écrire à l'évêque de Clermont, pour lui représenter son incapacité dans le gouvernement, et obtenir de lui de n'être plus mise à l'avenir dans les charges. Elle transcrivit la formule que le supérieur lui avait imposée, sans y changer une syllabe. Mais l'évêque, attribuant cette démarche de la servante de Dieu à son humilité, laissa les religieuses libres de l'élire, comme auparavant. Pendant tout le temps que dura cette épreuve, sa vertu

ne se dé
tit de la
purifiée
nul obj
cœur et
et les cr

Lorsq
acquis
autre, l
curent
vices, q
les autr
lui en m
sèrent
seoir av
cela se f
mais co
Ranque
mit alo
chères

Ce m
fut mis
contres
paix ni
adresse

ne se démentit pas un seul instant, et elle sortit de là comme l'or du creuset, si dégagée, si purifiée, si élevée au-dessus de la terre, que nul objet ne lui semblait digne d'arrêter son cœur et ses pensées, si ce n'est les humiliations et les croix.

Lorsqu'elle quitta cette maison, où elle avait acquis tant de mérites, pour entrer dans une autre, les religieuses de cette dernière la reçurent comme en triomphe. Les plus jeunes novices, qui la connaissaient cependant moins que les autres, lui parsemèrent son lit de lauriers, lui en mirent une branche à la main, et lui dressèrent une espèce de trône, où elles la firent asseoir avec de grands applaudissements. Et tout cela se fit sans préparation, sans préméditation, mais comme de soi-même; si bien que la mère Ranquet n'y fit réflexion qu'à la fin, et elle se mit alors à dire : « Dieu vous le pardonne, mes chères sœurs. »

Ce ne fut pas la seule occasion où sa vertu fut mise à l'épreuve; mais, dans toutes les rencontres de ce genre, elle ne perdit jamais la paix ni la résignation. Un jour qu'on lui avait adressé des paroles très-injurieuses, une sœur

qui les avait entendues lui dit qu'elle était trop bonne, et qu'elle devait se plaindre. « A Dieu ne plaise, lui répondit la Mère, que je me plaigne de personne. Hélas ! on devrait me chasser de tous les monastères d'Auvergne, comme une servante inutile. J'ai des obligations envers tout le monde, et l'on ne me doit, à moi, que le blâme. » Elle rétablit le calme de cette manière dans une communauté qui était troublée au sujet d'une fille qu'elle n'avait pas voulu recevoir pour de justes causes. Une religieuse, parente de cette fille, ne pouvant contenir son dépit, s'emporta contre la mère Ranquet, laquelle à l'instant se mit à genoux pour lui demander pardon, et la pria de décharger entièrement sur elle son ressentiment, mais de ne point scandaliser la communauté, qui avait si grand besoin de bon exemple. La pauvre religieuse, confuse d'une telle humilité, la contraignit de se relever. Elle le fit en lui disant : « Eh bien, ma chère sœur, que voulez-vous encore que je fasse ? » Puis, l'embrassant tendrement, elle sut si bien adoucir son cœur, qu'elle reconnut sa faute et en fit pénitence. Cependant, pour que les autres religieuses ne pussent se préva-

loir de
sœur,
confé
ces so

La
tuelles
de ses
corps
elle s
rage q
riant
servir
minist
tait. S
elle n
apprit
et un
elle n
mains
homme
le Seig
béné.
le voy
fut en
cette

loir de son indulgence et de l'exemple de cette sœur, elle leur fit pendant une semaine des conférences pour leur montrer la gravité de ces sortes de fautes.

La mère Ranquet, outre les peines spirituelles attachées à sa profession, ou à l'exercice de ses charges, eut à souffrir aussi dans son corps des maux et des infirmités cruelles. Mais elle supporta ces épreuves avec le même courage que les premières, ne se plaignant jamais, riant et plaisantant lorsqu'on négligeait de la servir, ou que, par suite d'une erreur dans l'administration d'un remède, son mal augmentait. Son père ayant perdu toute sa fortune; elle n'en fut point troublée; et quand elle apprit que la peste l'avait enlevé avec sa mère et un de ses frères, en moins de trois jours, elle ne versa pas une larme : mais, élevant les mains et les yeux au ciel, elle dit avec le saint homme Job : *Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés; que son saint nom soit béni.* Un autre de ses frères, ayant entrepris le voyage de Paris en Auvergne pour la voir, fut enlevé par la mort. La mère Ranquet, à cette nouvelle, ne fit paraître au dehors au-

cune douleur, mais se contenta de recommander son frère aux prières des religieuses qui se trouvaient avec elle.

Ce n'est pas qu'elle fût insensible à ces pertes, ni que la grâce eût étouffé en elle les sentiments de la nature. Mais son âme forte et généreuse s'élevait au-dessus des affections de la chair et du sang; et, craignant de se trop abandonner à sa douleur, comme il arrive presque toujours en ces circonstances lorsqu'on n'en réprime pas les premiers mouvements, elle la refoulait au dedans de son âme, et n'en voulait avoir pour témoin que Dieu. Elle ne se croyait point obligée à la même contrainte ni à la même sévérité à l'égard des sentiments dont la grâce est le principe; parce que, la nature y ayant moins de part, il est beaucoup moins à craindre aussi qu'elle n'y excède en quelque chose. Ayant appris un jour la mort de deux religieuses de Lyon qui l'avaient formée à la vie religieuse, elle en parut inconsolable; si bien que ses filles s'en étonnèrent, et elle leur dit que l'Ordre avait fait une si grande perte dans la personne de ces dignes religieuses, qu'elle ne le pouvait assez déplorer.

Des

La m
Dieu, e
transpo
longue
le Seign
fois diffé
pain po
que Die
on appor
fois, per
tribuer
sonnes,
il en re
tables. C
cause de
tous ceu
entremis
dont ils

1.

CHAPITRE V

Des effets merveilleux de sa confiance en Dieu.

La mère Ranquet avait cette confiance en Dieu, et cette foi qui obtient des miracles et transporte les montagnes. Elle savait par une longue expérience que celui qui espère dans le Seigneur n'est jamais confondu. Par deux fois différentes, comme il ne restait plus que du pain pour le repas de la communauté, elle dit que Dieu pourvoirait au reste; et aussitôt après on apporta en effet ce qui manquait. Une autre fois, pendant qu'elle priait, après avoir fait distribuer trois livres de pain pour dix-sept personnes, ce pain se multiplia; et après le repas il en resta autant qu'on en avait mis sur les tables. On l'appelait le Moïse de l'Auvergne, à cause des merveilles qu'elle y opérait; et si tous ceux qui ont été assistés de Dieu par son entremise avaient fait connaître les faveurs dont ils lui ont été redevables, leurs récits de-

manderaient des livres entiers. Plusieurs personnes qui étaient comme hors d'elles-mêmes, par la violence des tentations, en furent délivrées par sa seule présence. Elle guérit quatre fois, entre autres, une de ses religieuses, de peines intérieures et corporelles, en lui mettant la main sur la tête, ou en l'embrassant.

Dieu, qui voulait manifester sa sainteté, avait donné, même aux objets qu'elle portait, une efficacité merveilleuse en ce genre; et son voile, mis sur la tête de la même religieuse, lui ôta à l'instant un violent mal de tête contre lequel elle avait employé toutes sortes de remèdes. Une autre, qui aidait ses compagnes à la construction du monastère, en jetant des pierres dans une fosse très-profonde qu'il fallait combler, tomba dedans, et devait infailliblement être écrasée par les pierres qu'on y jetait de tous côtés. Mais la mère Ranquet ayant invoqué trois fois le nom de Jésus, elle sentit comme deux mains qui la soutenaient, et qui la portèrent jusqu'au fond de la fosse, où elle demeura debout; et on l'en retira sans douleur et sans aucune meurtrissure. Un jour de Vendredi saint, les pensionnaires des Ursulines de

Clermont
maître
et tou
tombè
les co
étaient
cours
chaos
deux h

La
éclat,
regard
de Sak
en ce
culière
mère
vous a
condm
saintet
grès e
avait
était,
la mai
vent d
ladies

Clermont étant dans une grande salle avec leur maîtresse, la chambre s'affaissa tout à coup, et toutes ces filles, au nombre de dix-neuf, tombèrent en un lieu fort bas, pêle-mêle avec les coffres, les tables et les autres meubles qui étaient dans la salle. La mère Ranquet eut recours à Dieu, et toutes furent retirées de ce chaos sans qu'il leur fût arrivé aucun mal; et deux heures après elles assistaient aux ténèbres.

La vertu de la mère Ranquet jetait un tel éclat, que tous ceux qui l'avaient connue la regardaient comme une sainte. Saint François de Sales, qui avait un discernement si exquis en ce genre, et qui l'avait connue très-particulièrement à Lyon, dit en parlant d'elle à la mère Renée de Tous-les-Saints : « Ma Mère, vous avez là une fille de rare vertu, que Dieu a conduite déjà bien avant dans le chemin de la sainteté; et l'on doit en attendre un grand progrès et une heureuse fin. » L'opinion qu'on avait d'elle était utile au monastère où elle était, chacun s'empressant de faire du bien à la maison à cause d'elle. On lui envoyait souvent des présents, surtout pendant ses maladies, qui étaient ainsi, sous le rapport ma-

tériel, plus profitables que coûteuses à la communauté; et d'un autre côté, on était si heureux dans l'intérieur du couvent de lui rendre tous les soins que demande une malade, que, loin d'être à charge aux sœurs, elle leur procurait au contraire l'occasion de satisfaire la grande affection qu'elles avaient pour elle; d'autant plus que Dieu récompensait amplement les services qu'on lui rendait.

Mais il voulut la récompenser elle-même, en la retirant de cette vie, pour la rappeler à lui. Il la disposa à la mort, en diminuant peu à peu les forces de son corps, et en augmentant au contraire dans la même proportion celles de son âme. Deux ans déjà avant de mourir, elle semblait avoir le pressentiment de sa fin prochaine, mettant toutes choses en état, et disant des paroles qui le marquaient assez clairement. Le 26 septembre 1651, elle tomba malade pour la dernière fois, dans le couvent de Thiers; elle ne se plaignait que d'une chose, c'est qu'on lui ôtait le moyen de souffrir, par les soulagements qu'on lui procurait. Le troisième jour de sa maladie, le danger se déclara. Les religieuses, voulant arracher à Dieu une vie si

précie
ration
la con
elle n
déplô
sa sa
entièr
filles
mona
rait le
humb
Dieu;
meme
Les
sieurs
comm
parole
récite
lesqu
piété,
nauté
à la vo
lit de
dévo
Seign

précieuse pour elles, firent une sainte conspiration de prières, ne cessant de lui demander la conservation de leur digne Mère. Pour elle, elle ne craignait qu'une chose, c'est qu'on ne déplût à Notre-Seigneur en l'importunant pour sa santé. Elle reçut les sacrements avec une entière présence d'esprit, et bénit toutes ses filles présentes et absentes. Les religieuses du monastère lui ayant demandé ce qu'elle désirait le plus d'elles, elle leur répondit : « Soyez humbles et simples, marchez droit devant Dieu ; car les petits biais lui déplaisent extrêmement. Ne vous attachez à rien. »

Les derniers jours de sa vie, elle donna plusieurs autres instructions très-profitables à la communauté, et voulut même adresser quelques paroles à chaque sœur en particulier. Elle fit réciter en sa présence toutes les prières par lesquelles elle avait coutume d'alimenter sa piété, après quoi elle demanda pour la communauté la force de se conformer en toute chose à la volonté divine. Elle avait fait environner son lit de tableaux pieux. Elle baisa avec une tendre dévotion tous les instruments de la Passion du Seigneur. Puis elle se fit apporter la figure

du saint enfant Jésus; et voyant que ses filles, au lieu de chanter quelques prières en son honneur, comme elle les y engageait, ne faisaient que pleurer, elle entonna elle-même les antiennes qu'elle avait composées. Son confesseur lui dit : « Ma Mère, voici l'Époux qui vient. — Qu'il soit le bienvenu, » répondit-elle. Il lui dit encore qu'il espérait que la divine Clémence, dont elle portait le nom, lui serait favorable. « Que je la trouve douce, cette divine Clémence ! » s'écria-t-elle ; et l'on voyait, au calme et à la tranquillité dont elle jouissait, que son âme avait autant de joie que son corps de souffrances.

Comme on la tenait pour une de ces vierges sages dont parle l'Évangile, on ne craignait pas qu'elle s'endormît sans avoir de l'huile dans sa lampe. Le médecin, cependant, la trouvant dans un assoupissement profond, lui dit qu'elle ne faisait que dormir. « C'est vrai, » répondit-elle avec humilité, je suis incivile. » Quelques instants avant de mourir, son visage s'enflamma et prit une expression de beauté extraordinaire. « Je me réjouis, dit-elle avec transport, d'être fille de l'Église, de saint Au-

gustin
mit à
puis il
la torc
honora
mots,
m'avou
la com
carnati
comme
qu'elle
prit un
quart
son esp
pir. El
je met
donne
poitrin
Son
d'être
couver
de l'e
demeu
gravit
après

gustin et de sainte Ursule. » Son confesseur lui mit à la main le cierge bénit des mourants ; puis il lui dit : « Eh bien, ma Mère ! vous voilà la torche à la main ; est-ce pour faire amende honorable à Dieu et à la communauté ? » A ces mots, elle se souleva à mi-corps, et dit : « Je m'avoue très-criminelle devant Dieu et devant la communauté. » A minuit, elle adora l'Incarnation et la Naissance de Notre-Seigneur, comme elle avait coutume de le faire. Pendant qu'elle était occupée à cette sainte action, il lui prit une faiblesse, et elle ne vécut plus qu'un quart d'heure, conservant toutefois l'usage de son esprit et de ses sens jusqu'au dernier soupir. Elle s'écria : « Pardonnez-moi, mon Dieu, je mets mon esprit entre vos mains et m'abandonne à vous ; » après quoi, se frappant la poitrine, elle rendit son âme à Dieu.

Son corps fut gardé trente-trois heures avant d'être inhumé : et, bien que son visage fût tout couvert des larmes des sœurs, qui ne cessaient de l'embrasser, il ne se déforma point ; elle demeura belle et souriante, avec autant de gravité que pendant sa vie. Elle ne cessa point après sa mort de faire du bien à la pieuse

famille qu'elle laissait sur la terre; et son tombeau fut pendant longtemps pour les religieuses de Thiers un lieu de refuge dans leurs besoins, un objet de consolation dans leurs peines, et comme une chaire d'où elle les exhortait encore à la vertu. Plusieurs d'entre elles reçurent des témoignages visibles de son assistance, et furent délivrées par son intercession des maux qu'elles souffraient, soit dans leur âme, soit dans leur corps; et sa mémoire resta comme un parfum qui embauma toute l'Auvergne.

MÈ

An
teau
deme
Auss
entie
si sa
pers
mère
peu
loin

VIE

DE LA

MÈRE ANTOINETTE MICOLON

DITE COLOMBE DU SAINT-ESPRIT

RELIGIEUSE URSULINE DE TULLE

CHAPITRE I

Sa naissance et ses premières années.

Antoinette Micolon naquit en 1592, au château des Écures en Auvergne, où ses parents demeuraient, vivant dans une honnête aisance. Aussitôt après sa naissance, elle resta un jour entier sans mouvement; et on allait l'enterrer, si sa mère ne s'y fût opposée, ne pouvant se persuader qu'elle fût morte. Elle perdit sa mère à l'âge de trois ans. Son père se remaria peu de temps après; mais la petite Antoinette, loin de retrouver dans sa nouvelle mère les

soins et l'affection de la première, ne reçut d'elle au contraire que des mauvais traitements. Elle avait l'esprit agréable, et de très-bonnes intentions, que personne ne prit soin de cultiver; et la pauvre enfant vécut dans les champs avec les villageois jusqu'à l'âge de douze ans : puis de douze à quinze elle demeura à Ambert, vivant pendant tout ce temps-là dans une telle ignorance, qu'elle n'avait jamais entendu parler de Dieu ni de l'affaire du salut. Malgré cette négligence si criminelle de la part de ses parents, elle garda néanmoins son innocence; et Dieu lui inspira une telle horreur du vice, qu'elle ne pouvait entendre une mauvaise parole sans frémir. Cette heureuse disposition était le fruit de la grâce du baptême, et du Saint-Esprit qui résidait en son âme.

Dieu, qui se plaît avec les simples, voulut être lui-même son maître. Il commença par lui inspirer un grand amour de l'humilité, voulant donner ainsi une base solide à l'édifice de sa perfection. Cette inclination lui attirait souvent des reproches de la part de sa belle-mère, qui n'y voyait que les signes d'un esprit obtus et d'un cœur bas. Elle ne pouvait souffrir les

ajust
lorsq
les p
avait
brilla
patie
cée
pren
en p
ceux
Anto
mot
tout
sût
prop
rece
tant
nibl
mèr
sug
rivi
de
plu
sait
être

ajustements, ni les jeux les plus innocents, lorsqu'il y avait des hommes. Elle aimait tant les pauvres, qu'elle leur donnait tout ce qu'elle avait d'argent ou de nourriture. Mais ce qui brillait le plus en elle, c'était une admirable patience; et cette vertu était constamment exercée en elle par sa belle-mère, qui semblait prendre plaisir à la maltraiter et à la mortifier en présence des étrangers, de telle sorte que ceux-ci en étaient confus et indignés à la fois. Antoinette, quoiqu'elle ne répondit jamais un mot aux reproches de sa belle-mère, et prit toutes les précautions pour que son père n'en sût rien, sentait néanmoins, avec la vivacité propre à cet âge, les blessures que son cœur recevait à chaque instant. Le démon, profitant de son ignorance, et des impressions pénibles que lui causait la conduite de sa belle-mère, chercha à la porter au désespoir, et lui suggéra la pensée d'aller se noyer dans une rivière voisine. Un jour, abattue sous le poids de ces pensées, découragée et n'en pouvant plus, elle prit, sans trop savoir ce qu'elle faisait, le chemin de la rivière, et s'y serait peut-être jetée, si une voix intérieure, mais extraor-

dinaire, ne l'eût avertie après l'avoir appelée par son nom, de ne pas faire ce que Satan lui persuadait.

Deux fois on voulut la marier, et le jour de ses fiançailles était déjà fixé. Mais Dieu, qui la voulait pour épouse, permit à chaque fois que l'affaire manquât de manière à ne pouvoir être reprise. Entendant un jour deux personnes de sa famille qui s'entretenaient ensemble sur le bonheur de la vie religieuse, son cœur en fut touché, et sa curiosité d'autant plus éveillée, que ce sujet était tout à fait nouveau pour elle. Poussée par un instinct supérieur, elle courut à l'église se prosterner aux pieds d'une image de la sainte Vierge; et là elle consacra à Dieu sa virginité, la grâce lui faisant comprendre le sens et l'importance de ce vœu, quoiqu'elle n'en eût jamais entendu parler. Dès ce moment, les ténèbres où était enveloppé son esprit furent dissipées; elle fut éclairée de lumières si vives, qu'elle apprit les plus sublimes vérités de notre foi sans avoir besoin que les hommes lui en donnassent des leçons, Dieu voulant lui servir de maître, et récompenser ainsi le don qu'elle lui avait fait d'elle-même.

Lor
religio
vant
probr
Celui
nie de
ce pay
que l
traorc
peu c
jour,
sérieu
coupa
elle
maint
Cet
encon
vainc
s'atti
Les v
de la
tante
de s
qui
sa-t

Lorsqu'on sut qu'Antoinette voulait être religieuse, on la traita de folle; et si auparavant elle avait été nourrie de mépris et d'opprobres, elle en fut rassasiée, à l'exemple de Celui qui a voulu souffrir pour nous l'ignominie de la croix. C'était une chose rare alors en ce pays de se faire religieuse; et c'est pour cela que la conduite d'Antoinette paraissait si extraordinaire, et était jugée d'une manière si peu conforme à l'esprit du christianisme. Un jour, voulant faire voir que son dessein était sérieux, et sa résolution bien arrêtée, elle se coupa les cheveux, puis allant trouver sa mère, elle lui dit : « Vous ne pouvez plus douter maintenant que je ne veuille être religieuse. »

Cette action parut extravagante, et fortifia encore l'idée qu'on avait d'elle. Au lieu de convaincre sa famille et ses amis, elle ne fit que s'attirer de leur part de nouvelles railleries. Les valets de la maison eux-mêmes, se mettant de la partie, l'accablaient de moqueries insultantes. Mais elle avait pour elle le témoignage de sa conscience et l'approbation de Celui à qui elle avait consacré son cœur : aussi laissa-t-elle le monde parler à son gré; et, loin

d'être ébranlée dans sa résolution, elle sentit au contraire un désir plus ardent encore de l'accomplir. Quittant donc tous les ornements de son sexe et de son âge, elle prit un habit fort simple, et chercha par sa douceur et ses prévenances à gagner le cœur de ses parents. Elle réussit auprès de sa belle-mère, qui lui promit de seconder son dessein ; mais elle n'en pouvait ouvrir la bouche en présence de son père sans qu'il devint furieux, et l'accablât de reproches et de menaces ; de sorte qu'il lui fit souffrir pendant trois mois une grande partie de ce que les tyrans firent endurer aux martyrs.

Ces souffrances n'étaient encore que les premières gouttes de ce calice amer qu'elle devait boire jusqu'à la lie. Notre-Seigneur, il est vrai, lui en adoucit l'amertume par les grâces signalées dont il la comblait, Il lui accorda le don d'oraison ; de sorte qu'elle ne pouvait se mettre en sa présence, ni commencer l'Oraison dominicale, sans qu'aussitôt son esprit fût enlevé au-dessus des choses de la terre ; et pendant tout le temps qu'elle priait, elle ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle. Dieu, qui la voulait éprouver, comme il

fait po
confes
prena
faisait
sons,
sions
à Dieu
quefo
sept
nier ;
noux
Mais
de so
et de
confé
doux
de se
ne s
terre
Se
tion
son
app
orai
tous

fait pour tous ses élus, permit qu'elle eût pour confesseur un homme peu éclairé, qui, ne comprenant pas qu'on pût prier sans parler, lui faisait une multitude de questions sur ses oraisons, et la forçait à recommencer ses confessions, et à s'accuser de n'avoir fait que penser à Dieu sans réciter de prières. Il lui arriva quelquefois ainsi de réitérer ses confessions six ou sept fois dans une matinée avant de communier; de sorte que ces jours-là elle restait à genoux dans l'église depuis le matin jusqu'à midi. Mais après la sainte communion, le divin Époux de son âme la dédommageait bien des vexations et des ennuis que lui avait fait éprouver son confesseur; car il lui donnait un sentiment si doux de sa présence, que toutes les puissances de son âme en étaient suspendues, et qu'elle ne savait plus si elle était au ciel ou sur la terre.

Ses inquiétudes relativement à ses dispositions intérieures durèrent plus d'un an. Mais son divin Maître daigna enfin l'éclairer, et lui apprit à discerner les diverses manières de faire oraison. Cette lumière la consola et dissipa tous ses doutes. Elle profita si bien à cette

divine école, qu'elle devint bientôt savante dans la théologie mystique, et capable d'en donner aux autres des leçons. Elle fut gratifiée en même temps d'une voix intérieure et surnaturelle, qui lui marquait ce qu'elle devait dire ou faire. Elle apprit sans maîtres et sans leçons la langue française, presque inconnue alors dans les montagnes de l'Auvergne; de sorte qu'elle la parlait et la lisait sans difficultés; et elle en retira un grand profit, par les bonnes lectures que cette connaissance lui donna lieu de faire.

Lorsqu'elle eut atteint sa dix-septième année, Dieu voyant qu'elle était assez forte pour entrer en lice avec le démon, permit à cet ennemi du genre humain de troubler son esprit par des tentations de toutes sortes, qui furent pour elle une cause de supplices et d'angoisses, si bien que sa santé en fut altérée : son visage perdit sa fraîcheur, et elle devint si maigre, qu'il ne lui restait plus que la peau et les os. Pendant six mois, elle ne mangea que cinq fois du pain; et il en fut de même à proportion des autres aliments. Au lieu de cette voix divine et intérieure qui lui insinuait doucement ce qu'elle

devait faire , elle entendait au fond de son âme , troublée par l'angoisse , une voix insidieuse qui la poussait au mal , et obsédait tellement toutes ses puissances , qu'elle n'entendait rien de ce qui se disait autour d'elle.

Honteuse et humiliée de cet état , elle n'osait le découvrir à personne ; mais elle résistait courageusement aux suggestions de l'ennemi , en faisant le contraire de ce qu'il lui persuadait. Pour comble d'affliction , l'esprit malin lui pressait tellement le cœur , qu'il y avait desséché la source des larmes , si abondante autrefois pour elle , de sorte qu'elle ne pouvait pas même soulager sa misère en la pleurant. Le démon voulut un jour lui persuader de se pendre à un arbre. La tentation fut longue et terrible ; mais elle y résista avec tant de courage et de constance , que l'ennemi vaincu et découragé la laissa tranquille : et à partir de ce jour elle recouvra son embonpoint et sa santé. Le démon renouvela deux autres fois ses attaques , mais aux deux fois il fut repoussé et vaincu. Cette guerre dura trois années entières , pendant lesquelles le Seigneur des armées se plut à combattre avec son humble

servante, et à confondre ainsi le prince de la superbe.

CHAPITRE II

Sa vocation à l'état religieux est entravée par de nombreuses difficultés.

Le père d'Antoinette lui permit enfin de suivre son attrait pour la vie religieuse, et l'envoya chez un de ses oncles qui avait en ce moment près de lui sa fille, religieuse aussi; afin que celle-ci, en s'en retournant à son couvent, pût emmener sa cousine avec elle. Mais le démon, qui ne laisse en repos que pour un temps les élus de Dieu, sut bien la trouver en ce lieu; et outre les peines intérieures par lesquelles il essaya de lasser sa patience, il réussit encore à soulever toute la maison contre elle. Son oncle seul lui était favorable; et quand il était présent, elle avait quelques moments de répit. Mais comme il était presque toujours absent, il lui était de peu de secours: et dès qu'il n'était plus là, les persécutions et les

vexa
cont
repa
du p
table
pouv
rait
tait
jama
son
tait
pouv
A
men
d'un
de l
n'os
sère
min
sain
nuir
mon
rem
pen

vexations de toutes sortes recommençaient contre elle. Sa tante l'obligeait de prendre ses repas avec les valets : elle ne lui donnait que du pain d'orge ou d'avoine , la faisait servir à table , et l'envoyait même souvent garder les pourceaux. Les servantes de la maison avaient pouvoir de lui commander , et c'était à qui serait la plus insolente à son égard. Elle supportait tout cela avec une patience admirable , sans jamais prononcer aucune plainte ; mais élevant son cœur vers son divin Époux , elle se contentait de lui dire : « Bon Jésus , doux ami , c'est pour vous que je supporte ceci. »

Au bout de deux mois , sa cousine voulant la mener au couvent , son corps se trouva couvert d'une horrible gale. On la séquestra du reste de la famille comme une lépreuse , et personne n'osait approcher d'elle. Pour surcroît de misère , tous ses membres étaient couverts de vermine , de sorte qu'elle était une vive image du saint homme Job étendu sur son fumier. Une nuit , un gros rat se glissa sur sa couche et lui mordit un doigt ; et comme on ne lui fit aucun remède pour guérir sa blessure , il fut question pendant quelque temps de le lui couper. Elle

ne put donc suivre sa cousine au couvent; mais, dès que celle-ci y fut retournée, elle devint mieux, et guérit en sept jours.

Elle alla retrouver son père à Ambert, où elle fut encore pendant deux ans un sujet de railleries et de persécutions. Pendant tout ce temps, sa vocation fut traversée par mille obstacles. Arrivée enfin à l'âge de dix-neuf ans, elle entra dans un monastère, et crut un instant toucher le terme de ses désirs. Mais, le jour où elle devait prendre l'habit, son père oublia de s'y trouver; puis il remit d'un jour à l'autre, de sorte qu'on finit par croire qu'elle était de naissance illégitime, en voyant tant de négligence en celui qui se disait son père. Elle eût fini de perdre les yeux à force de pleurer, si Dieu ne l'eût consolée intérieurement, en l'assurant de sa protection.

Une religieuse du monastère l'ayant reprise d'être un peu trop enjouée, elle prit la résolution de se corriger, et pour cela elle fut un an sans rire et presque sans parler. Après cela, ayant entendu la prieure qui se plaignait de sa taciturnité, elle s'en alla à la tribune, et pria Dieu, dans sa simplicité, de la rendre agréable

à M^{re}
elle
par
mult
jusqu
de to
en a
dans
joint
de ve
pren
ces t
utilit
jou
d'éga
plus

Ce
tait
vie
Dieu
ainsi
verse
vin M
et lu
à A

à M^{me} la prieure. Sa prière une fois achevée, elle reprit sa gaieté naturelle, et reçut de Dieu, par une lumière infuse, la connaissance d'une multitude de choses qu'elle avait ignorées jusque alors. Elle parut, au grand étonnement de tout le monde, très-habile en architecture, en agriculture, en économie domestique, et dans le soin de diriger une maison; tout cela joint à une si grande adresse, qu'il lui suffisait de voir un ouvrage quelconque pour le comprendre et l'imiter parfaitement. Elle conserva ces talents toute sa vie, ce qui fut d'une grande utilité pour plusieurs monastères. Depuis ce jour-là, la prieure eut pour elle toutes sortes d'égards, et la consultait dans les choses les plus importantes.

Cependant son père promettait, et n'exécutait rien. Antoinette, qui ne cherchait dans la vie religieuse que le bonheur de consacrer à Dieu sa vie, voyant que les choses traînaient ainsi en longueur, demanda à être sœur converse; mais ses parents s'y opposèrent. Son divin Maître vint à son secours dans sa détresse, et lui donna à entendre qu'elle devait retourner à Ambert pour y fonder un monastère de

filles. Cette pensée effraya d'abord son humilité; mais, comme elle venait de Dieu, après avoir produit ce dernier effet, elle dilata son cœur et apaisa ses troubles. Les dons de Dieu, que les tentations avaient comme offusqués, lui furent rendus, et elle trouvait dans la sainte communion tant de consolation et de douceur, qu'elle craignit un instant d'être trompée, et de prendre pour les effets de la grâce les illusions du démon. C'était un piège de celui-ci pour l'éloigner des sacrements, où elle puisait la lumière et la force dont elle avait besoin.

Elle sortit du couvent après un séjour de deux ans, et en protestant à la communauté qu'elle ne partait que pour accomplir la volonté de Dieu. Dès qu'on sut à Ambert qu'elle y voulait fonder un couvent, l'opinion publique se déclina de nouveau contre elle. On la traita de folle, on la montrait au doigt, de sorte qu'elle n'osait plus paraître dans les rues. Le démon, qui prévoyait tout le bien que Dieu voulait opérer par elle, s'efforça de jeter le trouble en son âme, en lui persuadant qu'elle avait eu tort de quitter le lieu où elle était, pour venir tenter l'impossible. Elle eut recours

à ses
cation
saute
sa fer
pour
rien
c'est
auell
l'esp

Am
l'am
dans
pres
brill
touj
fut
Cett
folle
cult
gem
une
qua
pre
d'au
cet

à ses armes ordinaires, l'oraison et la mortification, et parvint ainsi à triompher de ses es-sauts. Mais, s'étant ensuite relâchée un peu de sa ferveur accoutumée, elle se trouva plus faible pour résister, et elle apprit par sa propre expérience que, dans la vie spirituelle, s'arrêter c'est reculer, et que, sans une vigilance continue, la chair finit par émousser la vivacité de l'esprit.

Antoinette se laissa surprendre un peu par l'amour du monde; elle devint plus soignée dans sa mise; elle rechercha avec trop d'empressement les compagnies où elle pouvait faire briller son esprit. Il arriva alors ce qui arrive toujours en pareille circonstance : dès qu'elle fut moins à Dieu, le monde se rapprocha d'elle. Cette même femme qui hier encore était une folle, une orgueilleuse, un esprit obtus et sans culture, fut regardée tout à coup, par un changement soudain de l'opinion publique, comme une jeune personne douée des plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur, et l'on ne comprenait pas comment on avait pu méconnaître d'aussi rares vertus. C'est bien là le monde, et cet exemple nous prouve quel prix nous de-

vons attacher à son estime et à ses jugements. Mais la main de Dieu, qui avait lâché un instant Antoinette, afin de lui donner l'expérience de sa propre faiblesse, ne tarda pas à la reprendre, et à châtier le moment d'oubli dont elle s'était rendue coupable. Pour la retirer des vains amusements du monde, il la lui rendit odieuse, en lui envoyant de nouveau la gale, qui avait autrefois couvert son corps. Elle comprit la leçon qui lui était donnée, et se rejeta entre les bras de Dieu, après s'en être un peu éloignée pendant cinq semaines environ; et, chose admirable, elle recouvra la santé en reprenant la résolution de ne vivre que pour lui.

Le jour de la Pentecôte, ayant voulu se confesser, elle se trouva aux pieds du curé d'Amber, qu'elle n'avait point demandé, mais que l'on avait appelé par mégarde. Elle lui communiqua l'ordre qu'elle avait reçu de Dieu d'établir en cette ville un monastère, ajoutant qu'il était sans doute dans les desseins de la Providence qu'il l'assistât dans cette affaire, puisqu'elle l'avait adressée à lui contre sa volonté. Le curé jugea l'entreprise téméraire et impossible; et, voyant que ses paroles lui fai-

saient de
de recon
à s'adjo
Elle vit
nant à u
d'Amber
la vie re
dire qu'
le but q
mutuelle
tion, ma
rut, tou
au curé
d'avis.
il lui di
trois.

En m
une de
la plus
cette co
Mais le
il dit à
une qu
tout ab
champ

saient de la peine, il lui dit, pour la consoler, de recommander l'affaire à Dieu, et de chercher à s'adjoindre quelques jeunes filles de la ville. Elle vit le jour même une demoiselle appartenant à une des familles les plus considérables d'Ambert; et, la conversation étant tombée sur la vie religieuse, cette jeune fille finit par lui dire qu'elle se joindrait volontiers à elle pour le but qu'elle se proposait. Elles se promirent mutuellement de tenir ferme dans leur résolution, malgré tous les obstacles. Antoinette courut, toute joyeuse, porter cette bonne nouvelle au curé, mais elle ne put lui faire changer d'avis. Cependant, pour ne pas la contrister, il lui dit qu'il fallait qu'elles fussent au moins trois.

En moins de deux jours, Antoinette gagna une de ses voisines, qui passait pour la fille la plus vaine de toute la ville; ce qui donna à cette conquête plus de relief encore et de poids. Mais le curé n'était pas aussi facile à gagner; il dit à Antoinette qu'il lui fallait chercher une quatrième compagne, sans quoi elle devait tout abandonner. Elle la trouva presque sur-le-champ, de sorte qu'il était difficile de ne pas

reconnaître là le doigt de Dieu. Le curé néanmoins, dont les exigences semblaient croître avec les concessions que la Providence lui faisait, dit à Antoinette qu'avant de commencer elle devait avoir le consentement des parents de ses trois compagnes, persuadé qu'ils ne l'accorderaient point, à cause du peu de chance qu'il y avait de réussir en cette entreprise. Mais Dieu, qui l'avait inspirée, sut bien incliner vers elle l'esprit et le cœur des parents, qui tous, sans faire aucune objection à Antoinette, lui déclarèrent qu'elle pouvait disposer de leurs filles, et qu'ils n'y mettraient aucun obstacle. Cet accord merveilleux porta le dernier coup à l'esprit du curé, ébranlé déjà par tant de marques visibles de la protection divine. Il se chargea donc d'aller demander lui-même au père d'Antoinette le consentement qu'il lui avait toujours refusé jusque-là, et il l'obtint sans difficulté. Mais ces quatre filles, que Dieu avait rapprochées et unies pour l'accomplissement de ses desseins, ne savaient encore quel institut choisir; et, avant de se décider, elles résolurent de prendre l'avis des Pères Jésuites. Ceux-ci leur conseillèrent d'embrasser l'insti-

tut de
prend
filles
n'étais

Mais
march
dessein
gloire
prend
mome
d'abor
démor
de Die
mille
de nou
point
et siff
au mo
veille
lui av
dans
l'accu
Celle-
crèter
elle a

tut de Sainte-Ursule , et d'aller au Puy en apprendre les règles et les pratiques chez les filles de la congrégation de Notre-Dame , qui n'étaient pas encore cloîtrées.

Mais ce n'est pas la coutume que les choses marchent si facilement quand il s'agit d'un dessein inspiré de Dieu et ayant pour but sa gloire , et Antoinette ne tarda pas à le comprendre. Tout faillit manquer en effet au moment où elle semblait toucher le but. Et d'abord le monde , cet auxiliaire éternel du démon , ce contradicteur de toutes les œuvres de Dieu , suscita contre son humble servante mille difficultés et mille obstacles. Il souleva de nouveau contre elle l'opinion publique , au point qu'elle ne pouvait sortir sans être huée et sifflée. Deux de ses compagnes la quittèrent au moment de partir , et son père lui-même , la veille du départ , rétracta la permission qu'il lui avait donnée , poussé par sa femme , qui , dans sa haine contre Antoinette , avait osé l'accuser de lui avoir volé quelques hardes. Celle-ci , sans perdre courage , se procura secrètement un cheval ; et , suivie d'une servante , elle alla , vers neuf heures du soir , mendier

dans deux ou trois maisons chez des gens qui avaient autrefois servi son père. Elle ramassa de cette manière trois écus, et ce fut là toute la provision pour le voyage des quatre servantes de Dieu.

Le lendemain matin de bonne heure Antoinette prit congé de sa belle-mère, qui, transportée de fureur, se jeta hors du lit pour courir après elle; puis, ayant rejoint ses compagnes, elle partit avec elles pour le Puy. Les Ursulines de cette ville les reçurent à bras ouverts, et leur donnèrent pendant deux mois l'hospitalité. Pendant ce temps les Pères Jésuites les visitèrent assidûment, et tâchèrent de les former au nouvel institut qu'elles voulaient embrasser. Les amis qu'elles avaient laissés à Ambert cherchèrent de leur côté à leur procurer une maison convenable. Ils s'adressèrent à un honnête bourgeois de Marsac nommé Vignole, qui avait à Ambert une maison inoccupée. Mais cet homme, prévenu contre les nouvelles Ursulines par tout ce qu'il en avait entendu dire, se serait bien donné de garde de contribuer en quoi que ce fût à une œuvre qu'il n'approuvait pas. Aveuglé par ses préjugés contre ces

pauvre
faire
l'on a
deux
le me
plus l
il rev
ses en
chans
son a
leur n
une d

Cep
Ursul
le des
qu'ell
filles
par la
ville
bien
Irrité
rance
mêm
sourc

pauvres filles , il allait jusqu'à prendre plaisir à faire chanter par ses enfants une chanson que l'on avait composée contre elles. Mais ayant vu deux nuits de suite en songe sainte Ursule qui le menaçait d'une mort prochaine, s'il persistait plus longtemps dans ses injustes préventions, il revint à de meilleurs sentiments, défendit à ses enfants de chanter à l'avenir cette mauvaise chanson , et obligea sa femme à donner sa maison aux Ursulines : à partir de ce moment, il leur resta toujours très-dévoué, et leur donna une de ses filles , qui embrassa leur institut.

Cependant les parents des quatre nouvelles Ursulines allèrent les chercher au Puy avec le dessein bien arrêté de les retenir une fois qu'elles seraient arrivées à Ambert. Mais ces filles généreuses , au moment où elles passaient par la maison qu'on leur avait préparée en cette ville , trouvèrent le moyen de s'y renfermer si bien , que leurs parents ne purent les en tirer. Irrités de se voir ainsi frustrés dans leurs espérances , ils abandonnèrent leurs filles à elles-mêmes , les laissant un mois entier sans ressources et sans protection.

CHAPITRE III

Antoinette établit les Ursulines à Ambert, à Clermont
et à Tulle.

Le lendemain de leur arrivée à Ambert, les quatre Ursulines choisirent Antoinette pour leur supérieure, après avoir fait les vœux simples. Leur détresse était si grande, qu'elles n'avaient pour tout meuble qu'un lit. C'est presque toujours ainsi que commencent les œuvres de Dieu : tous les moyens humains font défaut, pour qu'il soit évident aux moins clairvoyants que c'est lui seul qui les a inspirées, et qui les soutient. Cependant quelques personnes charitables procurèrent à ces pauvres filles les choses les plus indispensables, jusqu'à ce qu'enfin, leurs parents, vaincus par tant de constance et de générosité, leur fournirent quelque argent et les meubles nécessaires.

Elles obtinrent la permission de chanter en chœur l'office de la sainte Vierge, de suivre la

règle de
qu'elles
recevoir
cension
bit, tel
mère M
matinée
dans la
depuis
aperçût
téchism
sut si
qu'elle
tous les
pagnes
mères
la ville
lation s
sura in
avant
de son
de ses
posa c
pourv
et, po

règle de sainte Ursule, de prendre l'habit qu'elles jugeraient le plus convenable, et de recevoir des novices. Ce fut le jour de l'Ascension 1644 qu'elles prirent leur nouvel habit, tel qu'il avait été montré en esprit à la mère Micolon. Elle demeura ce jour-là toute la matinée à genoux à l'église, tellement absorbée dans la prière, qu'un abcès dont elle souffrait depuis quelque temps creva sans qu'elle s'en aperçût. Tous les dimanches elle faisait le catéchisme à une soixantaine de paysannes; elle sut si bien gagner leur affection, que, lorsqu'elle partit d'Ambert, elles cherchèrent par tous les moyens à la retenir. Elle et ses compagnes devinrent les guides et comme les mères spirituelles des femmes et des filles de la ville, de sorte qu'en moins d'un an la population se trouva entièrement changée. Dieu l'assura intérieurement qu'elle ne mourrait point avant d'avoir établi plusieurs autres maisons de son Ordre. Peu de temps après, en effet, un de ses oncles, chanoine de Clermont, lui proposa de fonder un monastère en cette ville, pourvu qu'elle y voulût venir. Elle y consentit; et, pour s'y préparer, elle communia tous les

jours pendant six semaines, et ne put prendre presque aucun aliment, quelque violence qu'elle se fit. Outre cela, elle pratiqua des mortifications incroyables, qui, à deux fois différentes, mirent ses jours en danger. A la dernière fois, comme son état paraissait désespéré, elle se tourna du côté de la muraille, comme Ézéchias, et s'offrit à Dieu pour accomplir sa sainte volonté. Puis elle se fit conduire à la chapelle, et y pria Dieu quelque temps, sans qu'elle s'en trouvât plus mal. Comme elle renouvelait la consécration de soi-même à Dieu, une voix intérieure l'assura qu'elle ne mourrait pas avant quarante-quatre ans. Elle eut ce jour-là une crise, et se trouva parfaitement rétablie.

Il lui en coûta beaucoup de quitter ses chères filles d'Ambert, et elle eut bien de la peine à préparer leur cœur à cette séparation douloureuse. Un jour enfin, elle s'échappa avec une seule compagne et son confesseur, et prit la route de Clermont. Elle y fut reçue avec une incroyable joie de toute la ville, et trouva trois filles qui l'attendaient pour s'adjoindre à elle. Les obstacles, néanmoins, ne lui manquèrent

pas ;
tectio
peu
avec
gieus
ces
poun
acce
mel
Pe
avai
avai
les f
par
ritu
lut
Cler
Pèr
de
aut
nièr
rec
mo
cou
(

pas ; mais elle sut en venir à bout avec la protection divine ; et , lorsque les choses furent un peu avancées , l'évêque de Clermont la reçut avec deux autres sœurs à la profession religieuse , et leur donna la clôture. Le lendemain , ces bonnes filles élurent la mère Antoinette pour leur supérieure ; mais elle ne consentit à accepter cette charge qu'après un ordre formel de l'évêque.

Pendant qu'elle était encore à Ambert , elle avait travaillé à y établir les Récollets , et Dieu avait béni ses efforts. Sachant quel grand profit les fidèles retirent des maisons religieuses , soit par les bons exemples , soit par les secours spirituels et temporels qu'ils y trouvent , elle voulut procurer le même avantage à la ville de Clermont , et fit si bien , qu'elle y amena les Pères de l'Oratoire. Elle leur donna la maison de son oncle , qu'elle avait quittée pour une autre plus grande , et les secourut en mille manières. Aussi se montrèrent-ils toujours très-reconnaissants envers les Ursulines de Clermont , et cherchèrent-ils à leur rendre en secours spirituels le bien qu'ils en avaient reçu.

Cependant l'œuvre de la mère Antoinette ne

tarda pas à subir les épreuves qui attendent inévitablement toutes les œuvres de Dieu. Les choses en vinrent au point que l'évêque lui défendit de recevoir aucune fille à la profession, alléguant pour raison que, n'ayant point de bulle du saint-siège, elles n'étaient pas instituées canoniquement. Comme les Ursulines de Paris étaient en règle sous ce rapport, elle résolut de leur agréger sa communauté, et leur écrivit à ce sujet. Mais on retint sa lettre, en lui conseillant d'attendre encore. Elle apprit sur ces entrefaites que le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, avait obtenu de Rome une bulle pour les Ursulines de cette ville; elle se tourna donc de ce côté, pensant que l'affaire s'arrangerait peut-être plus facilement. Les Pères de l'Oratoire l'aidèrent beaucoup dans cette négociation, et l'un d'eux fit plusieurs voyages à Bordeaux pour l'amener à bonne fin, mais sans pouvoir y réussir. Cependant les Ursulines de Bordeaux voulant établir à Tulle une maison de leur institut, l'arrangement de cette affaire nécessita plusieurs voyages; et comme la personne chargée de la négocier devait passer par Clermont, elle eut occasion

de voir
qua le
temps
deux
y con

Ma
et les
et le
pour
repré
Dieu
cette
« Ma
tenta
l'étal
coup

Ce
du d
de fo
pren
pour
qu'e
de s
fut
de

de voir la mère Antoinette, qui lui communiqua le dessein qu'elle nourrissait depuis longtemps de s'adjoindre à la congrégation de Bordeaux. On lui proposa de venir à Tulle, et elle y consentit volontiers.

Mais le supérieur de la maison de Clermont et les sœurs ne voulaient point la laisser partir, et le démon, de son côté, faisait tous ses efforts pour la dégoûter de cette entreprise, en la lui représentant comme contraire aux intérêts de Dieu. Un jour, comme elle lui recommandait cette affaire, elle entendit une voix qui lui dit : « Ma fille, pourquoi te laisses-tu abattre par la tentation? Entreprends pour l'amour de moi l'établissement de Tulle. J'y dois être beaucoup servi, et je serai toujours avec toi. »

Cependant tout sembla manquer au moment du départ ; et elle fut sur le point d'être retenue de force à Clermont. En effet, lorsqu'elle voulut prendre congé de ses filles, et les embrasser pour leur dire adieu, leur douleur fut si grande, qu'elles se mirent à pousser des cris lamentables; de sorte qu'en moins d'une heure le couvent fut investi par les voisins et par tous les amis de la maison, d'où il résulta, comme on le

pense bien, un tumulte incroyable. La mère Antoinette comprit que la résistance était inutile. Feignant donc de céder à la violence, elle rentra dans le monastère; puis, quelques heures après, profitant du moment où on chantait vêpres au chœur, elle sortit en secret, et monta dans une voiture que l'on tenait préparée, emmenant avec elle deux compagnes. Lorsqu'on se fut aperçu de son absence, on envoya vite après elle pour l'arrêter; mais la voiture avait pris les devants, et on ne put la gagner de vitesse. C'est ainsi que la mère Antoinette triompha généreusement de l'obstacle imprévu que lui avait suscité l'affection des habitants de Clermont. Elle y laissait dix-huit filles auxquelles elle avait donné l'habit religieux. Pendant la route, quelques âmes charitables procurèrent du linge aux trois voyageuses, car elles n'avaient rien emporté avec elles. Elles arrivèrent à Tulle le 4 septembre 1618, et furent conduites avec une grande solennité dans une maison qu'on avait louée pour elles; bientôt les classes qu'elles avaient ouvertes furent remplies d'écolières.

Mais une difficulté imprévue faillit rompre

l'ent
tion
mall
croy
ni l
adm
nom
char
posi
emp
gieu
mie
par
aut
déc
con
Cle
im
rag
cou
cas
con
lui
qu
de

l'entreprise. Quelques personnes bien intentionnées, mais imbuës de certains préjugés malheureusement trop communs aujourd'hui, croyant que les nouvelles Ursulines n'avaient ni le temps, ni les qualités nécessaires pour administrer leur bien, leur proposèrent de nommer des syndics à qui l'on confierait cette charge. La mère Antoinette regarda cette proposition comme une injure, et comme une empiétement sur les droits des maisons religieuses. Persuadée qu'un bien n'est jamais mieux administré que par celui auquel il appartient, parce qu'il a plus d'intérêt que les autres à le conserver et à l'augmenter, elle déclara qu'elle ne céderait point en cette circonstance, et qu'elle aimait mieux partir de Clermont que de transiger sur un point aussi important. Cette conduite si digne et si courageuse lui fit, comme on le pense bien, beaucoup d'ennemis, et lui attira beaucoup de tracasseries de la part de ceux dont elle avait ainsi contrarié les projets. Chaque jour on venait lui redemander quelques-uns des meubles qu'on lui avait offerts à son arrivée dans la ville; de sorte qu'à la fin elles se trouvèrent dans une

grande détresse. On espérait par là vaincre leur résistance, et les contraindre à se soumettre aux conditions qu'on leur voulait imposer. Mais la constance et la fermeté de ces saintes filles était bien au-dessus de telles épreuves; elles aimèrent mieux manquer de tout que d'acheter une protection humiliante par un sacrifice que repoussaient à la fois leur conscience et leur dignité.

L'évêque de Tulle donna à la mère Antoinette le sacrement de confirmation, et elle y prit le nom de Colombe du Saint-Esprit. Cependant elle n'avait point encore de bulle de Rome, et par conséquent elle ne pouvait se considérer comme véritable religieuse, dans le sens rigoureux de ce mot. Elle avait bien fait à Dieu son sacrifice en présence et entre les mains de l'évêque; et Dieu l'avait accepté. Mais elle voulait le faire encore en présence de l'Église universelle et du saint-siège, et ajouter ainsi à la sanction de la conscience celle que donne aux actes de ce genre l'autorité la plus haute qu'il y ait ici-bas. Elle aurait voulu aussi que toutes les maisons d'Ursulines fussent unies entre elles, et ne formassent qu'une seule congréga-

tion
cette
de c
mais
Dieu
com
forc
vari
fuss
moir
siég
d'êt
auss
entr
avec
Elle
dan
l'ac
chez
que
elle
ploy
se p
pou
Elle

tion ; et elle travailla de tout son pouvoir à cette réunion , qui semblait alors offrir moins de difficultés qu'aujourd'hui , parce que les maisons étaient encore en petit nombre. Mais Dieu , qui avait d'autres desseins sur cette pieuse compagnie , et qui voulait ajouter en elle , à la force que donne l'unité , les avantages que la variété procure , ne permit pas que ses efforts fussent couronnés de succès. Elle voulut du moins chercher à faire reconnaître par le saint-siège la communauté qu'elle avait fondée , afin d'être vraiment religieuse aux yeux de l'Église , aussi bien qu'aux yeux de sa conscience. Elle entreprit dans ce but un voyage à Bordeaux , avec une novice et quelques ecclésiastiques. Elle courut dans ce voyage les plus grands dangers , et faillit être noyée avec ceux qui l'accompagnaient. Elle demeura cinq semaines chez les Ursulines de Bordeaux ; mais , voyant que l'affaire souffrait de grandes difficultés , elle s'en retourna à Tulle , et résolut d'employer les amis qu'elle avait à Rome , afin de se procurer une bulle pour son monastère , et pour ceux qu'elle voudrait établir dans la suite. Elle l'obtint en effet , et tout aussitôt elle recom-

mença son noviciat, suivant les prescriptions de la bulle, et prit l'habit et la ceinture de cuir de l'ordre de Saint-Augustin. Son noviciat fini, elle renouvela ses vœux; et plusieurs des filles qu'elle avait avec elle firent profession le même jour.

Elle put donc enfin se considérer comme une vraie religieuse, comme en ayant non-seulement tous les devoirs, mais encore tous les droits et les prérogatives; et ce fut pour elle un nouveau motif de travailler avec plus de zèle encore à la gloire de Dieu et à sa propre sanctification. Ceux qui sont peu familiarisés avec les questions théologiques pourront trouver singulier cet empressement de la mère Antoinette à faire reconnaître son institut par le saint-siège, et s'imaginer qu'une bulle du pape n'ajoute rien, quant au fond, aux avantages spirituels que l'on recherche ordinairement dans la vie religieuse. Mais c'est une grave erreur. Il est bien vrai que Dieu accepte les vœux qu'on lui fait, sans qu'ils soient confirmés et autorisés par l'Église; il est bien vrai encore que l'autorisation donnée par les évêques porte avec elle une bénédiction toute particulière, et

donne aux vœux une sanction extérieure. Mais plus l'autorité qui la confère est élevée, plus la sanction qu'elle donne est efficace, et plus aussi les bénédictions divines qui l'accompagnent sont nombreuses. Ce qui constitue d'ailleurs la vie religieuse, c'est la stabilité : Or, celle-ci n'est parfaite que lorsqu'elle s'appuie sur l'autorité la plus haute dans l'Église. En effet, une congrégation reconnue par un évêque peut être dissoute, ou du moins modifiée dans ses formes, et altérée dans son esprit par son successeur : tandis qu'une fois reconnue par le saint-siège, elle participe en quelque manière à la fermeté de ce fondement inébranlable de l'Église universelle. C'est là ce qui explique le soin avec lequel tous les fondateurs d'ordres religieux ont cherché à obtenir l'approbation du saint-siège; et la mère Antoinette n'a fait en cela qu'imiter tous les saints.

CHAPITRE IV

Des merveilles qu'elle opéra à Tulle, et des grâces
qu'elle y reçut.

La mère Antoinette entreprit de construire à Tulle un monastère propre pour l'institut qu'elle y voulait fonder. Elle commença comme font les saints, sans moyens humains, sans autres ressources qu'une confiance sans bornes dans la Providence. C'est le meilleur moyen de réussir : car de cette manière on intéresse Dieu à l'œuvre qu'on entreprend, et on le contraint pour ainsi dire à se l'approprier. Notre chère Mère en fit bien l'expérience en cette conjoncture ; car, lorsqu'on posa la première pierre du couvent, elle n'avait que quatre francs ; mais Dieu, récompensant la foi qu'elle avait mise en lui, lui procura tout l'argent nécessaire à mesure qu'on en avait besoin. Un jour qu'il n'y avait plus de blé à la maison, quelqu'un lui en envoya une charretée, qui par une bénédic-

tion merveilleuse de Dieu se multiplia d'une manière incroyable dans le grenier.

Voulant donner à son monastère des constitutions en harmonie avec le but qu'elle se proposait, elle eut recours à Dieu, et le pria de l'éclairer dans une affaire aussi grave. Elle entendit alors distinctement au fond de son cœur une voix qui lui dit : « Mets la main à la plume, et je t'assisterai. » Elle se mit à l'œuvre dès le jour même, et choisit, parmi les règles des Ursulines de Paris, et celles qu'elles avaient laissées à Clermont, ce qui lui parut le plus conforme à l'esprit de la compagnie de Sainte-Angèle. Puis, ayant montré le tout aux Pères Jésuites, qu'elle ne manquait jamais de consulter dans les affaires importantes, elle le soumit à l'approbation de l'évêque; et ces constitutions servirent non-seulement pour le monastère de Tulle, mais encore pour tous ceux qu'elle fonda dans la suite.

Les persécutions, auxquelles ne peuvent échapper les amis de Dieu, ne manquèrent pas à la mère Antoinette. Comme elle s'en plaignait un jour doucement à Notre-Seigneur, au lieu de la consoler, il permit que le démon vint

à elle pour la tromper. en lui disant d'une voix très-insinuante : « Je t'avais bien prédit tout cela avant ta sortie de Clermont. Tu vois aujourd'hui que Dieu ne voulait pas de cet établissement. Tu t'es laissée tromper par cette voix intérieure que tu entendis un jour à Clermont, et pour lui obéir tu as entrepris cette affaire; mais sache qu'elle venait du diable. Que feras-tu maintenant, pauvre fille? La mort te serait meilleure que la vie; et ce que tu as de mieux à faire c'est de te la procurer. » Ces paroles perfides la jetèrent dans une telle angoisse, qu'elle tomba en défaillance, et demeura une demi-heure évanouie. Notre-Seigneur lui apparut en cette extrémité, et la fortifia par ces paroles : « Lève-toi; que fais-tu là toute abattue? Lorsque les Jésuites seront établis dans cette ville, ils t'aideront plus que tes ennemis ne te pourront nuire. Travaille donc à les établir ici. » Elle se releva pleine de force et de courage, et chercha aussitôt à procurer aux Jésuites une maison à Tulle. Elle sut si bien négocier cette affaire, que deux Pères purent venir, peu de jours après, prendre possession de la maison qui leur fut destinée

par l
toine
amis
cette
mille
nast
les p
sieur
état
du
l'Év
mèn
les
déve
pou
béné
la r
nom
entr
E
pou
fort
heu
vig
bar

par l'ordre du lieutenant général. La mère Antoinette, sachant que le bien qu'on fait aux amis de Dieu porte toujours intérêt, même en cette vie, leur abandonna volontairement deux mille livres que la ville avait assignées à son monastère. Elle leur fournit de plus les meubles les plus nécessaires, les nourrit pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que leur collège fût en état, et porta plusieurs personnes à leur faire du bien. Notre-Seigneur, qui a déclaré dans l'Évangile qu'il regardait comme fait à lui-même ce que l'on fait pour le moindre d'entre les siens, ne laissa point sans récompense le dévouement et l'affection de notre chère Mère pour la compagnie qui porte son nom; et la bénédiction divine parut bientôt visible dans la maison qu'elle avait fondée, par le grand nombre de sujets qui se présentèrent pour y entrer.

Elle choisit parmi les Jésuites le P. Anginot pour son directeur. Trouvant en elle une âme forte et généreuse, il chercha à cultiver ses heureuses dispositions, et à la pousser avec vigueur dans les voies de la perfection. L'embarras des soins temporels, auxquels les cir-

constances l'avaient forcée de se livrer, l'avait un peu détournée de l'oraison. Il s'efforça de l'y rappeler, et de lui rendre habituelle la présence de Dieu. Mais le démon, conspirant avec la nature, et sachant de quel grand profit est pour l'âme cette sainte pratique, chercha par tous les moyens à la lui rendre pénible. Comme elle était en cet état d'angoisse, elle entendit un jour lire à table les peines de sainte Thérèse en pareille circonstance. Elle se sentit aussitôt comme blessée d'un trait, de telle sorte qu'elle fut obligée de sortir du réfectoire, pour aller pleurer tout à son aise. Cette touche eut la force de la déterminer à l'oraison. Elle s'y adonna avec une ferveur merveilleuse; et, Dieu récompensant son ardeur, l'y combla de grâces et de douceurs ineffables.

Dans une de ses extases, elle fut élevée jusqu'au ciel, en présence de la sainte Trinité. « Ce que je vis alors, dit-elle, n'avait ni forme ni figure; mais c'était quelque chose de si grand, de si mystérieux, et si rempli de splendeur et de gloire, que je n'en pouvais soutenir l'éclat. Dans cette grandeur, je me trouvais si petite, qu'un atome aux rayons du soleil au-

rait eu plus d'apparence que moi. » Puis ces trois divines personnes lui montrèrent un vénérable Jésuite, plein de majesté et assis sur un siège éminent, et la présentèrent à ce Père, qui la reçut et lui promit assistance. « Je me voyais si peu de chose, dit-elle, que je n'osais paraître, et je ne pouvais dire que ces mots d'un cœur embrasé : « Toute vôtre, mon Dieu, toute vôtre, pour ce qu'il vous plaira. » Elle avait un très-grand désir de savoir quel était ce Jésuite, et prit la liberté de le demander à Dieu. Il lui répondit qu'elle ne le connaissait pas encore, mais qu'elle le verrait plus tard tel qu'elle le voyait maintenant ; qu'il lui serait d'un grand secours, et qu'elle comprendrait alors que ce qu'elle voyait maintenant n'était pas une illusion. Cette vision produisit sur elle une impression si forte, qu'elle ne s'effaça jamais de son esprit.

Un an plus tard, le P. Coton, provincial des Jésuites en Guienne, étant venu faire sa visite au collège de Tulle, fut invité par les Ursulines à prêcher dans leur chapelle, un jour que deux novices y prenaient le voile. A peine fut-il monté en chaire, qu'une voix intérieure dit à la

mère Antoinette : « Ma fille, voici le Père que tu as vu dans ton oraison ; découvre-lui ton cœur, il t'aidera particulièrement dans une chose importante au bien de cette maison. » Le sermon étant fini, elle alla trouver ce maître qui lui était donné de Dieu, et lui découvrit son cœur. Avec ce regard assuré que donnent l'expérience de la direction des âmes et un commerce familier avec Dieu, le P. Coton pénétra son intérieur bien mieux qu'elle ne le faisait elle-même. Il l'assura que les voies par où elle marchait étaient bonnes, et lui dit de n'avoir aucune inquiétude à ce sujet, lui recommandant surtout de garder toujours l'humilité. Elle lui raconta la vision qu'elle avait eue à son sujet. « Reconnaissons le fonds de notre néant, lui dit-il, et les grandes miséricordes d'un Dieu qui nous aime si tendrement. Tant que je vivrai, je vous aiderai ; je vous recommanderai à nos Pères du Collège, et dirai à votre directeur tout ce qu'il vous faut, puisque c'est la volonté du grand Maître. »

Elle lui présenta une de ses novices, sans lui rien dire de ce qu'elle en pensait. Le Père, regardant cette jeune fille, lui demanda si elle

était
mo
autr
cette
défi
pris
Père
cette
liers
sion
les J
P. C
« EL
elle
tant
supé
peut
que
tété,
et les
le do
secrè
de la
simp
faire

était bien obéissante. « Autant que je le puis, mon Père, » répondit-elle. Il la congédia sans autre discours ; puis il dit à la supérieure que cette fille était dans l'illusion, et qu'elle s'en défit le plus tôt possible. La supérieure, surprise de l'opinion que lui manifestait ce bon Père, chercha à la combattre, et lui dit que cette jeune fille était favorisée de dons singuliers de Dieu, qu'elle avait de fréquentes visions, et qu'à l'exception du Père recteur, tous les Jésuites la tenaient pour une sainte. Le P. Coton, persistant dans son opinion, lui dit : « Elle est certainement trompée par le démon ; elle n'a pas été longtemps bénie de Dieu, partant vous la devez renvoyer sans délai. » La supérieure lui représenta que la chose ne serait peut-être pas aussi facile qu'il le croyait, parce que toute la ville avait une haute idée de sa sainteté, qu'on avait recours à elle dans les maladies et les autres nécessités, qu'elle passait pour avoir le don des miracles et la connaissance des choses secrètes ou éloignées, qu'elle parlait savamment de la plus haute théologie, qu'elle paraissait si simple et si humble, qu'elle prenait plaisir à faire la cuisine, quoiqu'elle fût née de parents

nobles, et religieuse de chœur. Ces raisons, et d'autres semblables, ne firent aucune impression sur le P. Coton, et il n'en recommanda pas avec moins d'instances à la supérieure de la renvoyer, lui disant, pour la rassurer, que Dieu aplanirait les difficultés qu'elle craignait. Il ne voulut pas la quitter qu'elle ne lui eût promis de suivre son conseil.

Il lui fallut une grande force d'âme pour accomplir sa promesse : car elle eut à lutter contre ses religieuses d'abord, contre la famille de cette jeune fille, qui était très-importante et très-influente dans le pays, et contre la ville tout entière, qui prit parti fortement pour elle. Mais elle tint ferme, malgré les prières, les menaces, les reproches et l'autorité des uns et des autres. On lui offrit jusqu'à dix mille livres pour l'obliger à la garder; et comme rien ne pouvait ébranler sa résolution, on eut recours à la force : on vint en armes au couvent, et on lui présenta un écrit de ses supérieurs, qui lui défendaient expressément de renvoyer cette jeune fille. Celle-ci était par bonheur sortie un instant auparavant, de sorte que la maison fut délivrée de ce pernicieux sujet.

On blâma beaucoup la supérieure et le Père Coton d'avoir privé le monastère et la ville de Tulle d'un sujet aussi précieux, qui attirait sur l'un et sur l'autre les bénédictions du Ciel. Mais la suite fit bien voir qu'ils avaient eu raison de ne pas céder sur ce point. La novice, en effet, ayant voulu entrer dans un autre couvent, ne put y rester : elle tomba dans les plus grands désordres, et fut réduite à une telle misère, qu'il lui fallut aller mendier son pain de porte en porte. Elle osa même se présenter chez les Ursulines, pour exciter leur compassion. La supérieure, profitant de l'occasion que Dieu lui offrait de donner à sa communauté une leçon, terrible il est vrai, mais instructive, lui montra cette malheureuse dans l'état déplorable où l'avaient jetée ses désordres. Les religieuses à cette vue furent saisies d'épouvante et d'horreur. Mais ce fut bien autre chose encore lorsque cette misérable leur confessa que toute sa piété, pendant qu'elle avait vécu au milieu d'elles, n'avait été qu'illusion et hypocrisie. Elles comprirent alors par ce funeste exemple jusqu'à quel point il est facile de se laisser tromper par le démon, quand la piété ne repose

pas sur la base d'une humilité profonde. Au dernier voyage qu'il fit à Tulle, le P. Cotton dit à notre chère Mère : « Adieu, ma fille, nous ne nous verrons plus en ce monde ; saint Joseph nous aidera à aller au ciel. » Elle sut peu de temps après qu'il était mort le jour de saint Joseph. Et comme elle voulait recommander son âme à Dieu, une voix intérieure lui dit qu'il était entré dans la gloire, et qu'au lieu de prier pour lui elle devait le prier elle-même.

Le gouverneur de la province voulut marier un jeune homme qu'il protégeait avec une riche héritière, qui était en pension chez les Ursulines, et qui voulait y rester. La mère Antoinette eut selon sa coutume recours à Dieu en cette conjoncture. Elle vit en esprit une procession de vierges parmi lesquelles elle aperçut cette pensionnaire, âgée seulement de douze ans. Elle vit aussi le gouverneur faisant effort pour l'enlever aux Ursulines. Mais elle entendit au même instant une voix lui dire : « Secourez-la, je vous la donnerai pour religieuse. Prenez ce puissant et abattez-le. » Il lui sembla qu'elle le fit, et mit en fuite un

gra
L'é
une
ma
l'af
per
teu
net
rac
Ma
don
dev
par
qu'
n'e
mil
pas
leu
par
Mè
tré
cor
pid
mè

grand nombre de gens qui l'accompagnaient. L'événement fit bien voir que ce n'était pas là une illusion de son esprit : car le gouverneur, malgré tous les efforts qu'il fit pour pousser l'affaire à bout, ne put y réussir. Il vint en personne à Tulle, chercha à intimider le tuteur de la jeune fille, et menaça la mère Antoinette de faire investir sa maison, pour en arracher la jeune personne qu'il voulait avoir. Mais cette âme généreuse, forte de la force que donnent la grâce et le sentiment d'un grand devoir à accomplir, ne se laissa point intimider par les menaces, et répondit au gouverneur qu'elle aurait plus de soldats pour elle qu'il n'en enverrait contre elle, parce que les onze mille vierges de sainte Ursule ne manqueraient pas de s'intéresser à une vierge qui était dans leur maison. Le gouverneur se retira, vaincu par le courage et la fermeté de cette digne Mère, et avoua qu'il n'en avait jamais rencontré de ce caractère. La demoiselle fut religieuse, comme elle le désirait, et fit des progrès rapides dans la vertu, sous la conduite de la mère Antoinette.

La ville de Tulle fut visitée par la peste, et

la mère Antoinette fut elle-même attaquée du fléau ; mais elle en guérit après avoir invoqué saint Roch. Elle quitta ensuite le monastère de Tulle, après l'avoir gouverné pendant quatorze ans, pour aller en fonder un nouveau à Beaulieu. Elle n'y séjourna que six mois, étant pressée de se rendre à Espallion pour une nouvelle fondation. Mais pendant ces six mois elle mit les choses en si bon état, que le monastère n'eut point à souffrir de son absence. Elle prit en passant par Tulle six religieuses pour l'accompagner ; et au bout de trois ans, le monastère d'Espallion, sous la sage conduite de cette digne Mère, rivalisait pour la régularité et la prospérité matérielle avec les autres maisons qu'elle avait établies. Elle y demeura dix-sept ans, pendant lesquels elle eut beaucoup à souffrir ; et pendant tout ce temps elles'employa avec une ardeur incroyable au service de Dieu et du prochain. Elle fut enfin appelée à Arlanc en 1650 ; et ce fut là sa sixième et dernière fondation. Elle y éprouva de grandes difficultés ; et pendant cinq ans elle ne put recevoir aucune religieuse, à cause de la malveillance de quelques magistrats de la ville, lesquels,

comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, avaient entraîné les autres dans leurs sentiments. Mais, cet orage une fois passé, la maison d'Arlanc devint très-florissante.

CHAPITRE V

Des révélations dont elle fut favorisée, de ses vertus et de sa mort.

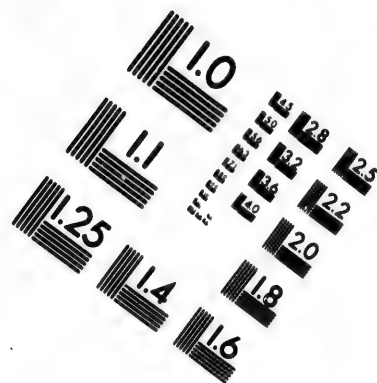
Le Saint-Esprit, qui est le grand maître du divin amour, l'avait gravé si fortement dans le cœur de la mère Antoinette, que dès sa plus tendre enfance elle était inspirée dans toutes ses actions par le pur motif de la charité. Elle y fit de si rapides progrès, que son cœur devint une vraie victime d'amour. Elle en ressentait quelquefois des assauts si violents, que, ne pouvant contenir le feu dont elle était consumée, elle cherchait à se soulager par des soupirs, qui découvriraient à ceux qui étaient près

d'elle les ardeurs dont elle était embrasée. Bien souvent pendant l'oraison, ou après la communion, son âme était inondée de telles délices, que la nature n'en pouvant soutenir le poids, tombait en défaillance; il fallait alors l'emporter dans sa chambre. Ses ravissements lui duraient quelquefois quinze jours de suite, pendant lesquels son divin Époux la visitait, et lui faisait les communications les plus intimes. Plusieurs années de suite, la sainte humanité de Notre-Seigneur lui fut presque continuellement présente, par une vue intellectuelle qui produisait des effets merveilleux en son âme. Il est impossible de dire en combien de façons le même Sauveur daigna se communiquer à elle, la tendresse qu'il lui témoignait, les divines caresses avec lesquelles il prévenait et surpassait sa confiance, les degrés sublimes de contemplation, d'union et de transformation où il l'éleva. Elle a laissé une multitude de choses qui lui furent révélées dans les visions dont Dieu la favorisa, touchant les saints mystères de notre foi, les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints: nous n'en indiquerons ici que quelques-unes, qui

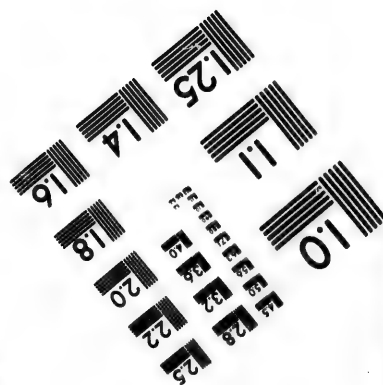
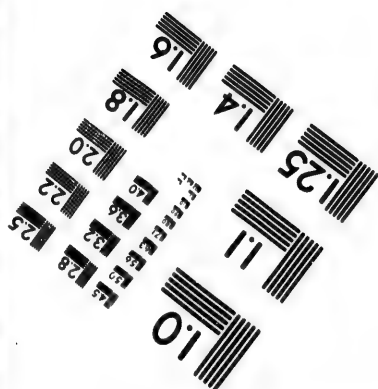
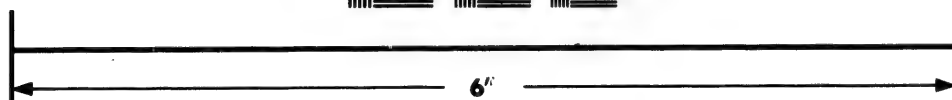
concernent la compagnie de Sainte - Ursule.

Étant un jour ravie en esprit, elle demanda à Dieu, avec cette sainte liberté que donne une intime familiarité avec lui, pourquoi il envoyait tant de dames riches et de qualité aux Carmélites, pour y être religieuses, tandis qu'il ne s'en présentait point de pareilles dans les maisons d'Ursulines, qu'elle voit fondées par son commandement. « Tu es en erreur, lui dit-elle, s'empresse à appuyer les Carmélites; et les pauvres Ursulines semblent être abandonnées de tous. Seigneur, je le sais par mon expérience. » Notre-Seigneur lui répondit : « Ma fille, les Ursulines, avec les Pères de la compagnie qui porte mon nom, retracent ma vie active. Je n'ai choisi pour mes apôtres ni des rois ni des grands seigneurs, mais de pauvres pêcheurs, pour montrer que de petites choses j'en sais tirer de grandes. Si je n'ai pas envoyé dans tes maisons de ces personnes éminentes, c'est que ce n'était pas à propos : car dès le commencement elles eussent tout renversé. Il leur eût fallu des privilèges et des dispenses, qui ne se doivent donner que pour des causes légitimes. — Mais encore, Seigneur, reprit la





Resolution test chart showing patterns of vertical and horizontal lines with numerical values ranging from 1.0 to 4.0.



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18
20
22
25

10
01

Mère, permettez-moi de vous demander d'où vient que, ne recevant que de jeunes filles, et la plupart que de médiocre naissance, il les faut tant ménager, et ne leur parler qu'avec douceur, tant leur vocation est tendre et délicate. Les Carmélites, au contraire, éprouvent les dames âgées qu'elles reçoivent, et malgré cela elles en gardent un bon nombre. — Ma fille, répondit Notre-Seigneur, il est nécessaire que tu reçoives des filles jeunes pour les former de bonne heure à l'esprit de ton institut, qui est l'humilité, la mortification et la charité, pour qu'elles apprennent à se servir elles-mêmes, et à servir les enfants confiés à leurs soins. Les jeunes filles sont plus flexibles et plus faciles à dresser que des dames qui ont eu pendant longtemps l'habitude du commandement. Tu te plains de la nécessité où tu es de ménager les jeunes filles qui se présentent dans tes maisons. Mais considère que j'en ai agi ainsi à l'égard de mes apôtres. Puisque ton institut a tant de rapport à ma vie et à l'apostolat, tu ne dois pas trouver étrange que les personnes que je destine à tes monastères ressemblent à mes apôtres. Ton institut n'a point de ces mor-

tifications extérieures qui touchent d'ordinaire les gens du monde. Il est donc nécessaire de disposer dès leur jeunesse les filles qui y veulent entrer, à l'esprit d'obéissance et d'abnégation, et au service du prochain. Les difficultés et les obstacles n'ont pas manqué aux Carmélites, et je leur en réserve d'autres. Et d'ailleurs, puisque les hommes en prennent tant de soins, je n'ai pas besoin de tant m'occuper d'elles. Mais pour toi et tes monastères, tu peux voir par les événements le soin particulier que j'en prends : et je continuerai toujours, tant que tu auras plus recours à moi et à mes serviteurs qu'aux gens du monde. » La Mère, poursuivant son dialogue, pria Notre-Seigneur de lui dire pour quoi il se présentait si peu de veuves chez les Ursulines. Et pour la satisfaire, il lui tint encore un assez long discours, où il lui dit que son ordre étant dédié à sainte Ursule et aux onze mille vierges, il voulait que le lis de la virginité y fleurit davantage. Il lui assura que cet ordre lui était très-agréable, et qu'il l'aimait tendrement.

Nous avons déjà parlé du désir qu'avait la mère Antoinette de voir l'uniformité établie

dans toutes les maisons d'Ursulines. Un jour pendant l'oraison, sentant que Dieu était près d'elle, elle lui exprima avec une nouvelle ardeur ses désirs à ce sujet. « Si tes vœux ne sont pas exaucés, lui dit Notre-Seigneur, résigne-toi. Cette œuvre est à ma gloire, il est vrai ; mais l'homme a sa liberté. Il y aura des obstacles, mais aussi la récompense en sera éternelle. » Ces paroles, et beaucoup d'autres semblables sur le même sujet, embrasèrent tellement le cœur de notre chère Mère pour l'œuvre de la réunion, qu'elle eût, dit-elle, couru les quatre coins du monde pour la poursuivre et l'avancer. Elle était persuadée que si toutes les Ursulines eussent connu son importance, elles y eussent contribué unanimement. Mais Notre-Seigneur, qui se plait quelquefois à exciter dans le cœur de ses élus des désirs dont ils ne doivent point voir l'accomplissement, afin de les tenir ainsi continuellement en haleine, et de les porter à le prier sans cesse, ne permit point que la mère Antoinette vit les siens exaucés. Les paroles par lesquelles il l'exhorte à la résignation renferment une instruction profonde, et nous

montrent quel souverain respect et quels admirables ménagements il a pour la liberté humaine, puisqu'il aime mieux priver son Église de certains avantages qui résulteraient pour elle d'un état de choses plus parfait, que de les lui procurer en gênant le moins du monde la liberté de ceux qui doivent y contribuer. L'homme est ordinairement pressé et impatient quand il désire quelque chose; et, pour atteindre le mieux, il s'expose quelquefois à sacrifier un bien présent et réel. Mais Dieu, qui du haut de son éternité embrasse l'universalité des temps et des choses, a bien d'autres pensées et d'autres façons d'agir. Il se contente de montrer le mieux à ces âmes d'élite qui ne manquent jamais sur la terre, et de leur en inspirer le désir, afin de les attirer sans cesse à lui par la vue de cet idéal qu'il tient continuellement exposé devant leurs regards : puis il laisse le bien s'affermir et se développer avec le temps, dans la mesure du pouvoir, des désirs, et des inclinations du plus grand nombre ; conciliant ainsi dans une merveilleuse harmonie l'amour de sa gloire avec le respect de notre liberté.

Notre-Seigneur, qui avait formé cette belle âme à la vie spirituelle, lui donna mille instructions pour la pratique solide des vertus, et pour lui faire aimer la croix. Quatre vertus surtout ont été comme les quatre éléments de son cœur. L'humilité était l'air qu'elle respirait sans cesse, et dont ses actions étaient toutes pénétrées. L'obéissance la tenait prête à recevoir toutes les formes de la volonté de Dieu et de ses supérieurs, de même que l'eau prend la figure du vase où on la met. La patience lui donnait la fermeté et le courage nécessaires pour supporter les épreuves sans nombre auxquelles elle fut soumise, et qui servirent à son âme comme le labour à la terre, pour la fertiliser. Enfin, la charité était comme le beau feu qui animait sa vie et sa vigueur spirituelle. Elle évitait les choses extraordinaires, et elle n'eût jamais parlé de celles qui lui arrivaient, si elle n'eût été obligée de les manifester à ceux qui dirigeaient sa conscience. Elle recevait ces sortes de grâces avec la même peine et le même embarras où serait, disait-elle, un berger ignorant et grossier que le roi, par divertissement, aurait élevé sur son trône, commandant à ses

princes de l'honorer. Ne sachant quelle contenance tenir, il aimerait cent fois mieux retourner à son troupeau, que de demeurer dans cette position élevée, qui ne va ni à ses habitudes ni à son caractère. Ainsi son âme, confuse des faveurs divines, et ignorante de la manière dont il les fallait reconnaître, aspirait toujours à la voie commune, qu'elle estimait plus que toutes les autres. Cette mère était vraiment une colombe sans fiel et sans duplicité, qui recevait les injures, non-seulement avec indifférence, mais encore avec joie. Et, ne croyant jamais qu'on fit tort à sa personne, elle ne se plaignait qu'à Dieu dans les rencontres fâcheuses, pour lui demander la force de les bien supporter. Étant une fois incertaine et irrésolue au sujet d'un établissement qu'elle désirait entreprendre, elle pria la supérieure de lui en faire un commandement absolu; et, l'ayant reçu, comme s'il fût sorti de la bouche de Notre-Seigneur, elle se sentit aussitôt consolée et fortifiée, et mit la main à l'œuvre avec courage et persévérance.

Vingt-deux ans avant sa mort, tout le sensible de la grâce lui fut soustrait. Elle souffrit

pendant tout ce temps l'absence du céleste Époux avec une résignation parfaite, de sorte qu'elle n'en fit rien paraître au dehors, quoique cette privation lui fût tellement pénible, qu'elle en perdit le sommeil, et poussait de fréquents gémissements vers Dieu, quand elle croyait ne pas être entendue. Toute sa vie fut une suite de travaux, de persécutions, d'épreuves de tous genres, de calomnies, où son honneur même ne fut pas épargné. Un médecin de Clermont qui était indisposé contre elle, ayant été appelé au couvent pour une malade, profita de cette occasion pour décharger son ressentiment. Il lui dit tout ce que son cœur envenimé lui dicta, et la traita de la manière la plus indigne. Elle l'écouta sans lui répondre un seul mot, de même que s'il eût fait son panégyrique; et, quand il eut fini, elle s'en alla toute joyeuse devant le saint Sacrement; et là, ouvrant son tablier, elle dit à Notre-Seigneur : « Seigneur, voici un tablier d'injures que je viens de recevoir pour votre amour. » Deux chanoines de Tulle lui ayant adressé un jour des paroles outrageantes, l'évêque vint la trouver pour savoir comment les choses s'étaient passées. Mais

rien ne lui put faire ouvrir la bouche pour se plaindre. L'évêque eut beau la menacer de l'excommunier et d'emporter le saint Sacrement de son église, si elle ne lui confessait la vérité, il ne put jamais tirer d'elle que ces paroles : « Après avoir considéré l'exemple de mon Sauveur pardonnant à ses ennemis, je n'ai garde, Monseigneur, de poursuivre des satisfactions, ni de demander vengeance. »

Fatiguée du poids de la supériorité, qu'elle avait occupée presque sans interruption, elle s'en déchargea, croyant trouver le calme et le repos. Mais Dieu, qui voulait affermir sa patience et sa vertu par les épreuves, permit qu'une dame de qualité qu'elle avait admise dans la maison, ayant pris contre elle des sentiments d'aigreur et d'amertume, les communiquât à ses religieuses, qui, éblouies par les hautes qualités de cette dame, ajoutèrent foi à ce qu'elle leur disait. Ce changement toucha notre chère Mère, et elle alla décharger son cœur dans le sein de son divin Époux, lequel, ému de compassion, lui dit : « Ma fille, de quoi te plains-tu ? Souviens-toi qu'il a fallu t'arracher comme par force du tumulte des affaires,

où tu étais presque ensevelie. Prends courage; ne t'inquiète point de ce que disent les créatures, mais aime le Créateur, et reste-lui fidèle. » Une autre fois, se sentant tout abattue sous le poids de cette croix, elle vit Notre-Seigneur, non pas brillant de gloire comme elle l'avait vu autrefois, mais avec un visage doux et compatissant. Puis elle l'entendit lui dire ces paroles : « Ma fille, te voilà bien fatiguée; quitte toutes ces attaches aux créatures. Tu as été trop facile à introduire cette dame dans ta maison, c'est justice que tu en portes la peine. Les religieuses et les séculières ne s'accordent pas toujours. Voilà ma main; viens y reposer ta tête : hors de moi, il n'y a point de repos. » Obéissant à cette amoureuse invitation, elle pencha sa tête sur cette adorable main, qui l'affermir et lui rendit la paix.

Elle mourut à Arlanc, d'une manière fort prompte, sans être prise toutefois au dépourvu. Déjà, depuis trois ans, dans ses entretiens avec ses filles, elle faisait ordinairement allusion à sa fin, qu'elle disait être prochaine. Elle désirait qu'il ne s'y passât rien d'extraordinaire. Ses forces diminuaient chaque jour, et les in-

firmités affaiblissaient toujours davantage les forces de son corps. Le 11 mars 1659, elle ne put communier, ce qui ne l'empêcha pas cependant de se lever, et de faire ses prières accoutumées. Au dîner, elle mangea très-peu, et prit ensuite sa récréation avec ses sœurs. Puis, tout d'un coup, vers midi, elle se leva, comme si elle eût entendu la voix de l'Époux qui l'appelait, et, s'approchant d'une fenêtre, elle se mit à regarder le ciel. Son visage changea de couleur; et, se sentant défaillir, elle alla se jeter sur son lit. Elle y fut prise à l'instant d'une attaque d'apoplexie, qui ne lui ôta pas néanmoins l'usage de la parole, de sorte qu'elle put adresser aux religieuses quelques mots d'adieu et d'édification. Puis elle rendit son âme à Dieu, entre midi et une heure, après avoir reçu l'absolution et l'Extrême-Onction. Elle était âgée de soixante-sept ans. Une des religieuses, dans la douleur que lui causait sa mort, s'étant jetée tout éplorée sur son corps, il s'en exhala, comme d'une cassolette, un parfum délicieux, que plusieurs autres sentirent aussi bien qu'elle. On dit que les cheveux de cette servante de Dieu, et le linge

dont elle s'était servie, ont opéré plusieurs guérisons miraculeuses. Aussi, le peuple d'Ar-lanc, convaincu de sa sainteté, alla pendant longtemps à son tombeau, et recourut à son intercession.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

PREFACE DE L'AUTEUR	1
-------------------------------	---

VIE DE SAINTE ANGÈLE DE MERICI, FONDATRICE DES URSULINES

CHAP. I. — Naissance et enfance de sainte Angèle. — Elle reçoit dans une vision la première idée de la compagnie qu'elle devait fonder. — Elle entre dans le tiers ordre de Saint-François.	20
CHAP. II. — Angèle se fixe à Brescia. — Elle fait un pèlerinage au tombeau de la bienheureuse Ozanna de Mantone. — Elle va visiter les saints lieux en Palestine. — Elle perd et recouvre la vue	29
CHAP. III. — Angèle retourne à Brescia, où elle com- mence à établir sa compagnie. — Sa dernière ma- ladie et sa mort	43
CHAP. IV. — De l'institut des Ursulines tel qu'il fut établi par sainte Angèle, de sa propagation, et de son développement.	51

**VIE DE LA MÈRE FRANÇOISE DE BERMOND,
DITE DE JÉSUS-MARIE**

CHAP. I. — De sa naissance et de sa jeunesse . . .	62
CHAP. II. — Elle introduit en France l'ordre de Sainte-Ursule	72
CHAP. III. — De son oraison sublime, de sa dévotion à la sainte Vierge et aux anges, et des faveurs qu'elle en recevait	82
CHAP. IV. — De quelques autres visions de la mère de Jésus-Marie. — De sa mort.	92
CHAP. V. — Les deux sœurs de la mère de Jésus-Marie, Catherine et Perrette de Bermond . . .	102

VIE DE MADAME DE SAINTE-BEUVE

CHAP. I. — De sa naissance et de son mariage. — Elle devient veuve	110
CHAP. II. — Elle entreprend la fondation du premier monastère des Ursulines	124
CHAP. III. — De deux autres fondations qu'elle fit, et de sa grande piété	136
CHAP. IV. — De ses autres vertus	143
CHAP. V. — Sa dernière maladie et sa mort. . . .	155

VIE DE LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

CHAP. I. — Sa naissance et ses premières inclinations. — Elle se marie par obéissance. — Elle devient veuve. — Dieu la dispose à un état plus parfait.	163
CHAP. II. — La mère Marie de l'Incarnation entre chez les Ursulines	173

B ERMOND ,	
E	
esse . . .	62
re de Sainte-	
.	72
sa dévotion	
des faveurs	
.	82
de la mère	
.	92
e de Jésus-	
ond . . .	102

BEUVE	
ariage. —	
.	110
du premier	
.	124
elle fit, et	
.	136
.	143
.	155

RNATION	
inations.	
/ devient	
parfait.	163
on entre	
.	173

TABLE.

383

CHAP. III. — De ses premières années chez les Ursu- lines. — Elle est fortement inspirée d'aller au Ca- nada parmi les infidèles.	186
CHAP. IV. — La mère de l'Incarnation passe au Ca- nada	200
CHAP. V. — Des épreuves auxquelles la mère de l'In- carnation fut soumise	210
CHAP. VI. — Les dernières années de la mère de l'Incarnation. — Sa maladie et sa mort	216

VIE DE LA SŒUR ÉTIENNETTE GUYOT, DITE DE SAINTE-CATHERINE

CHAP. I. — De son enfance et des grâces dont Dieu la prévint	223
CHAP. II. — De son noviciat chez les Ursulines de Beaune	230
CHAP. III. — De sa profession et des grâces extraor- dinaires qu'elle reçut de Dieu	238
CHAP. IV. — Des effets du saint Sacrement sur l'âme et sur le corps de la sœur Etiennette	251
CHAP. V. — Des instructions qu'elle recevait dans ses ravisements	255
CHAP. VI. — Des souffrances de son corps et de son âme	264
CHAP. VII. — Mort de la sœur Etiennette	271

VIE DE LA MÈRE CLÉMENCE RANQUET, DITE DE LA PRÉSENTATION

CHAP. I. — Sa bonne éducation et son entrée chez les Ursulines	284
CHAP. II. — Elle va fonder le monastère de Clermont en Auvergne	289

CHAP. III. — Elle fonde un établissement à Thiers, et un autre à Montferrant.	298
CHAP. IV. — Des épreuves que la mère Ranquet eut à supporter.	306
CHAP. V. — Des effets merveilleux de sa confiance en Dieu	313

VIE DE LA MÈRE ANTOINETTE MICOLON,
DITE COLOMBE DU SAINT-ESPRIT

CHAP. I. — Sa naissance et ses premières années . .	321
CHAP. II. — Sa vocation à l'état religieux est entra- vée par de nombreuses difficultés	330
CHAP. III. — Antoinette établit les Ursulines à Am- bert, à Clermont et à Tulle	342
CHAP. IV. — Des merveilles qu'elle opéra à Tulle, et des grâces qu'elle y reçut	354
CHAP. V. — Des révélations dont elle fut favorisée, de ses vertus et de sa mort	367

FIN DE LA TABLE.

ers,
 . 298
eut
 . 306
en
 . 313

. 321
tra-
 . 330
m-
 . 342
, et
 . 354
ée,
 . 367

Mame.